



Universitas
BIBLIOTHECA
ttaviensis

Rois
Grandes Dames

TOME SECOND

OUVRAGES DE M. A. MEYRAC

A la Librairie Populaire

Histoire de France, à l'usage des Écoles primaires. 2 vol. (*épuisé*).

Cours d'instruction civique. 1 vol. (*épuisé*).

Librairie d'éducation de la Jeunesse

Histoire de la Guerre de cent ans: Médaille d'or, adopté par la Ville de Paris, pour ses écoles et ses bibliothèques. 1 vol. (*épuisé*).

Histoire anecdotique de Napoléon III. 1 vol. (*épuisé*).

Librairie Gedalge

Les grands jours de la Révolution française, d'après les Mémoires contemporains. Adopté par la Ville de Paris pour ses écoles et ses bibliothèques.

Librairie Picard et Kaan

Les Contes de nos Aïeux. Médaille d'or de la Société d'encouragement au bien. Adopté par la Ville de Paris pour ses écoles et ses bibliothèques.

Les Romans de nos Aïeux, d'après les chansons de geste.

Pour paraître prochainement à la même Librairie:

Le Théâtre de nos Aïeux.

La France d'avant 1789.

Librairie Albin Michel

Rois, Grandes Dames et Beaux Esprits d'autrefois, d'après TALLEMANT DES RÉAUX. 2 vol. illustrés. Chacun . . . . 5 fr.

Pour paraître prochainement à la même Librairie :

Louis XIV, sa Cour et ses Courtisanes, d'après SAINT-SIMON et l'*Histoire Amoureuse des Gaules*. 2 vol. illustrés. Chacun . . . . 5 fr.

Le Régent, ses Filles et les Dames galantes de la Régence, d'après SAINT-SIMON, *la Correspondance de Madame* et *les Chansons du temps*. 2 vol. illustrés. Prix . . . . 5 fr.

Louis XV, ses Maîtresses et le Parc au Cerf, d'après le *Journal de d'Argenson*, *les Mémoires de Richelieu* et *les Chansons du temps*. 2 vol. illustrés. Prix . . . . 5 fr.

Chroniques de l'Œil-de-Bœuf. Anecdotes choisies et extraites de l'ouvrage célèbre de TOUCHARD-LAFOSSE, avec commentaires historiques. 2 vol. illustrés. Chacun . . . . 5 fr.

OUVRAGES RELATIFS AUX ARDENNES

Tradition, légendes et contes des Ardennes. 1 vol. de 700 pages (*épuisé*).

La Forêt des Ardennes. 1 vol. de 480 pages (*épuisé*).

Villes et Villages des Ardennes. Études sur les légendes et lieux-dits des Ardennes. 1 gros volume de 630 pages (*épuisé*).

Légende dorée des Ardennes, chez Michaud, éditeur à Reims.

Géographie illustrée des Ardennes. 1 fort volume de 850 pages, 250 illustrations. Grand prix Boutroue décerné par la Société de Géographie de Paris (*épuisé*).

CHRONIQUES INDISCRÈTES ET GALANTES D'AUTREFOIS

Rois Grandes Dames

ET

BEAUX ESPRITS D'AUTREFOIS

D'APRÈS

TALLEMANT DES RÉAUX

Avec Appendices et Notes

PAR

A. MEYRAC
Rédacteur en chef du *Petit Ardennais*

TOME SECOND

PARIS

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR

22, RUE HUYGHENS, 22

[1911]



MALHERBE

François de Malherbe naquit à Caen, en Normandie, environ en l'an 1555. Il était de la maison Malherbe Saint-Aignan, qui s'est rendue plus illustre en Angleterre, depuis la conquête que le duc Guillaume fit de cet État, qu'au lieu de son origine, où elle s'était tellement rabaissée que le père de Malherbe n'était qu'assesseur à Caen. Le bonhomme se fit de la religion avant que de mourir[1] ; son fils, qui n'avait alors que dix-sept

1. C'est-à-dire que de catholique il se fit protestant. Il mourut en 1606 ; or son fils abandonnait la maison paternelle en 1576 : comment l'abjuration du père, deux ou trois ans avant sa mort, aurait-elle décidé le fils à partir — âgé de vingt et un ans, et non de dix-sept — vingt-huit ou vingt-neuf années avant ? Sur cette abjuration vraie ou fausse ont été faites de nombreuses hypothèses qui ne nous intéressent en rien. Peut-être faut-il supposer que le père de Malherbe, protestant, fut obligé de prêter le serment de catholicité qu'après la Saint-Barthélemy on demandait « à tous les officiers pourvus de charges publiques » et que malgré ce serment, tout de forme, il n'en resta pas moins protestant.

ans, en reçut un si grand déplaisir qu'il résolut de quitter le pays ; il suivit M. le grand prieur [1] en Provence, dont il était gouverneur, et fut avec lui jusqu'à sa mort. Pendant son séjour en Provence, il gagna les bonnes grâces de la fille d'un président d'Aix, nommé Carriolis [2], veuve d'un conseiller de ce parlement, et l'épousa depuis. Il en eut plusieurs enfants, entre autres une fille qui mourut de la peste (1), à l'âge de cinq ou six ans, et un fils qui fut tué malheureusement, à l'âge de vingt-neuf ans, comme nous dirons ensuite [3]. Les actions les plus remarquables de sa vie sont que, pendant la Ligue, lui et un nommé La Roque, qui faisait joliment des vers et qui est mort à la suite de la reine Marguerite, poussèrent M. de Sully deux ou trois lieues si vertement, qu'il ne l'a jamais oublié ; et c'était la cause, à ce

1. Henri, duc d'Angoulême, grand prieur de France, fils naturel de Henri II.

2. Ou Coriolis. Elle avait 26 ans quand Malherbe l'épousait, en 1581 et, déjà, était veuve de deux maris. Quarante-sept ans plus tard elle devait survivre au troisième, mais de vingt mois seulement.

3. De Madelaine de Carriolis il eut trois enfants : Henri, qui vécut deux ans ; Jourdane, qui mourut de la peste (voir appendice n° 1) ; et Marc-Antoine, que nous retrouverons à la fin de cette Historiette. — Voir Alpherand-Roux, *Recherches biographiques sur Malherbe et sa famille* ; et encore Bourrienne, *Malherbe, Points obscurs de sa vie normande*.

que disait Malherbe, qu'il n'avait jamais rien pu avoir de considérable d'Henri IV, depuis que M. de Sully fut dans les finances.

Dans un partage de quelque butin qu'il avait fait, un capitaine l'ayant maltraité, il l'obligea à se battre contre lui, et lui donna d'abord un grand coup d'épée en travers du corps, qui le mit hors de combat.

M. le grand prieur fut tué par un nommé Altoviti (2), qui avait été corsaire, alors capitaine de galère, après avoir enlevé une fille de qualité, la belle de Rieux-Chateau-neuf, qu'Henri III pensa épouser. Ce fut elle qui lui dit qu'il parlât pour lui, un jour qu'il lui parlait pour un autre. Henri III le tenait comme espion auprès de M. le grand prieur qui, l'ayant découvert, alla chez lui en dessein de lui faire affront. Mais Altoviti, blessé à mort par ce prince, lui donna un coup de poignard dont il mourut le 2 juin 1586 : il est vrai qu'il reçut cent coups après sa mort car les gens du gouvernement se jetèrent tous sur lui.

Un jour, ce M. le grand prieur, qui avait l'honneur de faire de méchants vers, dit à du Perrier : « Voilà un sonnet ; si je dis à Malherbe que c'est moi qui l'ai fait, il dira qu'il ne vaut

rien ; je vous prie, dites-lui qu'il est de votre façon.» Du Perrier montre ce sonnet à Malherbe, en présence de M. le grand prieur. « Ce sonnet, lui dit Malherbe, est tout comme si c'était M. le grand prieur qui l'eût fait. » Depuis la mort de M. le grand prieur, Malherbe fut envoyé avec deux cents hommes de pied au siège de la ville de Martigues, qui était infectée de contagion, et que les Espagnols assiégeaient par mer et les Provençaux par terre, pour empêcher que la maladie ne s'étendît dans le pays. Ils la tinrent assiégée par des lignes de communication, si étroitement, qu'ils réduisirent le dernier vivant à mettre le drapeau noir sur la muraille, avant que de lever le siège[1].

Son nom et son mérite furent connus d'Henri IV, par le rapport avantageux que lui en fit le cardinal du Perron ; car un jour le roi lui ayant demandé s'il ne faisait plus de vers, le cardinal lui dit que depuis qu'il lui avait fait l'honneur de l'employer à ses affaires, il avait tout à fait quitté

1. Ces deux anecdotes (voir Appendice n° 2) : « ils poussèrent M. de Sully... » et le drapeau noir à Martigues, sont fort contestables; peut-être sont-elles imaginées par Racan et par Tallemant. Nous parlerons bientôt de la biographie que Racan a faite de Malherbe. D'ailleurs, toute la première partie de la vie de Malherbe est assez obscure.

cette occupation, et qu'il ne fallait plus que personne s'en mêlât (3), après un gentilhomme de Normandie, habitué en Provence, qu'on appelait M. de Malherbe.

Il avait trente ans quand il fit cette pièce à M. du Perrier, qui commence :

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle (4)?

Ses premiers vers étaient pitoyables ; j'en ai vu quelques-uns, et entre autres une élégie qui débute ainsi :

Donc que tu ne vis plus, Geneviève, et la mort
En l'avril de tes ans, te montre son effort...

Il n'avait pas beaucoup de génie ; la méditation et l'art l'ont fait poète (5). Il lui fallait du temps pour mettre une pièce en état de paraître. On dit qu'il fut trois ans à faire l'ode pour le premier président de Verdun sur la mort de sa femme, et que le président était remarié avant que Malherbe lui eût donné ses vers (6).

Balzac dit en une de ses lettres que Malherbe disait que quand on avait fait cent vers ou deux feuilles de prose, il fallait se reposer dix ans[1]. Il

1. Oui certes, Malherbe prenait son temps et plus que son temps ! Sa maxime était : « On fait assez tôt si assez bien ».

dit aussi que le bonhomme barbouilla une demi-rame de papier pour corriger une seule stance. C'est une de celles de l'ode à M. de Bellegarde[1]. Elle commence ainsi :

Comme en cueillant une guirlande
L'homme est d'autant plus travaillé...

Le roi se ressouvint de ce que le cardinal du

Henri IV meurt assassiné, le 14 mai 1610. Naturellement Malherbe compose des « Vers funèbres sur la mort de Henri le Grand »......

Henri, ce grand Henri que les soins de nature
Avaient fait un miracle aux yeux de l'Univers,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers !

« Mais, dit Racan, il ne put jamais mettre la dernière main à ces vers. » Ils ne parurent que dans la première édition de ses œuvres, en 1630, vingt ans après la mort du roi !

1. Roger de Saint-Lari, seigneur de Bellegarde, grand écuyer de France, créé duc et pair par Louis XIII. C'est à M. de Bellegarde que Henri IV confiait Malherbe « jusqu'à ce qu'il eût pourvu au sort du poète ». Tallemant a laissé de M. de Bellegarde une Historiette pas très élogieuse. Faut-il s'en étonner? « C'était un poltron », écrit-il. Par contre, dans sa *Vie des grands capitaines*, Brantôme vante son courage ; et Brantôme est plus croyable. L'*Ode à M. le grand écuyer de France* ne commence point par les deux vers que cite Tallemant : ce sont ceux de la 5e strophe. Voici la première strophe :

A la fin, c'est trop de silence
En si beau sujet de parler ;
Le mérite qu'on veut celer
Souffre une injuste violence.
Bellegarde, unique support
Où mes vœux ont trouvé leur port,
Que tarde ma paresse ingrate
Que déjà ton bruit nonpareil
Au bord du Tage et de l'Euphrate
N'a vu l'un et l'autre soleil ?

Perron lui avait dit et il en parlait souvent à M. des Yveteaux (7), qui était alors précepteur de M. de Vendôme. M. des Yveteaux lui offrit plusieurs fois de le faire venir; ils étaient de la même ville; mais le roi, qui était ménager, n'osait le faire, de peur d'être chargé d'une nouvelle pension. Ce fut cause que Malherbe ne fit la révérence au roi que trois ou quatre ans après que M. du Perron lui en eut parlé; encore fut-ce par occasion. Malherbe était venu à Paris pour ses affaires particulières, M. des Yveteaux en avertit le roi qui aussitôt l'envoya quérir. Ce fut en l'an 1605. Comme le roi était sur le point de partir en Limousin, il lui commanda de faire des vers sur son voyage. Malherbe en fit et les lui présenta à son retour. C'est cette pièce qui commence ainsi :

O Dieu! dont les bontés de nos larmes touchées... (8)

Le roi la trouva admirable, et désira de le retenir à son service; mais par une épargne, ou plutôt une lésine que je ne comprends point, il commanda à M. de Bellegarde, alors premier gentilhomme de la chambre, de le garder jusqu'à ce qu'il l'eût mis sur l'état de ses pensionnaires. M. de Bellegarde lui donna mille livres d'appoin-

tements avec sa table et lui entretint un laquais et un cheval (9).

Ce fut là que Racan (10), qui était alors page de la chambre, sous M. de Bellegarde, et qui commençait déjà à rimailler, eut la connaissance de Malherbe et en profita si bien que l'écolier vaut quasi le maître.

A la mort d'Henri IV, la reine Marie de Médicis donna cinq cents écus de pension à Malherbe (11), qui depuis ce temps-là ne fut plus à la charge de M. de Bellegarde. Depuis il a fort peu travaillé, et on ne trouve que des odes à la reine-mère, quelques vers de ballet, quelques sonnets au feu roi, à Monsieur et à quelques particuliers, avec la dernière pièce qu'il fit avant de mourir ; c'est sur le siège de la Rochelle[1].

Pour parler de sa personne, il était grand et bien fait, et d'une constitution si excellente qu'on a dit de lui, aussi bien que d'Alexandre, que ses sueurs avaient une odeur agréable. Sa conversation était brusque : il parlait peu, mais il ne disait mot qui ne portât. Quelquefois même, il était rustre et incivil, témoin ce qu'il fit à Desportes. Regnier l'avait mené dîner chez son oncle ;

1. Se reporter à l'Historiette de Louis XIII et à l'Historiette de Henri IV.

ils trouvèrent qu'on avait déjà servi. Desportes le reçut avec toute la civilité imaginable, et lui dit qu'il lui voulait donner un exemplaire de ses psaumes, qu'il venait de faire imprimer. En disant cela il se met en devoir de monter à son cabinet pour l'aller quérir. Malherbe lui dit rustiquement qu'il les avait déjà vus, que cela ne méritait pas qu'il prît la peine de remonter, et que son potage valait mieux que ses psaumes[1]. Il ne laissa pas de dîner, mais sans dire un mot, et après le dîner ils se séparèrent et ne se sont pas vus depuis. Cela le brouilla avec tous les amis de Desportes; et Regnier, qui était son ami, et que Desportes estimait pour le genre satirique à l'égal des anciens, fit une satire contre lui qui commence ainsi :

> Rapin le favori d'Apollon et des Muses.

Desportes, Berteaux et des Yveteaux même, critiquèrent tout ce qu'il fit. Il s'en moquait et dit que s'il s'y mettait, il ferait de leurs fautes des livres plus gros que leurs livres mêmes. Il avait marqué Desportes et disait qu'il ferait de ses

1. Voir sur les « raisons littéraires » qu'avait Malherbe de ne pas aimer Desportes, de fort ingénieuses pages : DUC DE BROGLIE, *Malherbe*, pp. 102-108, Hachette, 1897.

fautes un livre plus gros que toutes ses poésies ensemble[1].

Des Yveteaux lui disait que c'était une chose détestable à l'oreille que ces trois syllabes : *ma, la, pla,* toutes de suite dans un vers :

Enfin cette beauté m'a la place rendue...[2]

« Et vous, lui répondit-il, vous avez bien mis : *pa, ra, bla, la, fla.* — Moi? répondit des Yve-

1. Le 20 novembre 1652, Balzac écrit à Conrart : « J'ai ici un exemplaire des œuvres de Desportes marqué de la main de M. de Malherbe et corrigé d'une terrible manière : toutes les marges sont bordées de ses observations critiques... » M. Lalaune, dans le tome IV de sa si complète et savante édition de Malherbe : *Les grands écrivains de la France,* — Paris, Hachette, 1862, — a publié ce commentaire sur Desportes, pp. 248-473. — Malherbe y relève à plaisir maintes et maintes de ces « onomatopées » qui font l'objet de sa discussion avec Des Yveteaux; par exemple, entre cent : « dont mon cœur fut atteint », *ta teint.* — « La mort d'horreur couverte et de sang toute teinte », *tou, te, teint, te.* — « Qu'une beauté t'ait jamais pu forcer », *té, té.* — « J'en eus fait autant, il fit fort sagement », *tau tan ti.* — « Amour, au lieu du cœur qui t'estoit immolé », *t'estoitim, te toi tim.* — Voir Brunot : *la doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes,* et aussi Beckmann : *Étude sur la langue et la versification de Malherbe.*

2. C'est la « pièce VIII » des poésies de Malherbe; édition Lalanne, p. 28 : *Victoire de la Constance.*

Enfin, cette beauté m'a la place rendue,
Que d'un siège si long elle avait défendue;
Mes vainqueurs sont vaincus; ceux qui m'ont fait la loi
La reçoivent de moi.
. . . .

teaux, vous ne sauriez me le montrer. — N'avez-vous pas mis, répliqua Malherbe,

Comparable à la flamme...[1]

De toute cette volée, il n'estimait que Berteaux, encore ne l'estimait-il guère : « car, disait-il, pour trouver une pointe, il faisait les trois premiers vers insupportables. » Il n'aimait pas du tout les Grecs; et particulièrement il s'était déclaré l'ennemi du galimatias de Pindare. Virgile n'avait pas l'honneur de lui plaire. Il y trouvait beaucoup de choses à redire, entre autres ce vers où il y a

Euboïcis Cumarum allabitur ores...

lui semblait ridicule. « C'est, dit-il, comme si quelqu'un allait mettre *aux rives françaises de Paris.* » Ne voilà-t-il pas une belle objection! Stace lui semblait bien plus beau. Pour les autres, il estimait Horace, Juvénal, Martial, Ovide et Sénèque le tragique.

Les Italiens ne lui revenaient point; il disait que les sonnets de Pétrarque étaient à la grecque; aussi bien que les épigrammes de M[lle] de Gour-

1. Voir l'avant-précédente note.

nay[1]. De tous leurs ouvrages, il ne pouvait souffrir que l'*Aminte*, du Tasse.

A l'Hôtel de Rambouillet, un jour, on amena je ne sais quel homme qui disloquait tout le corps aux gens et le remettait sans leur faire mal. On l'éprouva sur un laquais. Malherbe qui y était, voyant cela, lui dit : « Démettez-moi le coude. » Il ne sentit point de mal. Après il se le fit remettre aussi sans douleur. « Cependant, dit-il, si cet homme fût mort tandis que j'avais comme cela le coude démis, on aurait crié au *Curieux impertinent*[2]. »

Il faisait presque tous les jours, sur le soir, quelque petite conférence, dans sa chambre, avec Racan, Colomby, Maynard et quelques autres. Un

1. Marie Le Jars de Gournay (1566-1646). S'enthousiasma tellement de Montaigne et de ses *Essais* qu'à tous deux elle vouait un culte. Pour cela fut appelée « la fille adoptive de Montaigne ». Estimée de Henri IV et de Richelieu, excellente latiniste érudite. Ses œuvres (vers, essais de morale, etc.) ont pour titre : *Ombre de la demoiselle de Gournay;* puis encore, une histoire romanesque : *le Promenoir de Monsieur de Montaigne,* et des lettres en latin, à Juste Lipse. Elle ne donna pas moins de onze éditions des *Essais*. Pour comprendre la boutade de Malherbe, il faut savoir que Mlle de Gournay, toujours laudatrice du temps passé, défendit Ronsard et son école contre Malherbe, engouée qu'elle était de la *Pléiade* et, en général, de tous les poètes, même les moins soutenables, du XVIe siècle.

2. C'est le titre d'une nouvelle que Cervantès intercala — comme il en intercalait quelques autres — dans son immortel *Don Quichotte*.

habitant d'Aurillac, où Maynard[1] était alors président, vint, une fois, heurter à la porte en demandant : « M. le président n'est-il point ici ? » Malherbe se lève, brusquement, à son ordinaire, et dit à ce M. le provincial : « Quel président demandez-vous ? Sachez qu'il n'y a que moi qui préside ici ! »

Lingendes, qui était pourtant assez poli, ne voulut jamais subir la censure de Malherbe, et disait que c'était un tyran et qu'il abattait l'esprit aux gens. Un jour, Henri IV lui montra des vers qu'on lui avait présentés. Ces vers commençaient ainsi :

Toujours l'heur et la gloire
Soient à votre côté !
De vos faits la mémoire
Dure à l'éternité !

Malherbe, sur-le-champ, et sans en lire davantage, les retourna ainsi :

Que l'épée et la dague
Soient à votre côté ;
Ne courez point la bague
Si vous n'êtes botté.

1. Maynard ne tardait pas à laisser son siège d'Aurillac pour venir à Paris, vivre de cette vie intellectuelle qui l'attirait. De tous les poètes qui vécurent à l'ombre de Malherbe, entre autres Colomby, et Vauquelin, Des Yveteaux, il fut avec Lingendes l'un de ceux qui restent encore parmi les plus connus. Par contre,

Et là-dessus il se retira sans dire autrement son avis.

Le roi lui montra, une autre fois, la première lettre que M. le Dauphin, depuis Louis XIII, lui avait écrite, et ayant remarqué qu'il avait signé *Loys*, sans *u*, il demanda au roi si M. le Dauphin avait nom Loÿs. Le roi demanda pourquoi : « Parce qu'il signe *Loys* et non *Louys* (**12**). » On envoya quérir celui qui montrait à écrire à ce jeune prince, pour lui faire voir sa faute, et Malherbe disait qu'il était cause que le Dauphin avait nom : *Louis* [1].

Comme les États généraux [2] se tenaient à Paris, il y eut une grande contestation entre le clergé et le Tiers-État qui donna sujet à cette célèbre

ce Colomby fut le plus médiocre. Il avait à la cour un emploi qui ne lui donnait pas grand travail : il était « orateur du roi, pour les affaires du roi », et encore qu'en ces circonstances, il n'eût jamais occasion d'être orateur, il n'en touchait pas moins 1 200 écus tous les ans. C'est surtout dans ces « petites conférences » entre maître et disciples, en ces parlottes, que Malherbe, davantage encore que dans ses poésies paraissant à rares intervalles, recueillies qu'elles furent par des « Anthologies », réussissait à faire prévaloir directement son influence. — Ajouterons-nous que Maynard, le grave (?) magistrat d'Aurillac, fut l'un des poètes les plus érotiques, mettons orduriers, de ce commencement de siècle qui les comptait à foison.

1. Louis XIII signa toujours Louis très lisiblement, et il avait coutume de dire : « Voilà, j'ai fait un beau louis. »

2. *Les États généraux* de 1614, il ne devait plus y en avoir qu'en 1789 ! La vive querelle dont parle Tallemant est celle-ci

harangue de M. le cardinal du Perron. Cette affaire s'échauffant, les évêques menaçaient de se retirer et de mettre la France à l'interdit. M. de Bellegarde avait peur d'être excommunié. Malherbe lui dit, pour le consoler, que cela lui serait fort commode et que devenant noir, comme les excommuniés, il n'aurait pas la peine de se teindre la barbe et les cheveux.

Une autre fois il lui disait : « Vous faites bien le galant, lisez-vous encore à livre ouvert ? » C'était sa façon de parler pour dire : Être toujours prêt à servir les dames. M. de Bellegarde lui dit que oui : « Ma foi, répondit-il, je vous envie cela plus que votre duché-pairie ! »

Il y eut grande contestation entre ceux qu'il appelait du pays d'*A-Dieu sias* (ce sont ceux de delà la rivière de Loire), et ceux deçà qu'il appelait « du pays de Dieu vous conduise » pour savoir s'il fallait dire une *cuiller* ou une *cuillère*. Le roi et M. de Bellegarde, tous deux du pays d'*A Dieu sias*, étaient pour *cueillère* et disaient que ce mot

Le Tiers État voulait que l'on posât ce principe d'éternelle vérité : « *L'autorité spirituelle n'a nul pouvoir sur la puissance temporelle du roi !* » Le Tiers-État fut traité d'hérétique ! Ce principe devait pourtant inspirer le premier article de la *Déclaration* de 1682, — Libertés de l'Église Gallicane, qui contenait, embryonnairement, comme conséquence logique, la *séparation de l'Église et de l'État*.

étant féminin, devait avoir une terminaison féminine. Le pays de *Dieu vous conduise* alléguait, outre l'usage, que cela n'était pas sans exemple, et que *perdrix*, *met*[1], *mer* étaient féminins et avaient pourtant une terminaison masculine. Le roi demanda à Malherbe de quel avis il était. Malherbe le renvoya aux crocheteurs du Port-au-Foin[2], comme il avait accoutumé : et comme le roi ne se tenait pas bien convaincu, il lui dit à peu près ce qu'on dit autrefois à un empereur romain : « Quelque absolu que vous soyez, vous ne sauriez, sire, ni établir, ni abolir un mot si l'usage ne l'autorise[3]. »

A propos de cela, M. de Bellegarde lui envoya demander un jour lequel était le meilleur, de

1. *Met*, huche.

2. On disait également, jadis, à Athènes, que l'on ne parlait bien le grec, et purement, que sur la « place publique ». Peut-être Reignier faisait-il allusion à cette boutade lorsqu'il écrivait dans sa IXe satyre :

> Comment ! Il faudrait donc pour faire une œuvre grande,
> Qui de la calomnie et du temps se défende
> Et qui nous donne rang parmi les bons auteurs,
> Parler comme à Saint-Jean parlent les crocheteurs

3. Dans sa *Vie de Malherbe*, Racan complète ainsi cette anecdote : « Comme le roi ne se sentait pas condamné du jugement de M. de Malherbe, il lui dit ces mêmes mots : « Sire vous êtes le plus absolu roi qui ait jamais gouverné la France, et si ne sauriez faire dire de ça la Loire une cuillère à moins que de faire défense, à peine cinq cents livres d'amende, de la nommer autrement. »



Bibl. Nationale

François de Malherbe
(1555-1628)

dépensé ou de *dépendu*. Il répondit sur-le-champ que *dépensé* était plus français, mais que *pendu*, *dépendu*, *répandu*, et tous les composés de ce vilain mot étaient plus propres pour les Gascons.

Il perdit sa mère environ l'an 1615, qu'il était âgé de plus de cinquante-huit ans; et comme la reine lui eût fait l'honneur de lui envoyer un gentilhomme pour le consoler, il dit au gentilhomme qu'il ne pouvait se revancher de la bonté que la reine avait eue pour lui qu'en priant Dieu que le roi pleurât sa mort, aussi vieux qu'il pleurait celle de sa mère [1]. Il délibéra longtemps s'il devait en prendre le deuil et disait : « Je suis en propos de n'en rien faire, car regardez le gentil orphelin que je ferais ! » Enfin, pourtant, il s'habilla de deuil.

Un jour, au cercle [2], je ne sais quel homme qui faisait fort le prude, lui fit l'éloge de Mme la marquise de Guercheville, qui était alors présente, comme dame d'honneur de la reine-mère, et après lui avoir compté toute sa vie, et comme elle avait résisté aux poursuites du feu roi, Henri

1. Louis XIII mourut jeune, âgé seulement de 42 ans. Quant à la mort misérable de sa mère, à Cologne, voir ce que nous en avons dit, aux appendices *Historiettes de Henri IV et de Louis XIII*.

2. Le cercle de la reine.

le Grand, il conclut son panégyrique par ces mots, en la lui montrant : « Voilà, monsieur, ce qu'a fait la vertu. » Malherbe, sans hésiter, lui montra la connétable de Lesdiguières, qui était assise auprès de la reine, et lui dit : « Voilà, monsieur, ce qu'a fait le vice (13). »

Sa façon de corriger son valet était plaisante. Il lui donnait dix sols par jour ; c'était honnêtement en ce temps-là, et vingt écus de gage ; et quand ce valet l'avait fâché, il lui faisait une remontrance en ces termes : « Mon ami, quand on offense son maître, on offense Dieu, et quand on offense Dieu, il faut, pour en obtenir pardon, jeûner et donner l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sous de votre dépense que je donnerai aux pauvres à votre intention, pour l'expiation de vos péchés. »

Tout son contentement était d'entretenir ses amis particuliers, comme Racan, Colomby, Yvrande, et autres, du mépris qu'il faisait de toutes les choses qu'on estimait le plus en ce monde. Il disait souvent à Racan, qui est de la maison de Bueil, que c'était une folie de se vanter d'être d'une ancienne noblesse (14) ; que plus elle était ancienne, plus elle était douteuse ; et qu'il ne fallait qu'une femme lascive pour per-

vertir le sang de Charlemagne et de saint Louis; que tel qui se pensait issu de ces grands héros était peut-être venu d'un valet de chambre ou d'un violon. Il ne s'épargnait pas lui-même en l'art où il excellait et disait souvent à Racan: « Voyez-vous, mon cher monsieur, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que nous en pouvons espérer, c'est qu'on dira que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, et que nous avons été, tous deux, bien fous de passer toute notre vie à un exercice si peu utile et au public et à nous, au lieu de l'employer à nous donner du bon temps et à penser à l'établissement de notre fortune. »

Il avait un grand mépris pour tous les hommes en général, et il disait, après avoir conté en trois mots la mort d'Abel: « Ne voilà-t-il pas un beau début? Ils ne sont que trois ou quatre au monde, et ils s'entre-tuent déjà ; après cela, que pouvait espérer Dieu des hommes pour se donner tant de peine à les conserver [1] ? »

1. Racan ajoute : « N'eût-il pas mieux fait d'en éteindre, dès « l'heure, l'engeance pour jamais? » C'étaient les discours ordinaires qu'il avait avec ses plus familiers amis; mais il ne se peuvent exprimer avec la grâce qu'il les prononçait, parce qu'ils tiraient le plus bel ornement de son geste et du ton de sa voix. » Or nous savons que Malherbe n'avait point la parole

Il parlait fort ingénument de toutes choses; il ne faisait pas grand cas des sciences, par exemple de celles qui ne servent qu'à la volupté, au nombre desquelles il mettait la poésie. Et comme, un jour[1], un faiseur de vers se plaignait à lui qu'il n'y avait de récompense que pour ceux qui servaient le roi dans ses armées et dans ses affaires d'importance, et que l'on était trop cruel pour ceux qui excellaient dans les belles-lettres, Malherbe lui répondit que c'était une sottise de faire le métier de rimeur, pour en espérer autre récompense que son divertissement; et qu'un bon poète n'était pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles.

Pendant la prison de M. le prince[2], le lende-

facile et qu'il crachotait en parlant. Ne disait-il pas lui-même qu'il était du pays de *Balbut en Balbutie.* Mais, ici-bas, tout est relatif et si Racan trouve que Malherbe parlait bien, c'est que lui, Racan, parlait plus mal encore, horriblement mal; bredouillant, ne pouvant prononcer ni l'*r* ni le *c*, et avec cela, ajoute Tallemant, « la mine d'un fermier ». Il disait, par exemple : *c'est vlai! c'est vlai!* pour c'est vrai; ou, encore : *omble*, pour ombre : et *ces totins de latais* : coquins de laquais!

1. Ce faiseur de vers est BORDIER, poète des rois Henri IV et Louis XIII. Il est l'auteur de ballets nombreux.

2. Henri de Bourbon, père du Grand Condé, le mari de la belle Charlotte de Montmorency, dont, aux dernières années de sa vie s'éprenait Henri IV : C'est la *Florise* des *Amours du grand Alcandre* et l'*Oranthe* de Malherbe. — Voir *Historiette de Henri IV* : appendice 15, et aussi l'appendice n° 11 de cette *Historiette* de Malherbe.

main que Mme la princesse, sa femme, fut accouchée de deux enfants morts, pour avoir été incommodée de la fumée qu'il faisait dans sa chambre au bois de Vincennes, il trouva un conseiller de province de ses amis en grande tristesse chez M. le garde des sceaux du Vair : « Qu'avez-vous? lui dit-il. — Les gens de bien, lui dit cet homme, pourraient-ils avoir de la joie après qu'on vient de perdre deux princes du sang? » Malherbe lui repartit : « Monsieur, monsieur, cela ne doit point vous affliger ; ne vous souciez que de bien servir, vous ne manquerez jamais de maître. »

Allant dîner chez un homme qui l'en avait prié, il trouva à la porte de cet homme un valet qui avait des gants dans sa main ; il était onze heures : « Qui êtes-vous, mon ami? lui dit-il. — Je suis le cuisinier, monsieur. — Vertu Dieu ! reprit-il en se retirant bien vite, que je ne dîne pas chez un homme dont le cuisinier, à onze heures, a des gants dans la main ! »

Étant allé, avec feu du Moustier et Racan, aux Chartreux, pour voir un certain Père Chazery, on ne voulut leur permettre de lui parler qu'ils n'eussent dit chacun un *Pater ;* après, le Père vint et s'excusa de ne pouvoir les entretenir. « Faites-moi donc rendre mon *Pater !* » dit Malherbe.

Racan le trouva, une fois, qui comptait cinquante sols. Il mettait dix, dix et cinq, et après dix, dix et cinq : « Pourquoi cela? dit Racan. — C'est, répondit-il, que j'avais dans ma tête cette stance, où il y a deux grands vers et un demi-vers, puis deux grands vers et un demi-vers ».

Que d'épines, amour...[1]

Chez M. de Bellegarde, on servit, un jour, un faisan avec la tête, la queue et les ailes. Il les prit et les jeta dans le feu. Le maître d'hôtel lui dit : « Mais on le prendra pour un chapon. — Eh bien, mordieu ! répondit Malherbe, mettez-y donc un écriteau et non pas toutes ces *viedaseries !* »

Une fois, il ôta les chenêts du feu. C'étaient des chenêts qui représentaient de gros satyres barbus : « Mon Dieu, dit-il, tous ces gros bougres se chauffent tout à leur aise, tandis que je meurs de froid ! »

Un de ses neveux le vint voir, une fois, après avoir été neuf ans au collège. Il lui voulut faire expliquer quelques vers d'Ovide ; à quoi ce garçon se trouvait bien empêché. Après l'avoir laissé ânonner un gros quart d'heure, Malherbe lui dit :

1. Voir l'Appendice n° 11.

« Mon neveu, croyez-moi, soyez vaillant, vous ne valez rien à autre chose. »

Un gentilhomme de ses parents était fort chargé d'enfants ; Malherbe l'en plaignait ; l'autre lui dit qu'il ne pouvait avoir trop d'enfants pourvu qu'ils fussent gens de bien : « Je ne suis point de cet avis, répondit notre poète, et j'aime mieux manger un chapon avec un voleur qu'avec trente capucins. »

Le lendemain de la mort du maréchal d'Ancre, il dit à Mme de Bellegarde qu'il trouva allant à la messe : « Hé ! quoi, madame, a-t-on encore quelque chose à demander à Dieu, après qu'il a délivré la France du maréchal d'Ancre[1] ? »

Une année que la Chandeleur avait été un vendredi, Malherbe faisait une grillade le lendemain, entre sept et huit heures, d'un reste de gigot de mouton, qu'il avait gardé le jeudi. Racan entre, et lui dit : « Quoi, monsieur, vous mangez de la viande, et Notre-Dame n'est plus en couche ! — Vous vous moquez, dit Malherbe, les dames ne se lèvent pas si matin[2] ! »

1. Pour le maréchal d'Ancre, voir *Historiette de Louis XIII.*

2. Racan dit, *Vie de Malherbe :* « Il était pourtant fort soumis aux commandements de l'Église et, quoiqu'il fût fort avancé en âge, il ne mangeait pas volontiers de la viande aux jours défendus, sans permission; car, ce qu'il en mangea le samedi d'après la Chandeleur, ce fût par mégarde. » On voit que l'aventure avait fait assez grand tapage.

Il allait souvent chez Mme des Loges[1]. Un jour, ayant trouvé sur la table le gros livre de M. Dumoulin contre le cardinal du Perron[2] et l'enthousiasme l'ayant pris à la seule lecture du titre, il demande une plume, du papier, et écrit ces vers :

Quoique l'auteur de ce gros livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est toujours de suivre
Le prône de notre curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles :
Pour moi, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range;
Il n'est permis d'aimer le change
Qu'en fait de femmes et d'habits.

Mme des Loges ayant lu ces vers, piquée d'honneur et de zèle, prit la même plume, et, de l'autre côté, écrivit ces autres vers :

C'est vous dont l'audace nouvelle
A rejeté l'antiquité,

1. Marie Bruneau, dame des Loges, qui tenait, elle aussi, « bureau d'esprit ». Tallemant, dans son *Historiette*, écrit d'elle : « Comme ç'a été la première personne de son sexe qui ait écrit des lettres raisonnables et que d'ailleurs elle avait une conversation enjouée, un esprit vif et accort, elle fit grand bruit à la cour. Monsieur, en sa petite jeunesse, y allait assez souvent ; et comme il se plaignait à elle de toutes choses, on l'appelait *la linotte de Madame des Loges...* »

2. Ce gros livre a pour titre : *Le bouclier de la foi.*

Et Dumoulin ne vous rappelle
Qu'à ce que vous avez quitté.
Vous aimez mieux croire à la mode :
C'est bien la foi la plus commode
Pour ceux que le monde a charmés.
Les femmes y sont vos idoles.
Mais à grand tort vous les aimez,
Vous qui n'avez que des paroles.

Il ne traita guère mieux M. de Méziriac [1] que Desportes. Car un jour que cet honnête homme lui apporta une traduction qu'il avait faite de l'arithmétique de Diophante, auteur grec, avec des commentaires, quelques-uns de leurs amis communs se mirent à louer ce travail, en présence de l'auteur, et a dire qu'il serait fort utile au public. Malherbe leur demanda seulement s'il ferait amender le pain et le vin. Il appelait M. de Meziriac, M. de *Miseriac*. Il en répondit presque autant à un gentilhomme huguenot, et lui dit, pour toute réplique à la controverse qu'il avait débitée : « Dites-moi, monsieur, boirait-on de meilleur vin à la Rochelle et vivrait-on de meilleur blé qu'à Paris ? »

Un président de province avait mis une mé-

1. Bachet de Méziriac, littérateur et mathématicien, membre de l'Académie française, 1581-1638. C'est en 1621 que parut, en folio, son *Arithmétique de Diophante*.

chante devise sur sa cheminée, et croyant avoir fait merveille, il dit à Malherbe : « Que vous en semble? — Il ne fallait, répondit Malherbe, que la mettre un peu plus bas ! »

Quand il soupait de jour, il faisait fermer les fenêtres et allumer de la chandelle, autrement, disait-il, c'est dîner deux fois [1].

Quelqu'un lui dit que M. de Gaulmin [2] avait trouvé le secret d'entendre la langue punique et qu'il y avait fait le *Pater Noster :* « Je m'en vais tout à cette heure, répondit Malherbe, vous en faire le *Credo.* » Et, à l'instant, il prononça une douzaine de mots barbares et ajouta : « Je vous soutiens que voilà le *Credo* en langue punique. Qu'est-ce qui me pourra dire le contraire ? »

Il avait un frère aîné avec lequel il a toujours été en procès (15) ; et comme quelqu'un lui disait : « Des procès entre des personnes si proches ! Jésus, que cela est de mauvais exemple ! — Et

1. L'historien Mézerai, qui vivait en ce même siècle, avait une manie à peu près semblable : mais ce n'était point pour manger; c'était pour travailler. En plein jour, lorsqu'il « se mettait à son Histoire », il fermait les volets de ses fenêtres, et « allumait ses flambeaux ». Un visiteur le venait-il voir, il le raccompagnait dans la rue un de ces flambeaux allumés à la main, fût-il midi.

2. Gilbert Gaulmin, orientaliste, né à Moulins en 1585, mort en 1665.

avec qui voulez-vous donc que j'en aie? Avec les Turcs et les Moscovites? Je n'ai rien à partager avec eux. » On lui disait qu'il n'avait pas suivi (16) dans un psaume le sens de David : « Je crois bien, dit-il ; suis-je le valet de David? J'ai bien fait parler le bonhomme autrement qu'il n'avait fait. »

Un jour, il dit des vers à Racan, et après il lui en demanda son avis. Racan s'en excusa, lui disant : « Je ne les ai pas bien entendus, vous en avez mangé la moitié. » Cela le piqua ; il répondit en colère : « Mordieu! si vous me fâchez, je les mangerai tout entiers. Ils sont à moi, puisque je les ai faits; j'en puis faire ce qu'il me plaira. »

Il se mettait en colère contre les gueux qui lui disaient « mon noble gentilhomme » et disait en grondant : « Si je suis gentilhomme, je suis noble! »

Il n'était pas toujours si fâcheux et il a dit de lui-même qu'il était de *Balbut en Balbutie.* C'était le plus mauvais récitateur du monde. Il gâtait ses beaux vers en les prononçant, outre qu'on ne l'entendait point, à cause de l'empêchement de sa langue et de l'obscurité de sa voix ; avec cela il crachait au moins six fois en disant une stance de quatre vers. C'est pourquoi le cavalier

Marin[1] dit qu'il n'avait jamais vu d'homme plus humide ni de poète plus sec. A cause de sa *crachotterie,* il se mettait toujours auprès de la cheminée.

Il disait à M. Chapelain[2], qui lui demandait conseil sur la manière d'écrire qu'il fallait suivre : « Lisez les livres imprimés et ne dites rien de ce qu'ils disent. » Ce même M. Chapelain un jour le trouva sur un lit de repos qui chantait :

D'où venez-vous, Jeanne?
Jeanne, d'où venez-vous?

et ne se leva point qu'il n'eût achevé : « J'aimerais mieux avoir fait cela que toutes les poésies de Ronsard[3]. » Racan dit qu'il lui a ouï dire la même chose d'une chanson où il y a à la fin :

Que me donnerez-vous?
Je ferai l'endormie!

1. Voir *Historiette de Conrart,* appendice n° 6. Marini, que l'on nommait en France le cavalier Marin, appelé qu'il y fut par Marie de Médicis, qui pendant son séjour lui fit une pension annuelle de 1 500 livres, naquit et mourut à Naples, 1569-1625. Son poème, *Adonis,* qui parut en 1623, fut proclamé chef-d'œuvre aussi bien en France qu'en Italie. Évidemment, on y rencontre de jolies choses, mais tellement gâtées, tellement insupportables par l'abus des « concetti » !

2. Pour Chapelain, voir *Historiette de Conrart,* appendice 10 et 11.

3. Malgré soi, l'on songe à l'Alceste du *Misanthrope* :

Et je prise bien moins tout ce que l'on admire
Qu'une vieille chanson que je m'en vais vous dire :
Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie

Il avait effacé plus de la moitié de son Ronsard et en cotait les raisons à la marge. Un jour Racan, Colomby, Yvrande et autres de ses amis le feuilletaient sur la table, et Racan lui demanda s'il approuvait ce qu'il n'avait point effacé : « Pas plus que le reste ! » dit-il. Cela donna sujet à la compagnie et, entre autres, à Colomby de lui dire qu'après sa mort, ceux qui rencontreraient ce livre croiraient qu'il avait trouvé bon tout ce qu'il n'avait pas rayé. « Vous avez raison, » lui répondit Malherbe. Et, sur l'heure, il acheva d'effacer le reste (17).

Il était mal meublé et logeait d'ordinaire en chambre garnie, où il n'avait que sept ou huit chaises de paille ; et comme il était fort visité de ceux qui aimaient les belles-lettres, quand les chaises étaient toutes occupées, il fermait sa porte par dedans, et si quelqu'un heurtait, il lui criait : « Attendez ! il n'y a plus de chaises », disant qu'il valait mieux ne les point recevoir que de les laisser debout (18).

Il se vantait d'avoir sué trois fois la vérole, comme un autre se vanterait d'avoir gagné trois batailles, et faisait assez plaisamment le récit d'un voyage qu'il fit à Nantes pour trouver un homme qui guérissait de cette maladie dans une chaise ;

sans doute c'était avec des parfums. Par son crédit, il se fit céder cette chaise par une autre qui l'avait déjà retenue, et il écrivait qu'il avait gagné une *chaire* à Nantes, où il n'y avait pour tant point|d'Université. On l'appelait chez M. de Bellegarde le *Père Luxure* (19). Il a toujours été fort adonné aux femmes et se vantait en conversation de ses bonnes fortunes et des merveilles qu'il y avait faites. Il disait qu'il se connaissait en deux choses, en musique et en gants. Voyez le grand rapport qu'il y a de l'un à l'autre. Dans ses *Heures*, il avait effacé des litanies tous les noms des saints et des saintes, et disait qu'il suffisait de dire : *Omnes sancti et sanctæ, orate pro nobis!*

Un soir qu'il se retirait, après souper, de chez M. de Bellegarde avec son homme qui lui portait le flambeau (20), il rencontra M. de Saint-Paul, gentilhomme de condition, parent de M. de Bellegarde, qui le voulait entretenir de quelque nouvelle de peu d'importance. Il lui coupa court en lui disant : « Adieu, monsieur, adieu, vous me faites brûler pour cinq sols de flambeau et ce que vous me dites ne vaut pas un *carolus!*

Le feu archevêque de Rouen[1] l'avait prié à

1. Cet archevêque fut François de Harlay, auquel en 1651 succédait son neveu, François de Harlay de Champvallon, qui fut

dîner pour le mener après au sermon qu'il devait faire en une église proche de chez lui. Aussitôt que Malherbe eut dîné, il s'endormit sur une chaise, et comme l'archevêque le pensa réveiller pour l'emmener au sermon : « Hé! je vous prie, dit-il, dispensez-m'en ; je dormirai bien sans cela! »

Un jour, entrant à l'hôtel de Sens [1], il trouva dans la salle deux hommes qui, disputant d'un coup de trictrac, se donnaient tous deux au diable qu'ils avaient gagné. Au lieu de les saluer, il ne fit que dire : « Viens, diable, viens vite! tu ne saurais faillir, il y en a l'un ou l'autre à toi! »

Quand les pauvres lui disaient qu'ils prieraient Dieu pour lui, il leur répondait « qu'il ne croyait pas qu'ils eûssent grand crédit auprès de Dieu, vu le pitoyable état où il les laissait, et qu'il eût mieux aimé que M. de Luynes ou M. le Surintendant lui eussent fait cette promesse ».

Un jour qu'il faisait un grand froid, il ne se contenta pas de se bien garnir de chemisettes, il

archevêque de Paris ; un fort bel homme, très recherché de ses paroissiennes, d'où l'application qu'on lui faisait, alors, du vers de Virgile,

Formosi pecoris cautor, formosior ipse...

1. Ancien hôtel des archevêques de Sens ; avait été rebâti vers 1500. Qu'en reste-t-il de nos jours?

étendit encore sur sa fenêtre trois ou quatre aunes de frise verte, en disant : « Je pense qu'il est avis à ce froid que je n'ai plus de quoi faire des chemisettes ! Je lui montrerai bien que si ! »

En ce même hiver, il avait une telle quantité de bas, presque tous noirs, que pour n'en pas mettre plus à une jambe qu'à l'autre, à mesure qu'il mettait un bas, il mettait un jeton dans une écuelle. Racan lui conseilla de mettre une lettre de soie de couleur à chacun de ses bas et de les chausser par ordre alphabétique. Il le fit, et le lendemain il dit à Racan : « J'en ai dans l'*L* », qu'il avait autant de paires de bas qu'il y avait de lettres jusqu'à celle-là. Un jour, chez Mme des Loges, il montra quatorze tant chemises que chemisettes, ou doublure. Tout l'été il avait de la panne, mais il ne portait pas trop régulièrement son manteau sur les deux épaules. Il disait à propos de cela que Dieu n'avait fait le froid que pour les pauvres ou pour les sots, et que ceux qui avaient le moyen de se bien chauffer et de se bien vêtir ne devaient point souffrir le froid.

Quand on lui parlait d'affaires d'État, il avait toujours ce mot à la bouche, qu'il a mis dans l'Épître préliminaire de Tite-Live, adressée à M. de Luynes, qu'il ne faut point se mêler de la



Bibl. Nationale

conduite d'un vaisseau où l'on n'est que simple passager[1].

Une fois, étant malade, il envoya quérir Thévenin l'oculiste, qui était à M. de Bellegarde. Thévenin lui proposa de faire venir quelque médecin, et lui ayant nommé M. Robin : « Voilà un plaisant *Robin*, dit Malherbe, je ne veux point de cet homme-là ! — Hé ! bien, voulez-vous M. Guénebeau ? — Non ! c'est un nom de chien courant, *Guénebeau, to ! to ! Guénebeau !* — Voulez-vous donc M. Dacier ? — Encore moins ! Il est plus dur que le fer. — Il faut donc M. Provins ! » Il y consentit.

M. Morand, trésorier de l'Épargne, qui était de Caen, promit à Malherbe, et à un gentilhomme de ses amis, qui était aussi de Caen, de leur faire toucher à chacun quatre cents livres, pour je ne sais quoi ; et en cela il leur faisait une grande grâce. Il les convia même à dîner. Malherbe n'y voulut point aller, s'il ne leur envoyait son carrosse. Enfin, le gentilhomme l'y fit aller à cheval.

1. Voici ce mot, ou plutôt cette phrase : « Pour moi qui ai toujours gardé cette discrétion de me taire de la conduite d'un vaisseau où je n'ai d'autre qualité que de simple passager, le meilleur avis que je puisse donner à ceux qui n'y sont que ce que je suis, c'est de s'en rapporter aux mariniers... » *Épître dédicatoire de la traduction du XXXIIIe livre de Tite-Live.*

Après dîner on leur compta leur argent. En revenant, il prend vision à Malherbe d'acheter un coffre-fort. « Et pourquoi? dit l'autre. — Pour serrer mon argent. — Hé ! il coûtera la moitié de votre argent ! — N'importe, dit-il, deux cents livres sont autant à moi que mille à un autre. » Et il lui fallut acheter un coffre-fort. Patrix le trouva une fois à table : « Monsieur, lui dit-il, j'ai toujours eu de quoi dîner. mais jamais de quoi laisser rien au plat. »

Il donna pourtant, un jour, à dîner à six de ses amis. Tout le festin ne fut que de sept chapons bouillis, à chacun le sien, disant qu'il les aimait tous également et ne voulait être obligé de servir à l'un la cuisse et à l'autre l'aile.

Pour aborder M. de La Vieuville, surintendant des finances, et lui rendre grâces de quelque chose, il s'avisa d'une belle précaution. Dès qu'on disait à cet homme, *Monsieur, je vous*... il croyait qu'on allait ajouter *demande*, et il ne voulait plus écouter. Malherbe y alla et lui dit : « Monsieur, remercier je vous viens ! »

Retournons à la poésie. Il lui arrivait quelquefois de mettre une pensée en plusieurs lieux différents, et il voulait qu'on le trouvât bon : « Car, disait-il, ne puis-je pas mettre sur mon buffet un

tableau qui aura été sur ma cheminée? » Mais Racan lui disait que ce portrait n'était jamais qu'en un lieu à la fois, et que cette même pensée demeurait en même temps en diverses pièces.

On lui demanda une fois pourquoi il ne faisait point d'élégies : « Parce que je fais des odes, dit-il, et qu'on doit croire que qui saute bien pourra bien marcher! »

Il s'opiniâtra fort longtemps à faire des sonnets irréguliers (dont les deux quatrains ne sont pas de même rime). Colomby n'en voulut jamais faire et ne les pouvait approuver. Racan en fit un ou deux, mais il s'en ennuya bientôt; et, comme il disait à Malherbe que ce n'était pas un sonnet si on n'observait pas les règles du sonnet : « Eh bien! lui dit Malherbe, si ce n'est pas un sonnet, c'est une sonnette[1]. » Enfin, il les quitta, comme les autres, quand on ne l'en pressa plus, et de tous ses disciples, il n'y a eu que Maynard qui ait continué à en faire.

Il avait aversion pour les fictions poétiques, si ce n'était dans un poème épique et, en lisant une

1. On trouve la même plaisanterie dans *Le Berger Extravagant*, de Sorel : « N'as-tu jamais vu les sonnets de Ronsard? — Non, répondit le laquais, — mais j'ai bien vu des sonnettes aux jambes des Pantalons et aux colliers des petits chiens... »

élégie de Régnier[1] à Henri IV, où il feint que la France s'enleva en l'air pour parler à Jupiter et se plaindre du misérable état où elle était pendant la Ligue, il demandait à Régnier en quel temps c'était arrivé, qu'il avait demeuré toujours en France depuis cinquante ans et qu'il ne s'était point aperçu qu'elle se fût enlevée hors de sa place.

Un jour que M. de Termes reprenait Racan d'un vers qu'il a changé depuis, où il y avait, parlant de la vie d'un homme des champs :

Le labeur de ses bras rend sa maison prospère (21)

Racan lui répondit que Malherbe avait bien dit :

Oh! que la fortune prospère...

Malherbe qui était présent : « Eh bien, mordieu! si je fais un pet, en voulez-vous faire un autre? »

A un homme qui lui vint montrer des anagrammes, il le pria, pour se moquer de lui, de lui en faire pour un de ses amis qui s'appelle *Oddo d'O.*

1. C'est la première des Épîtres de Reignier : c'est en 1608 qu'elle parut :

Il était presque jour, et le ciel souriant

Quand on lui montrait des vers où il y avait des mots qui ne servaient qu'à la mesure ou à la rime, il disait que c'était une bride de cheval attachée avec une aiguillette. Un homme de robe de fort bonne condition lui apporta d'assez *fichus* vers qu'il avait faits à la louange d'une dame et lui dit, avant que de les lui lire, que des considérations l'avaient obligé à les faire. Malherbe les lut d'un air fort chagrin et lui dit : « Avez-vous été condamné à être pendu ou à faire ces vers? car à moins que cela, on ne vous le saurait pardonner[1] ! »

Il se prenait pour le maître de tous les autres, et avec raison. Balzac[2], dont il faisait grand cas

1. Revient encore à la mémoire une autre boutade du *Misanthrope* Alceste :

> J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchans
> Mais je me garderais de les montrer aux gens.

2. Rien de plus juste. Ici, Tallemant a ce qu'il appelle une vision. — Le « roi des auteurs », du moins en prose, à cette époque, fut Guez de Balzac. Il n'avait pas d'invention, il n'avait pas d'idées, si ce n'est des idées très générales, qu'on appelle *lieux communs;* il ne sut faire ni un bon roman, ni une bonne histoire, ni un bon livre philosophique (car le *Socrate chrétien* ne mérite point ce titre) ; mais il faut confesser que c'est un très bon, un très distingué et presque un grand écrivain. Style périodique sans lourdeur ni longueur, propriété remarquable de l'expression, sûreté de tour, « nombre et harmonie de la prose », comme dit Voltaire, trouvés, à ce degré du moins, pour la première fois : élégance presque naturelle; esprit peu cherché, mais bien trouvé le plus souvent, telles sont les qualités qui recommandent encore ces fameuses *lettres* qui faisaient, alors

et dont il disait : « Ce jeune homme ira plus loin pour la prose que personne n'a encore été en France », lui apporta le sonnet de Voiture pour *Uranie*, sur lequel on a tant écrit depuis (22). Il s'étonna qu'un aventurier, ce sont ses propres termes, qui n'avait point été nourri sous sa discipline, qui n'avait point pris attache de lui, eût fait si grand progrès dans un pays dont il disait qu'il avait la clef. Il ne voulait point qu'on fît des vers dans une langue étrangère et disait que nous n'entendions point la finesse d'une langue qui ne nous était point naturelle; et, à ce propos, pour se venger de ceux qui faisaient des vers latins, il disait que si Virgile et Horace revenaient au monde, ils donneraient le fouet à Bourbon et à Sirmond[1].

le tour de la société littéraire et de la société mondaine, et dont chacune était pour celui à qui elle allait un titre, non seulement d'honneur, mais d'immortalité. *Histoire de la littérature française*, Faguet, p. 32-36. Paris, Plon, 1900 ». A Balzac nous devons les mots : *féliciter, urbanité, bienfaisance;* et cette bienfaisance il la mit en pratique sur la fin de ses jours, alors qu'il « distribuait en œuvres pies » toute sa fortune. Il léguait à l'Académie française la somme nécessaire pour la fondation d'un prix d'éloquence.

1. Bourbon et Sirmond, deux obscurs inconnus aujourd'hui, bien que de leur temps ils aient été des quarante à l'Académie française. Poètes, mais surtout poètes latins; les poésies de Bourbon furent réunies en un volume : *Poematia*. De Sirmond les œuvres principales sont rassemblées dans *Carminum libri duo, quorum prior heroïcorum est, posterior elegiarum 1654.*

Quand il eut fait cette chanson qui commence :

Cette Anne, si belle.

qui est une chanson pitoyable, Bautru la retourna ainsi :

Ce divin Malherbe,
Cet esprit parfait,
Donnez-lui de l'herbe.
N'a-t-il pas bien fait[1]?

Pour s'excuser, il disait tantôt qu'on l'avait trop pressé, tantôt que c'était pour les empêcher de lui demander sans cesse des vers pour des récits de ballets : puisqu'il les fallait ainsi pour les accommoder à l'air et il enrageait de n'avoir pas une bonne raison à dire.

On a aussi retourné ces couplets où il y a la reprise : « *Cela se peut facilement...* » et puis : « Cela *ne se peut nullement...* » ; mais c'étaient

1. *Cette Anne si belle* : c'est Anne d'Autriche, qui devait être la femme de Louis XIII. Voir *Historiette de Louis XIII*, appendice 1 et 2. — « J'ai ouï dire à M. de Racan, rapporte Ménage, que Malherbe fit ces vers à la prière de Marais, porte-manteau du feu roi, sur un air qui courait, et qu'il les fit en moins d'un quart d'heure. Ils ne furent point estimés ; et Théophile — Bautru, d'après Tallemant — pour s'en moquer parodia le premier couplet de la sorte ».

Ce brave Malherbe
Qu'on tient si parfait,
Donnez-lui de l'herbe,
Il l'a bien mérité !

des couplets que M. de Bellegarde avait faits et que Malherbe avait seulement raccommodés. La parodie en est plaisante. Elle est dans le *Cabinet satyrique*. C'est Berthelot qui l'a faite. Il avait pour ses écoliers Racan, Maynard, Touvant et Colomby. Il en jugeait diversement et disait, en termes généraux, que Touvant faisait bien des vers, sans dire en quoi il excellait; que Colomby avait beaucoup d'esprit, mais qu'il n'avait point de génie pour la poésie; que Maynard était celui de tous qui faisait le mieux des vers, mais qu'il n'avait point de force et qu'il s'était adonné à un genre de poésie, voulant dire l'épigramme auquel il n'était pas propre, parce qu'il n'avait pas assez de pointe d'esprit; pour Racan, qu'il avait de la force, mais qu'il ne travaillait pas assez ses vers; que bien souvent, pour mettre une bonne pensée, il prenait de trop grandes licences, et que de ces deux derniers on en ferait un grand poète.

Il disait de Racan qu'il était hérétique en poésie. Il le blâmait de rimer indifféremment aux terminaisons en *ant* et en *en*; en *ance* et en *ence*.

Il voulait qu'on rimât aussi bien pour les yeux que pour les oreilles. Il le reprenait de rimer le simple et le composé, comme *temps* et *printemps*, *jour* et *séjour*. Il ne voulait pas qu'on rimât les

mots qui avaient quelque connivence ou qui étaient opposés, comme *montagne* et *campagne*, *offense* et *défense*, *père* et *mère*, *toi* et *moi*; il ne voulait pas, non plus, qu'on rimât les mots dérivés d'un même mot, comme *admettre*, *promettre*, *commettre*, qui viennent tous de mettre; ni les noms propres, les uns avec les autres, comme *Thessalie* et *Italie*, *Castille* et *Bastille*, *Alexandre* et *Lissandre*, et, sur la fin, il était devenu si scrupuleux en ses rimes qu'il avait même de la peine à souffrir qu'on rimât les verbes en *er* qui avaient tant soit peu de convenance, comme *abandonner*, *ordonner*, *commander* et disait qu'ils venaient tous trois de *donner*. La raison qu'il en rendait est qu'on trouvait des plus beaux vers en rapprochant les mots éloignés, qu'en rimant ceux qui avaient de la convenance, parce que ces derniers n'avaient presque qu'une seule signification. Il s'étudiait fort à chercher des rimes rares et stériles, sur la créance qu'il avait qu'elles lui faisaient trouver des pensées nouvelles; outre qu'il disait que cela sentait un grand poète de tenter les rimes qui n'avaient point encore été rimées. Il faut entendre principalement cela pour les sonnets où il faut quatre rimes. Il ne voulait point qu'on rimât ni sur

bonheur, ni sur *malheur*, parce que les Parisiens n'en prononcent que l'*u*, comme s'il y avait *bonhur*, *malhur*, et de le rimer à *honneur*, il le trouvait trop proche. Il défendait de rimer à *flame* parce qu'il l'écrivait et le prononçait avec deux *m*, *flamme* et le faisait long en le prononçant, de sorte qu'il ne le pouvait rimer qu'avec *épigramme*. Il reprenait Racan de rimer *qu'ils ont eu* avec *vertu* ou *battu* parce que, disait-il, on prononçait à Paris le mot *eu* en deux syllabes.

Au commencement que Malherbe vint à la cour, qui fut en 1605, comme nous l'avons dit, il n'observait pas encore de faire une pause au troisième vers des stances de six, comme il se peut voir dans celles qu'il fit pour le roi allant en Limousin, où il y en a deux ou trois où le sens va jusqu'au quatrième vers, et aussi en cette stance du psaume : *Dominus Deus Noster*.

> Sitôt que le besoin excite son désir,
> Qu'est-ce qu'en ta largesse, il ne trouve à choisir?
> Et, par ton mandement, l'air, la mer et la terre
> N'entretiennent-ils pas
> Une secrète loi de se faire la guerre
> A qui de plus de mets fournira ses repas!

Il demeura presque toujours en cette espèce de négligence durant la vie de Henri IV, comme il

se voit encore dans une des pièces qu'il fit pour lui, lorsqu'il était amoureux de Mme la Princesse :

Que n'êtes-vous lassées
Mes tristes pensées...

Mais à une autre pièce qu'il fit pour ce prince amoureux, il a observé de finir exactement le sens au troisième vers, c'est

Que d'épines, amour...[1]

Le premier qui s'aperçut que cette observation était nécessaire aux stances de six, ce fut May-

1. Voir Appendice n° 11 et, aussi l'*Historiette de Henri IV* Appendice n° 15. Citons, en ce qui concerne les *Exemples grammaticaux*, les deux strophes. « Il n'observait pas, dit Tallemant, de faire une pause au 3e vers des stances de six,

Que n'êtes-vous lassées,
Mes tristes pensées,
De troubler ma raison ;
Et faire avec blâme
Rebeller mon âme
Contre ma guérison ?

sens *exactement fini* au 3e vers, dans la même strophe

Que d'épines, amour, accompagnent tes roses,
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort !
Qu'on tes prospérités à bon droit on soupire
Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire
Sans désirer la mort !

Voir l'Appendice n° 11 pour les allusions historiques de ces *Stances*.

nard, et c'est peut-être la raison pourquoi Malherbe l'estimait l'homme de France qui faisait le mieux les vers. D'abord Racan, qui jouait un peu du luth et aimait la musique, se rendit en faveur des musiciens, qui ne pouvaient faire leurs reprises aux stances de six, s'il n'y avait un arrêt au troisième vers; mais quand Malherbe et Maynard voulurent qu'aux stances de dix, on en fît encore un au septième vers, il s'y opposa et ne l'a presque jamais observé. Sa raison était que ces stances ne se chantent presque jamais et que, quand elles se chanteraient, on ne les chanterait point en trois reprises; c'est pourquoi il suffirait d'en faire une au quatrième vers. Malherbe voulait que les élégies eussent un sens parfait de quatre vers en quatre vers, même de deux en deux, s'il se pouvait, à quoi jamais Racan ne s'est accordé. Il ne voulait pas que l'on nombrât en vers avec ces nombres vagues de cent et de mille, comme *mille* ou *cent tourments* et disait assez plaisamment, quand il en voyait *cent* : « Peut-être n'y en avait-il que quatre-vingt-dix-neuf! » Mais il disait qu'il avait de la grâce à nombrer nécessairement, comme en ce vers de Racan :

Vieilles forêts de trois siècles âgées...

C'est encore une des censures à quoi Racan ne se pouvait rendre; et, néanmoins il n'a osé le faire que depuis la mort de Malherbe.

A propos des nombres quand quelqu'un disait : « Il a les fièvres », il demandait aussitôt : « Combien en a-t-il, de fièvres? » Il se moquait de ceux qui disaient qu'il y avait du nombre dans la prose ; et il disait que de faire des périodes nombreuses, c'était faire des vers en prose. Cela a fait croire à quelques-uns que la traduction des *Épîtres de Sénèque* n'était point de lui, parce qu'il y avait quelque nombre dans les périodes.

On voit par une de ses lettres que c'était un amoureux un peu rude. Il a avoué à Mme de Rambouillet qu'ayant eu soupçon que la vicomtesse d'Auchy [1] (c'est la *Calixte* dans ses œuvres) aimait un autre auteur (23), et l'ayant trouvée seule sur son lit, il lui prit les deux mains d'une des siennes, et, de l'autre, la souffleta jusqu'à la faire crier au secours. Puis, quand il vit que le monde venait, il s'assit comme si de rien était. Depuis, il lui en demanda pardon. Il écrivait à Mme d'Auchy sous le nom de *Calixte* [2], et il mettait au bas qu'il lui

1. Voir *Historiette de Conrart*, Appendice n° 6.

2. *Calixte I*, 218-233, nous aurait laissé l'institution des Quatre-temps. — *Calixte II* (Guy de Bourgogne, 1119-1124), qui prenait part active à la guerre des investitures. — *Calixte III*

baisait les pieds. Les rieurs disaient que c'était à cause qu'elle portait le nom d'un pape.

Racan, de qui j'ai eu la plus grande part de ces mémoires, dit que sur les vieux jours de Malherbe, s'entretenant avec lui du dessein qu'ils avaient de choisir quelque dame de mérite et de qualité pour être le sujet de leurs vers, Malherbe nomma la marquise de Rambouillet[1], et lui Mme de Termes. qui était alors veuve. Il se trouva que toutes deux avaient nom Catherine, l'une Catherine de Vivonne et l'autre, Catherine Chabot. Le plaisir que prit Malherbe en cette conversation lui fit venir l'envie d'en faire une églogue ou entretien de bergers, sous les noms de *Mélibée*, pour lui, et d'*Arcan*, pour Racan. Il lui en a récité plus de quarante vers. Cependant, on n'en a rien trouvé parmi ses papiers. Le jour même qu'il fit dessein de cette églogue, craignant que ce nom d'Arthénice, s'il servait pour deux personnes, ne fît de la confusion dans cette pièce, il passa toute l'après-dîner, avec Racan, à retourner ce nom-là.

(Alp. Borgia) prêchait en 1453, une croisade contre les Turcs qui venaient de prendre Constantinople ; puis était l'instigateur du procès pour la réhabilitation de Jeanne Darc. — Un autre *Calixte III* fut anti-pape (1178) et faisait ensuite sa soumission à Alexandre III.

1. Voir plus loin l'*Historiette de Mme de Rambouillet* et *Historiette de Conrart*, Appendice n° 13.

Ils ne trouvèrent que *Arthénice*, *Eracinte* et *Carinthée*. Le premier fut jugé le plus beau ; mais Racan s'en étant servi dans la pastorale qu'il fit, peu de temps après, Malherbe laissa les deux autres et prit *Rodanthe*.

Mme de Rambouillet dit qu'elle n'a jamais ouï parler de *Rodanthe*, mais qu'un jour Malherbe lui dit : « Ah ! Madame, si vous étiez femme à faire faire des vers, j'ai trouvé le plus beau nom du monde en retournant le vôtre. » Elle ajoute que, quelque temps après, il lui dit qu'il était fort en colère contre Racan qui lui avait volé ce beau nom et qu'il voulait faire une pièce qui commencerait ainsi :

Celle pour qui je fis le beau nom d'Arthénice...

afin que l'on sût que c'était lui qui l'avait trouvé dans ses lettres. Elle dit que dans cette petite élégie qui commence :

Et maintenant encore en cet âge penchant
Où mon peu de lumière est si près du couchant...

Malherbe voulait parler d'elle quand il dit :

Cette jeune bergère à qui les destinées
Semblaient avoir donné mes dernières années[1].

1. On trouve ces vers, les seuls en rimes plates que l'on connaisse de Malherbe, dans une lettre, sans date, qu'il adressait

Elle m'a assuré que ce sont les seuls vers qu'il ait faits pour elle.

Elle m'a conté que Malherbe, ne l'ayant pas trouvée, s'était amusé, un jour, à causer chez elle avec une fille et qu'on tira par hasard un coup de mousquet dont la balle passa entre lui et cette demoiselle. Le lendemain, il vint voir Mme de Rambouillet, et, comme elle lui faisait quelque civilité sur cet accident : « Je voudrais, lui dit-il, avoir été tué de ce coup. Je suis vieux, j'ai assez vécu et puis, on m'eût peut-être fait l'honneur de croire que M. de Rambouillet l'aurait fait faire. »

M. Racan soutient pourtant que c'est pour elle que Malherbe fit cette chanson :

Chère beauté, que mon âme ravie... (**24**)

et cette autre où Boisset mit un air :

Ils s'en vont ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux...

à Racan : « Vous savez trop bien, dit Malherbe, que c'est que de vers, pour ne connaître pas que ceux-là sont de ma façon. Si vous en goûtez la rime, goûtez-en encore mieux la raison. » Ces vers, pour la marquise de Rambouillet, faits probablement en 1625, ne parurent qu'en 1629 dans le *Recueil des lettres nouvelles*. La citation de Tallemant est inexacte. Malherbe avait écrit :

Cette belle bergère à qui les destinées
Semblaient avoir gardé mes dernières années.

Le poète était, alors, âgé de 70 ans.

Racan, qui avait trente-quatre ans moins que Malherbe, changea son amour poétique en un véritable et légitime amour. C'est ce qui donna lieu à Malherbe de lui écrire une lettre où il y avait des vers qui étaient ceux où il est parlé de M[me] de Rambouillet, pour le divertir de cette passion, parce qu'il avait appris que M[me] de Termes se laissait cajoler (25) par le président Viguier qu'elle a épousé depuis. Et quand il sut que Racan était disposé de se marier en son pays du Maine, il le manda aussitôt à M[me] de Termes par une lettre qui est imprimée.

Environ en ce temps-là, son fils fut assassiné à Aix où il était conseiller. Malherbe ne voulait pas qu'il le fût, cela lui semblait indigne de lui. Il ne se résolut qu'après qu'on lui eut représenté que M. de Foix, nommé à l'archevêché de Toulouse, était bien conseiller au Parlement de Paris, lui qui était allié à toutes les maisons souveraines de l'Europe. Voici comment ce pauvre garçon fut tué. Deux hommes d'Aix ayant querelle prirent la campagne ; leurs amis coururent après ; les deux partis se rencontrèrent en une hôtellerie ; chacun parla à l'avantage de son ami. Le fils de Malherbe était insolent ; les autres ne le purent souffrir, ils se jetèrent dessus et le tuèrent. Celui

qu'on en accusait s'appelait Piles. Il n'était pas seul sur Malherbe, les autres l'aidèrent à le dépêcher. Or, on soupçonnait celui pour qui Piles était, d'être de race de juifs; c'est ce que veut dire Malherbe en un sonnet qu'il a fait sur la mort de son fils. Ce sonnet n'est pas imprimé[1].

On lui parla d'accommodement, et un conseiller de province, son ami particulier, lui porta la parole de dix mille écus; il en rejeta la proposition. Depuis, ses amis lui firent considérer que la vengeance qu'il désirait était apparemment impossible, à cause du crédit de sa partie et qu'il ne devait pas refuser cette légère satisfaction qu'on lui présentait : « Eh bien! dit-il, je suivrai votre conseil, je prendrai de l'argent, puisqu'on m'y force, mais je proteste que je n'en garderai pas un teston pour moi, j'emploierai le tout à bâtir un *mausolée* pour mon fils. » Il usa du mot *mausolée*, au lieu de *tombeau* et fit le poète partout[2].

1. Tallemant ne le connaissait pas : le voir au présent Appendice n° 26.

2. Ce récit de Tallemant est, dans son ensemble, assez exact pour qu'il ne soit pas besoin de l'amplifier par de nouveaux détails aujourd'hui sans intérêt. Il nous suffira de renvoyer à LALANNE, *I* : XXXV-XLI, *Procès V*[ve] *Audebert contre Marc-Antoine de Malherbe, meurtrier de son mari.* — LII. *Lettre de Peiresc à Malherbe sur la mort de son fils.* — *Lettre inédite de Malherbe*

Depuis, ce traité n'ayant pas réussi, il alla exprès au siège de La Rochelle, en demandant justice au roi, dont n'ayant pas eu toute la satisfaction qu'il espérait, il disait tout haut à Nestré, dans la cour du logis où le roi logeait, qu'il voulait demander le combat contre M. de Piles. Des capitaines aux gardes et autres gens qui étaient là, souriaient de le voir, à cet âge-là, parler d'aller sur le pré, et Racan qui y était et qui commandait la compagnie des gendarmes du maréchal d'Effiat, comme son ami, le voulut tirer à part pour lui dire qu'on se moquait de lui, et qu'il était ridicule, à l'âge de soixante-treize ans, de se vouloir battre contre un homme de vingt-cinq ans. Mais Malherbe l'interrompant, lui dit brusquement : « C'est pour cela que je le fais, je hasarde un sol contre une pistole ! »

Le bonhomme gagna à ce voyage le mal dont il mourut à son retour de Paris, ou peu après la prise de La Rochelle.

Il n'était pas autrement persuadé de l'autre

sur la mort de son fils, LIV-LV. — *Sentence contre les meurtriers de Marc-Antoine*, LVII. — *Lettre de Malherbe au roi Louis XIII. Lettre qu'accompagnait la poésie fort longue :* « *Pour le Roi allant châtier la rebellion des Rochelois, et chasser les Anglais qui en leur faveur étaient descendus en l'île de Ré*, 277 et 349.

vie (26) et disait, quand on lui parlait de l'enfer et du paradis : « J'ai vécu comme les autres, je veux mourir comme les autres et aller où vont les autres ! »

On eut bien de la peine à le résoudre à se confesser ; il disait pour ses raisons qu'il n'était accoutumé de se confesser qu'à Pâques. Il observait pourtant assez régulièrement les commandements de l'Église et ne mangea de la viande, ce samedi de la Chandeleur, que par mégarde ; même il demandait d'ordinaire permission d'en manger quand il en avait besoin, et allait à la messe toutes les fêtes et les dimanches. Il parlait toujours de Dieu et des choses saintes avec respect, et un de ses amis lui fit, un jour, avouer, en présence de Racan, qu'il avait fait une fois un vœu, durant la maladie de sa femme, d'aller, si elle revenait d'Aix, à la Sainte-Baume à pied et tête nue. Néanmoins, il lui échappait quelquefois de dire que la religion du prince était la religion des honnêtes gens. Yvrande acheva de le résoudre à se confesser et à communier, en lui disant ; « Vous avez toujours fait profession de vivre comme les autres. — Que veut dire cela ? lui dit Malherbe. — C'est, lui répondit Yvrande, que quand les autres meurent, ils se confessent, com-

munient et reçoivent les autres sacrements de l'Église. » Malherbe avoua qu'il avait raison et envoya quérir le vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois qui l'assista jusqu'à sa mort.

On dit qu'une heure avant que de mourir, il se réveilla comme en sursaut d'un grand assoupissement, pour reprendre son hôtesse, qui lui servait de garde, d'un mot qui n'était pas bien français à son gré, et, comme son confesseur lui en voulut faire réprimande, il lui dit qu'il n'avait pu s'en empêcher et qu'il avait voulu, jusqu'à la mort, maintenir la pureté de la langue française (27)[1].

1. Se rappeler cette anecdote que Grimm raconte dans sa correspondance : « La mort vient de nous enlever M. Restaud avocat au Parlement, vieux grammairien et janséniste. Quoique le bonhomme Restaud ait vécu jusqu'à l'extrême vieillesse et qu'on parle de sa grammaire depuis si longtemps que tout le monde a été étonné de n'entendre parler de la mort de l'auteur qu'en 1764, il n'a pas eu le temps, néanmoins, de résoudre toutes les difficultés grammaticales. Il est mort en disant : « Je m'en vais donc, ou je m'en vas, car il n'y a rien de décidé là-dessus, faire ce grand voyage de l'autre monde ! » On raconte, d'ailleurs, du Père Bouhours le même trait. Son dernier mot aurait été : « Je m'en vais, ou je m'en vas, car l'un et l'autre se disent. » Or, c'est en 1702 que Bouhours mourait.

APPENDICE

(1)« *Entre autres, une fille qui mourut de la peste.* » De son mariage avec Madeleine de Carriolis, naquirent trois enfants : Henri, né le 21 juillet 1585, à Aix, mort à Caen deux années plus tard; Jordane, née en Normandie le 22 septembre 1591; morte en 1599, de la peste, à Caen; Marc-Antoine, né à Aix, en 1600, qui mourut tragiquement, nous le verrons bientôt.

Dans son érudite et si complète édition de Malherbe, *Les grands écrivains de la France,* Hachette, éditeur, M. Lalanne reproduit la lettre de Malherbe à sa femme pour lui annoncer ce deuil qui les frappait; lettre empreinte d'un sincère et profond sentiment de douleur, dont on ne retrouve point trace dans l'épitaphe qu'il faisait plus tard graver sur la pierre sépulcrale de la chère morte. Autant l'épitaphe est prétentieuse, rhétoricienne, autant la lettre est, vraiment, sortie du cœur :

« ...Imaginez-vous, mon âme, la plus triste et la plus pitoyable nouvelle que je saurais vous mander... ma chère fille et la vôtre, notre belle Jordane, n'est

plus au monde. Je fonds en larmes en vous écrivant ces paroles; mais il faut que je vous les écrive et faut que vous ayez l'amertume de les lire. Je possédais cette fille avec une perpétuelle crainte, et m'était avis que si j'étais une heure sans la voir, qu'il y avait un siècle que je ne l'avais vue. Je suis hors de cette appréhension; mais j'en suis sorti d'une façon bien cruelle et digne de regrets, s'il en fût jamais une bien cruelle et bien regrettable. Je m'étais proposé de vous consoler, mais comment le ferais-je, étant désolé comme je suis? Recevez cet office d'un autre, mon cœur; car de moi, je ne puis si peu me représenter cet objet et me ressouvenir que je n'ai plus ma très chère fille, que je ne perde toutes les considérations qui me devraient donner quelque patience, et ne haïsse tout ce qui me peut diminuer ma douleur. J'ai aimé uniquement ma fille; j'en veux aimer le regret uniquement... Un de mes plus profonds ennuis et qui donnait à mon âme des atteintes plus vives et plus sensibles, c'était que vous n'étiez avec moi, pour m'aider à pleurer à mon aise, sachant bien que vous seule qui m'égalez en intérêt me pouviez égaler en affliction... »

(**2**) « *M. le grand prieur fut tué par un nommé Altoviti...* » Dans un temps — Cf. *Malherbe*, par de Broglie, *Collection des grands écrivains français*, Paris, Hachette — où l'on se battait sur tous les points de la France, il n'était pas difficile de se faire admettre parmi les combattants. Il suffisait de se faire attacher à l'un des princes ou seigneurs de haute qualité qui guerroyaient, à peu près chacun pour son compte,

entourés d'un gros de gens à eux, passant à leur suite d'un camp à l'autre. Malherbe, jeune et bien tourné de sa personne, de bonne mine et de bonne constitution, sachant manier les armes, devait trouver sans peine un tel protecteur. Le prince qui prenait Malherbe à son service fut Henri d'Angoulême, grand prieur de France, fils naturel du roi Henri II et, à ce titre, traité comme frère par les trois derniers rois qui avaient occupé le trône. Mais, s'il comptait sur ce patronage pour être conduit au péril et à la gloire, il dut éprouver quelque déception; car le grand prieur nommé amiral du Levant et chargé, en cette qualité, de présider au gouvernement de la Provence, fut apparemment comblé par cette libéralité fraternelle : aussi devait-il habiter dix années en repos sa magnifique résidence d'Aix. Sauf une courte apparition au siège de la Rochelle, — il n'est pas certain que Malherbe l'ait accompagné, — les grands faits militaires d'une époque où, pourtant, il y en eut d'éclatants et de nombreux, lui restèrent absolument étrangers. Le nom de Malherbe ne figure dans aucune action importante, pas plus, d'ailleurs, qu'il n'est possible de rattacher aux incidents de l'histoire contemporaine, malgré toutes les recherches les plus minutieuses, cette adroite intervention de Malherbe au siège de Martigues, et cette résistance héroïque à « la compagnie de protestants » qu'aurait commandés Sully, lequel semble n'être all jamais en Provence. Malherbe ne fut, sans doute, que le secrétaire pacifique d'Henri d'Angoulême, encore qu'il paraît avoir pris, dans cet entourage guerrier, ces

habitudes d'humeur batailleuse dont, plus tard, il devait être si prodigue dans son milieu littéraire. Pour remplacer le puissant protecteur disparu malencontreusement, il s'en attachait un plus puissant encore: le roi Henri III, auquel, lui dédiant son mauvais poème : *Les larmes de Saint Pierre,* il décochait cette audacieuse flatterie, car des troubles continuels déchiraient alors le royaume :

Henri, de qui les yeux et l'image sacrée,
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui;
Et si pour ton autel, ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand, qu'il n'aurait point d'offrande
S'il n'en recevait point que d'égales à lui.

Cet « appui favorable » fut de cinq cents écus, accompagnés de maintes belles promesses. Quinze ans après, ce même Malherbe flétrissait la mémoire de ce même Henri III, dans une des strophes les plus vigoureuses — nous les retrouverons tout à l'heure — qu'il ait écrites. — Voir Appendice 9.

(**3**) « *Il ne fallait plus que personne s'en mêlât...* » C'était quelques semaines après qu'il eut présenté à Marie de Médicis, à Aix, novembre 1600, l'ode *Sur sa bienvenue en France :* ode en 23 strophes et parmi les plus travaillées qu'ait travaillées Malherbe, et qui laissait dans le souvenir de la jeune reine une impression favorable dont le poète, plus tard, recueillait les fruits.

. . . .
Aujourd'hui nous est amenée
Cette princesse, que la foi

D'Amour ensemble et d'Hyménée
Destine au lit de notre roi;
La voici, la belle Marie,
Belle merveille d'Étrurie,
Qui fait confesser au soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

. . . .

Ce fut à Lyon, où, pour son mariage, Henri IV séjournait du 9 décembre 1600 au 20 janvier 1601, que cette utile recommandation fut faite au roi par le cardinal. Malherbe, le remerciant, lui écrivit : « Monsieur, il y a huit ou dix mois que je fus averti qu'au dernier voyage de Lyon, vous trouvant, un soir, au souper du roi, sur un discours qui se présenta, vous prîtes occasion de me nommer à Sa Majesté, et le fîtes avec des termes qui furent jugés de ceux qui les ouïrent ne pouvoir partir que d'une singulière et du tout extraordinaire affection en mon endroit. Ce rapport, qui me fut fait premièrement par un gentilhomme de mes amis, me fut, à ne mentir point, une merveille si grande, que je ne pense jamais avoir rien ouï de quoi je demeurasse plus étonné; toutefois ce même avis m'ayant été confirmé par une infinité de personnes d'honneur qui se disaient y avoir été présentes, il faut que je le tienne pour véritable et que, contre ma coutume, je me lâche à quelque vanité... »

(**4**)« *Ta douleur, du Périer, sera donc éternelle?* » Qui ne connaît cette pièce fameuse, si froide, dont fut comme bercée notre jeunesse, aux temps si lointains

du collège pour, hélas ! tant d'entre nous? Ce fut pour Malherbe un exercice de style. Nul entraînement poétique, et ces stances avant d'être définitives furent, à maintes reprises, retouchées et encore retouchées. Le texte qui nous est arrivé n'est point le premier qui vit le jour. Pendant plusieurs années circulèrent quelques strophes qui ne sont plus celles d'à présent. Par exemple, Malherbe avait écrit, d'abord :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Font le moins de séjour
Et ne pouvait *Rosette* être mieux que les roses
Qui ne vivent qu'un jour.

Puis la strophe remaniée devint celle qui est aujourd'hui célèbre :

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,
Et, *Rose,* elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

On raconte que Malherbe avait écrit : *Et Rosette a vécu ce que vivent les roses,* et qu'à l'imprimerie le mot ayant été mal déchiffré, le compositeur avait mis : *E Roselle a vécu...* Ce qui donnait à Malherbe l'idée de ce changement heureux : « Et, Rose, elle a vécu... » Cette anecdote est absolument fantaisiste.

(5 et 6) « *Il n'avait pas beaucoup de génie... Le président était remarié avant que Malherbe lui eût donné ses vers...* » Il est évident que Malherbe ne fut pas un poète de génie : ce fut plutôt un acharné rassembleur

de mots qu'il tâcha d'assouplir en de correctes phrases, rencontrant parfois la véritable éloquence. Aux cours de littérature est échu le soin de commenter le vers fameux de Boileau : *Enfin Malherbe vint...*; il nous suffira de dire, avec M. Brunetière, que « sur les cent vingt-trois pièces » qu'il nous laissa, la moitié est insignifiante, deux ou trois, seulement, d'un vrai poète, et le reste d'un habile versificateur. » Tallemant, d'ailleurs, nous a confié, dans son *Historiette* ce que Malherbe pensait des poètes et de la poésie. Versificateur, il prenait son temps et, même, plus que son temps. En 1626 mourait la femme du Président de Verdun. Malherbe alors d'écrire la consolation :

Sacré ministre de Thémis,
Verdun en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune;
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu
Laissera sous une infortune
Au mépris de ta gloire accabler ta vertu?

Toi de qui les avis prudents
En toute sorte d'accidents,
Sont loués même de l'envie,
Perdras-tu la raison jusqu'à te figurer
Que les morts reviennent en vie
Et qu'on leur rende l'âme à force de pleurer?
. . . .

Non, car le Président eut si peu le « cœur abattu » et crut si peu que les morts revenaient en vie « à force de les pleurer » qu'il se remariait peu après la mort de sa première femme, pour, à son tour, mourir le 27 mars

1627, l'année même où les stances parurent dans le *Recueil des plus beaux vers.* Alors, ces stances, faites pour le consoler, il ne les connut jamais, outre, d'ailleurs, qu'il s'était consolé déjà. Les vers de Malherbe, toujours fort peu pressé, peuvent n'avoir pas été terminés au moment des secondes noces ni même avant la mort du Président. Toutefois peut-on reprocher au poète de n'avoir point deviné que son ami, alors fort âgé, se consolerait si vite et mourrait si tôt?

(**7**) « *Monsieur des Yvetaux* » qui fut parmi les « libertins » — alors s'appelaient ainsi les libres penseurs — les plus en vue de son époque, était, en ce moment, le précepteur du duc de Vendôme, fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Et il réussissait assez bien auprès de son élève pour qu'il lui fût promptement retiré en faveur de l'héritier présomptif qui devait être Louis XIII, encore que Marie de Médicis ne l'aimât point beaucoup. « En ce mois de février (1609), lisons-nous dans le *Journal de l'Estoile,* le roi donnait à M. le Dauphin, pour précepteur, un nommé Des Yveteaux qui n'était pas l'homme de Platon, c'est-à-dire le plus homme de bien de la République et de la Cité, au contraire un des plus vicieux et corrompus. Sa Majesté voulut qu'il le fût, nonobstant toutes les prières et humbles remontrances qu'on lui put faire, et même la reine qui s'en montra si mal contente qu'on dit qu'elle en avait pleuré. » Henri IV vivant, la meute n'osa que gronder, en sourdine. Henri IV mort, elle aboyait à plein gosier. Elle en eut raison. Et pourtant, si des Yveteaux fut « libre penseur », il ne le fut que pour lui et non pour

son élève. Herouard nous apprend dans son *Journa* que prenant possession de sa charge auprès du Dauphin, il lui débitait un petit discours pour lui recommander, avec le respect du roi et de la reine, la « crainte de Dieu ». Évidemment il « cachait son jeu » : il voulait surtout se mettre à portée de son très jeune élève. Dans son *Institution du prince*, destinée au duc de Vendôme et son plus important ouvrage , nous lisons ces vers absolument plats mais essentiellement religieux :

Tu peux en tous endroits et lorsque tu le veux
Invoquer l'Eternel et lui faire des vœux.
Pour ceux qui vivent bien le monde n'est qu'un temple..
Dieu ne s'achète point par de grands sacrifices,
Ni par lui consacrer de pompeux édifices.
Il aime beaucoup mieux les esprits innocents
Que les autels couverts de chandelles, d'encens...
Donne ton cœur à Dieu, recherche son secours,
Et sur lui seulement fonde l'heur de tes jours...
Et ne t'éloigne point de la foi de tes pères.

Il fallait, en ce temps, être comme saturé de prudence. La Saint-Barthélemy datait presque d'hier, et les bûchers restaient toujours prêts à s'allumer.

De Des Yveteaux, Tallemant nous a laissé une intéressante *Historiette*. « On l'accusa, écrit-il, de ne croire que médiocrement en Dieu. Je ne lui ai pourtant jamais ouï dire d'impiété. Il est vrai que je ne l'ai connu que deux ans avant qu'il mourût. On l'accusait aussi d'aimer les garçons. Pour les femmes il les aima jusqu'à la fin et a toujours mené une vie peu exemplaire. Il passait pour médisant et pour aimer le vin... »

Tout cela s'accorde bien singulièrement avec les

qualités que l'on est en droit d'exiger d'un précepteur. Et Tallemant continue :

« A son ordinaire, il s'habillait fort bizarrement. Mme de Rambouillet dit que la première fois qu'elle le vit, il avait des chausses à bandes comme celles des Suisses du roi, rattachées avec des brides; des manches de satin de la Chine, un pourpoint et un chapeau de peaux de senteurs, une chaîne de paille à son cou, et il sortait en cet habit-là. Il est vrai qu'il ne sortait pas souvent, mais quelquefois, suivant les visions qui lui prenaient, tantôt il était vêtu en satyre, tantôt en berger, tantôt en Dieu et obligeait sa nymphe à s'habiller comme lui. Il représentait quelquefois Apollon, qui court après Daphné, et quelquefois Pan et Syrinx. A cause qu'il devint amoureux de Mme du Pin, mère de Mme d'Estrades, au lieu de culs-de-lampe il fit mettre des pommes de pin dorées à son plancher... Une heure avant que de mourir, il pria de lui fermer les yeux et la bouche et de lui mettre un mouchoir sur le visage dès qu'il commencerait à agoniser, afin qu'on ne vît pas les grimaces qu'il ferait... »

Peu avant qu'il ne mourût, il composait un « sonnet chrétien », faisant « ce qu'on avait accoutumé de faire », dit Tallemant avec une négligence dédaigneuse. Des Yveteaux est merveilleusement à sa date le représentant de la libre pensée vaincue, découragée, et condamnée, par cela même, au recul.

(**8** et **9**) « *O Dieu dont les bontés de nos larmes touchées.* » Henri IV, qui partait alors pour aller tenir les grands jours en Limousin, commandait à Malherbe,



Bibl. Nationale

Marie de Médicis
(1573-1642)

pour cette circonstance solennelle, des vers que le poète lui lisait... à son retour. Nous avons dit que Malherbe ne se pressa jamais. Ce fut une de ses belles odes; et jamais, même aux plus éclatants jours de l'Académie, de Charles IX, le Louvre ne retentissait d'une poésie pareille. Henri IV en eut la sensation. Aussi recommandait-il à M. de Bellegarde, son grand écuyer, de donner à Malherbe mille livres d'appointements, outre qu'il l'entretiendrait « d'un cheval et d'un homme ». C'est vers ce même temps que Malherbe fut nommé gentilhomme ordinaire de la chambre du roi.

A cette époque, les poètes et les hommes de lettres étaient pensionnés par le trésor royal, à moins qu'ils ne fussent à la solde d'un seigneur se bombardant Mécène. C'était pour eux le seul moyen de toucher ce qu'aujourd'hui l'on appelle « les droits d'auteur ». A Chapelain, Colbert avait confié le soin d'indiquer ceux sur lesquels devait être répartie la manne royale; et nous est alors arrivée cette curieuse « liste » :

« Au sieur de la Chambre, médecin ordinaire du roi, excellent homme pour la physique et la connaissance des passions et des sens, dont il a fait divers ouvrages fort estimés, une pension de mille livres; — sieur Conrart, lequel sans connaissance d'aucune autre langue que sa maternelle, est admirable pour juger de toutes les productions de l'esprit, une pension de quinze cents livres; — au sieur Pierre Corneille, premier poète dramatique du monde, deux mille livres; — au sieur Leclerc, excellent poète français, six cents livres; — au sieur Desmaretz, le plus fertile auteur et doué de la

plus belle imagination qui ait jamais été, douze cents livres; — au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces, deux mille livres; — au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin pur et élégant, mille livres; — au sieur Boyer, excellent poète français, huit cents livres; — au sieur Corneille le jeune, bon poète français et dramatique, mille livres; — au sieur Molière, excellent poète comique, mille livres; — au sieur Benserade, poète fort agréable, quinze cents livres; — au sieur Lecointre, de l'Oratoire, habile pour l'histoire, quinze cents livres; — au sieur Godefroi, historiographe du roi, trois mille six cents livres; — au sieur Huet, de Caen, grand personnage qui a traduit *Origène*, quinze cents livres; — au sieur Charpentier, poète et orateur français, douze cents livres; — au sieur abbé Cottin, poète et orateur français, douze cents livres; — au sieur Sorbière, savant ès lettres humaines, mille livres; — au sieur Dauvrier, savant ès lettres humaines, trois mille livres; — au sieur Vallier, professant parfaitement la langue arabe, six cents livres; — au sieur Ogier, consommé dans les théologies et belles-lettres, quinze cents livres; — à l'abbé Le Vallier, savant ès lettres, mille livres; — au sieur Le Laboureur, habile pour l'Histoire, douze cents livres; — au sieur de Sainte-Marthe, habile pour l'Histoire, douze cents livres; — au sieur Perrier, poète latin, huit cents livres; — au sieur Fléchier, poète français et latin, huit cents livres; — aux sieurs Valois frères, qui écrivent l'Histoire en latin, deux mille quatre cents livres; — au sieur Mauri, poète latin, six cents livres; — au sieur Racine, poète

français, huit cents livres; — au sieur abbé de Bourzeis, consommé dans la théologie positive scholastique, dans l'histoire, les lettres humaines, et les langues orientales, trois mille livres; — au sieur Chapelain, le plus grand poète français qui ait jamais été et du plus solide jugement, trois mille livres; — au sieur Cassagne, abbé, poète, orateur et savant en théologie, quinze cent livres; — au sieur Perrault, habile en poésie et en belles-lettres, quinze cents livres; — au sieur Mezerai, historiographe, quatre mille livres. »

Dans cette liste, où Boileau est oublié, tout naturellement, d'ailleurs, étant donné qui la dressait, Chapelain, s'il veut bien reconnaître que Corneille est le « premier poète dramatique du monde », n'oublie pas de bien mentionner que lui, Chapelain, il est le plus « grand poète français qui ait jamais existé »; aussi s'attribue-t-il trois mille livres, alors qu'il n'en fixe que deux mille pour Corneille, cependant « le premier poète dramatique du monde ». Molière n'est qu'un excellent poète comique, et Racine, un poète français, tout simplement. Le plus favorisé, quatre mille livres, est Mézerai : ce n'est pas déjà si mal jugé; Mézerai n'a-t-il pas mérité d'être appelé « le père de nos historiens »?

O Dieu dont les bontés de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison.
. . . .

Cette ode à Henri IV, cette ode fort belle, fut « étudiée » par l'Académie française; sans doute à titre

d'exercice littéraire. Elle consacrait trois mois à cette étude, ne s'étant même pas occupée des vingt-quatre derniers vers; il y en a cent vingt-six. Une seule strophe trouvait grâce devant elle; preuve que l'influence de Malherbe ne s'était pas encore imposée :

Quand un roi faineant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule on n'en fait point d'estime,
Et si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Rappelons-nous que ce roi fainéant, la vergogne, la honte des princes, n'était autre que Henri III, si fort louangé par ce même Malherbe, quelques années, à peine, auparavant. — Voir l'Appendice nº 2.

(**10**) « *Ce fut là que Racan...* » le plus intime de Malherbe, son ombre, pour ainsi parler, le poète des *Bergeries*; pastorales insipides comme toutes les pastorales du temps, mais où le vers, plein et sonore, annonce par avance toute la grâce qu'aura celui de Racine. Évidemment, personne ne lit beaucoup Racan aujourd'hui, mais qui n'a rencontré dans une anthologie son

Tircis, il faut penser à faire la retraite...

ou

N'est-ce pas là le bois, n'est-ce pas là la plaine
Où vivant j'avais soin de mes bêtes à laine...

Et encore

Ne saurais-je trouver un favorable port
Pour me mettre à l'abri des tempêtes du sort.

« Jamais la force du génie, nous dit Tallemant dans son *Historiette* de Racan, ne parut si clairement en un auteur qu'en celui-ci; car hors ses vers, il semble qu'il n'ait pas le sens commun. Il a la mine d'un fermier; il bégaie et n'a jamais su prononcer son nom, car, par malheur, l'R et le C sont les deux lettres qu'il prononce le plus mal. Plusieurs fois il a été contraint d'écrire son nom pour le faire entendre. Bon homme, du reste, mais sans finesse... »

Et comme preuve, Tallemant nous raconte ces deux anecdotes :

« Une fois qu'il était couché avec Bussy-Lamet, son cousin, il prit un petit livre de ce temps-là qu'on appelait *La France mourante*, et s'en alla avec au privé. Au lieu de jeter le papier, il jeta son livre dedans, et revint tenant ce papier devant son nez puis l'alla mettre sur la toilette. « Qu'est-ce là? dit Bussy? — C'est *La France mourante*. — Regardez-y bien, sentez un peu ! — Ah ! je l'ai donc jeté dans le privé ! »

« Quand il faisait l'amour à celle qu'il a épousée, et qu'il n'eut qu'à cause que Mme de Bellegarde, hors d'âge d'avoir des enfants, lui assura du bien, il voulut l'aller voir à la campagne avec un habit de taffetas-céladon. Son valet Nicolas, qui était plus grand maître que lui, lui dit : « Et s'il pleut, où sera l'habit céladon? Prenez votre habit de bure et, au pied d'un arbre, vous changerez d'habit proche du château. — Bien, dit-il, Nicolas; je ferai ce que tu voudras, mon enfant. » Comme il relevait ses chausses, c'était en un petit bois proche de la maison de sa maîtresse, elle et deux autres

filles parurent, et le voyant en cet état, elles firent un grand cri. « Ah ! dit-il, Nicolas, je te l'avais bien dit ! — Mordieu ! répond le valet, dépêchez-vous, seulement. » Cette maîtresse voulait s'en aller; mais les autres, par malice, la firent avancer : « Mademoiselle, lui dit ce bel amoureux, c'est Nicolas qui l'a voulu; parle pour moi, je ne sais que lui dire. »

De loin, malgré soi, ne songe-t-on pas à la délicieuse scène du *Cyrano*, de Rostand.

Christian de Neuvillette n'a pas eu l'éloquence d'exprimer à Roxane tout son grand amour et Roxane, dépitée, remonte à son balcon. Il fait nuit. Arrive Cyrano.

CHRISTIAN

Je meurs si je ne rentre
En grâce, à l'instant même.

CYRANO

Et comment puis-je, diantre,
Vous faire, à l'instant même, apprendre...

CHRISTIAN, lui saisissant le bras

Oh ! là ! tiens, vois !
(La fenêtre du balcon s'éclaire.)

CYRANO, ému

Sa fenêtre !

CHRISTIAN

Je vais mourir.

CYRANO

Baissez la voix.

CHRISTIAN

Mourir !

CYRANO

La nuit est noire.

CHRISTIAN, tout bas

Eh bien ?

CYRANO

C'est réparable.
Vous ne méritez pas... Mets-toi là, misérable,
Là, devant le balcon. Je me mettrai dessous
Et je te soufflerai tes mots...

(**11**) « *Marie de Médicis donna cinq cents écus de pension à Malherbe* », prouvant ainsi, devenue régente, qu'elle ne gardait point rancune au poète de ses vers pour Oranthe, et pour Alcandre. Nous savons, car nous l'avons longuement dit à l'un de nos appendices, *Historiette de Henri IV*, qu'Oranthe fut la belle Charlotte-Marguerite de Montmorency — la mère du grand Condé — dont Alcandre — Henri, presque sexagénaire —devenait éperdument amoureux lorsque dansant dans le ballet, elle avait fait le geste de lui transpercer, du dard qu'elle tenait à la main, un cœur qui sollicitait ardemment cette blessure d'amour. Nous savons aussi que Henri IV, ayant marié Charlotte au prince de Condé, Henri de Bourbon, qu'il espérait être un mari bénévole, ne se put consoler lorsque l'époux, voulant soustraire l'épouse à de dangereuses assiduités royales, s'enfuyait à Bruxelles. Alors, suivant la coutume du temps, fort singulière, ce nous semble, aujourd'hui, le

monarque pour chanter son amour et ses chagrins, en donnait charge à son poète officiel, Malherbe.

D'où ces petits poèmes, dont il suffira d'indiquer les premiers vers :

Pour Alcandre : STANCES :

Quelque ennui donc qu'en cette absence,
Avec une injuste licence,
Le destin me fasse endurer,
Ma peine lui semble petite
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer.
. . . .

Pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontainebleau :

Revenez, mes plaisirs, Ma Dame est revenue,
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue
Ont eu grâce des cieux

Alcandre plaint la captivité de sa maîtresse :

Que d'épines, amour, accompagnent tes roses,
Que d'une aveugle erreur tu laisses toutes choses
A la merci du sort !
Qu'en tes prospérités à bon droit on soupire !
Et qu'il est malaisé de vivre en ton empire,
Sans désirer la mort !
. . . .

Sur le même sujet :

Que n'êtes-vous lassées
Mes tristes pensées
De troubler ma raison?

Et faire avecque blâme
Rebeller mon âme
Contre ma guérison?

. . . .

Stances :

Donc cette merveille des cieux
Pour ce qu'elle est chère à mes yeux,
En sera toujours éloignée,
Et mon impatiente amour,
Par tant de larmes témoignée
N'obtiendra jamais son retour.

. . . .

« Ces vers d'amour, dit André Chénier, sont des meilleurs que Malherbe ait faits; mais on ne s'échauffe pas pour les amours d'autrui, et il n'avait jamais aimé. Je n'aime pas à voir sa lyre devenir entremetteuse. »

Sans doute, c'est parler comme le réclament le bon goût et la morale. Mais que voulez-vous? Formel était l'ordre du souverain; il fallait obéir. En ce temps, de tels ordres donnés puis exécutés ne choquaient personne, même lorsque l'obéissance était salariée. Malherbe d'ailleurs ne cachait point qu'il espérait avoir profit monnoyé de ces petits « chants » d'amour. Henri IV avait été fort généreux en promesses : c'est la reine qui paya !

Malherbe fut toujours un courtisan parfait. Henri IV étant mort, il se mit à faire des « devises » pour la reine, espérant « que l'année suivante quelque nouvel ouvrage lui mériterait une nouvelle gratification ». Rarement poète pratiqua plus consciencieusement la

maxime qu'il inscrivait en tête de sa lettre à Henri IV : « Les bons sujets sont à l'endroit de leur prince comme les bons serviteurs à l'endroit de leurs maîtresses. Ils aiment ce qu'il aime, veulent ce qu'il veut, sentent ses douleurs et ses joies et, généralement, accommodent tous les mouvements de leur esprit à ceux de sa passion. » Et, en effet, si des poésies de Malherbe on retranche quelques vers pour des amis et plusieurs chansons, restent seulement des pièces, dites de « circonstance » : vers funèbres sur la mort du roi; vers pour ses amours, odes, sonnets à la reine-mère, stances contre les princes révoltés, stances pour Monsieur, pour Richelieu, pour le surintendant de Vieuville, contre les réformés. Le sonnet à Louis XIII :

Muses, je suis confus, mon devoir me convie
A louer de mon roi les rares qualités,
Mais le mauvais destin qu'ont les témérités
Fait peur à ma faiblesse et m'en ôte l'envie.
. . . .

lui fut payé cinq cents écus. Richelieu, auquel il écrivait : « Je vous mets en tête un grand monstre, quand je vous propose ma mauvaise fortune », Richelieu, cet « adorable prélat », ne l'oublia point, et ce fut probablement à lui qu'il devait son « office de trésorier de France ». — Cf. LALANNE, dans son *édition de Malherbe,* t. I, XXV-XXIX. — Voir aussi, notamment, comme preuve de cette courtisanerie qui lui valait de beaux et de nombreux écus : A la reine, mère du roi. — Sur les heureux succès de sa régence. — Sur la fête des

alliances de France et d'Espagne. — Pour la reine, mère du roi, pendant sa régence. — Sur le mariage du roi et de la reine (Anne d'Autriche et Louis XIII). — A Mgr le cardinal de Richelieu. — Pour Mgr le cardina de Richelieu. Et que d'autres encore ! Malherbe ne gardait sa mauvaise humeur, ses boutades parfois cruelles que pour ses amis. Pour son entourage ordinaire, ce fut un bâton... épineux. Pour les « grands du jour », ce fut un lèche... bottes officiel. D'ailleurs, sa théorie était : Ce que je donne vaut bien, et même mieux que ce que je reçois; théorie fort opportune pour s'excuser :

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir;
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes,
Et trois à quatre seulement
Au nombre desquels on me range
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

Voir Appendice n° 15.

(**12**) « *Si M. le Dauphin avait nom Loijs.* » Racan écrit dans sa *Vie de Malherbe :* « Un jour que le roi Henri le Grand montra à M. de Malherbe la première lettre que le feu roi Louis XIII lui avait écrite, et M. de Malherbe y ayant remarqué qu'il avait signé Loïs sans *u* pour Louis, il demanda assez brusquement au roi si M. le Dauphin avait nom Loïs. De quoi le roi se trouvant étonné, voulut savoir la cause de cette demande. Alors M. de Malherbe lui fit voir qu'il avait

signé Loïs, et non pas Louis. Cela donna sujet d'envoyer quérir celui qui montrait à écrire à M. le Dauphin pour lui enjoindre de lui faire mieux orthographier son seing avec un *u*; et c'est pourquoi M. de Malherbe disait qu'il était cause que le feu roi avait nom Louis. »

(**13**) « *Voilà, Monsieur, ce qu'a fait la vertu... Voilà, Monsieur, ce qu'a fait le vice.* » Tallemant dans son *Historiette :* Le Connétable de Lesdiguières, nous dit de M[me] la Connétable :

« Elle s'appelait Marie Vignon et était fille d'un fourreur de Grenoble. Elle fut mariée à un marchand drapier de la même ville, nommé Sire Aymon Mathel, dont elle eut deux filles. C'était une assez belle personne, mais il n'y avait rien d'extraordinaire. Son premier galant fut un nommé Roux, secrétaire de la cour de parlement de Grenoble, qui depuis la donna à M. de Lesdiguières. Or, ce Roux était grand ami d'un cordelier appelé Molilibus, qui fut brûlé à Grenoble pour avoir dit la messe sans avoir reçu les ordres. On le soupçonnait aussi de magie et le peuple croit encore, aujourd'hui, que ce cordelier avait donné à M[me] la connétable des charmes pour se rendre maîtresse de l'esprit de M. de Lesdiguières. Il est bien certain qu'elle eut, d'abord, un fort grand pouvoir sur lui. Cet amour ne dura pas longtemps que la femme ne quittât la maison de son mari; elle ne logeait pourtant pas avec son galant, mais en un logis séparé, où il lui donna grand équipage, et bientôt après il la fit marquise. Il en eut deux filles durant cette séparation d'avec son mari. On dit que les parents de M. de Lesdiguières gagnè-

rent son médecin, qui lui conseilla, pour sa santé, de changer de maîtresse, et qu'en même temps, pour essayer de la lui faire oublier, on lui présenta une fort belle personne nommée Pachon, femme d'un de ses gardes. Mais la marquise, car on l'appelait ainsi, alors, fit donner des coups de bâton à cette femme, dans la maison même de M. de Lesdiguières, et incontinent après, s'alla jeter à ses pieds. Elle n'eut pas grand'-peine à faire sa paix, et fut plus aimée qu'auparavant. M. de Lesdiguières était obligé de faire plusieurs voyages; elle le suivit partout, et même à la guerre; on dit pourtant qu'il voulut faire en sorte que le drapier la reprît, et qu'il lui offrit, pour cela, de le faire lieutenant de sa maison. Mais ce marchand, qui était homme d'honneur, n'y voulut jamais entendre... »

(**14**) « *C'était une folie de se vanter d'être d'ancienne noblesse...* » Et pourtant il s'en est toujours vanté. Il n'est, d'ailleurs, aucune de ses nombreuses et très hautes prétentions qui ne lui ait été disputée de son vivant, à commencer par l'antiquité de ce qu'il croyait fermement être « sa noblesse ». Il écrit dans ses *Instructions à son fils :* « En la chronique de Normandie, il y a un chapitre exprès des seigneurs, princes, chevaliers et barons qui accompagnèrent le duc Guillaume à la conquête d'Angleterre, entre lesquels est La Haye-Malherbe, d'où nous sommes sortis; lequel était baron de La Haye, en Cottentin; et parce que l'on pourrait dire que ce pourrait être de l'autre race des Malherbes que l'on appelle Malherbe de la Meausse, cela se résoud pour nous, parce que le duc Guillaume ayant fait

peindre toutes les armoiries des maisons illustres qui l'avaient suivi au voyage d'Angleterre, les nôtres se trouvent en ce nombre, tant en une salle de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, qui est de sa fondation, qu'en une de l'abbaye de Saint-Michel, au rivage de la mer, en la basse Normandie. Nos armoiries sont d'argent à six roses de gueules et des hermines de sable, sans nombre. »

C'était, on en conviendra, aller chercher bien loin, bien loin, pour un homme qui disait que vanter sa noblesse est une folie. Un satirique du temps lui décocha ce trait :

> Vanter en tout endroit sa race
> Plus que celle du roi de Thrace
> Cela se peut facilement;
> Mais que par des sables d'hermine
> Il ait beaucoup meilleure mine
> Cela ne se peut nullement.

Lorsque le ministre Chamillard fit procéder, dans plusieurs généralités de Normandie, à l'une de ces recherches de noblesse » souvent nécessaires, sous l'ancien régime, lorsque les preuves de naissance exigées pour certaines fonctions paraissaient suspectes, le généalogiste officiel n'accordait à Malherbe que trois ou quatre degrés de noblesse, d'ordre inférieur, due, particulièrement, « à des charges de magistrature ». — Cf. *Malherbe*, par le duc DE BROGLIE, p. 4-10.

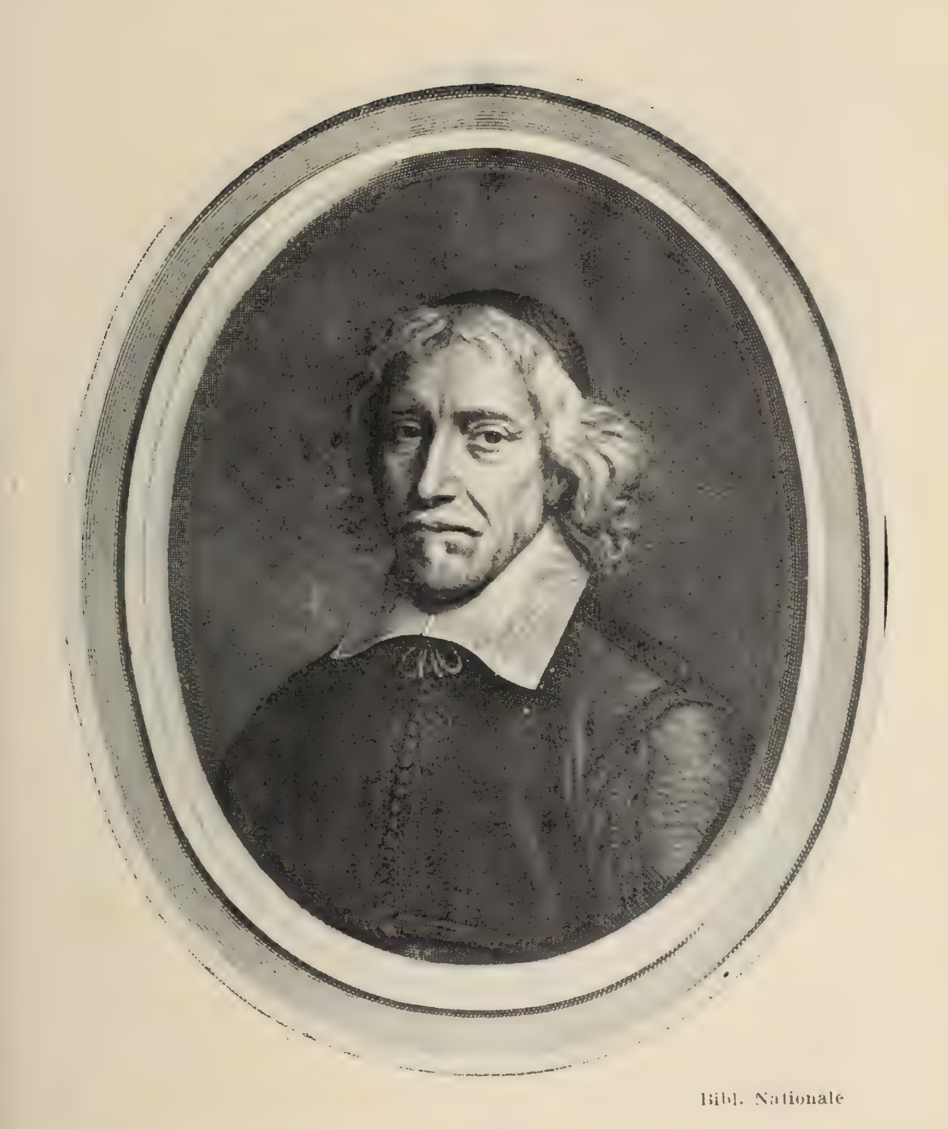
(**15**) « *Il avait un frère aîné avec lequel il a toujours été en procès.* » Malherbe, évidemment, ne pouvait avoir de procès avec le grand Turc, mais tout de même, il

n'aima jamais beaucoup sa famille, avec laquelle il vécut toujours en assez mauvaise intelligence. Lorsqu'il mourut, il la déshéritait complètement, et choisissait pour légataire universel J.-B. de Boyer, conseiller au parlement de Provence. En outre, il disposait d'une somme de trois mille livres en faveur d'un « sieur Astruc », avocat, chargé des poursuites contre les meurtriers de son fils Marc-Antoine, à qui, par surcroît, Mme de Malherbe léguait la moitié de ses biens « par reconnaissance de ses bons soins et de l'amitié qu'il avait portée à son fils ».

En ce qui concerne ce frère, Malherbe fait remarquer dans ses *Instructions à son fils :* « ... S'il fallait plaider contre mon frère, il faudra, outre ce que dessus, objecter que toujours il a été nourri et entretenu aux dépens de la maison, de laquelle il n'a jamais bougé, même depuis qu'il a ledit office, ni depuis qu'il est marié, sinon peut-être un an qu'il demeura dans la maison du sieur de Lescardes, tout vis-à-vis de la nôtre où il recevait ordinairement plusieurs provisions nécessaires. Hormis ladite année il a continuellement demeuré chez mon père, et lui et sa famille ont été nourris aux dépens de la maison, lui, sa femme et ses enfants, vivant à la table de mon père; et quand pour le ménage mon père et ma mère, aux mois de juillet, août et septembre, se retiraient aux champs, mon dit frère, sa femme, enfants et serviteurs, s'y retiraient aussi, vivant aux dépens de mon père, ce qui est notoire de tout le monde... » Il est évident que tous ces « chipotages » de compte ne sont point d'un bon frère.

Disons à son excuse que, parfois, la gêne fut assez grande en son ménage. Il ne lui fallait compter sur aucune aide pécuniaire arrivant des largesses paternelles. Pendant les dix années qu'il passait en Provence, Malherbe affirme « n'avoir jamais reçu même un liard de la maison ». A peine de temps à autre lui arrivait-il un tonneau de cidre. Les revenus de sa femme ne suffisant pas à l'entretien d'une famille qui s'était accrue par la naissance de deux enfants, il fallut recourir à des emprunts onéreux, pour combler le découvert, et loger chez une cousine qui très volontiers prêta sa maison. Ainsi se peut expliquer l'âpreté de Malherbe, sa course aux pensions, ses poésies contre monnaie sonnante. — Voir Appendice, n° 11 et 12.

(**16**) « *On lui disait qu'il n'avait pas suivi...* » Racan écrit dans sa *Vie de Malherbe :* « Il disait souvent et principalement, quand on le reprenait, de ne suivre pas bien le sens des auteurs qu'il traduisait ou paraphrasait, qu'il n'apprêtait pas les viandes pour les cuisiniers; comme s'il eût voulu dire qu'il se souciait fort peu d'être loué des gens de lettres qui entendaient les livres qu'il avait traduits, pourvu qu'il le fût des gens de la cour; et c'était de cette même sorte que Racan se défendait de ses censures, en avouant qu'elles étaient fort justes, mais que les fautes qu'il lui reprenait n'étaient connues que de trois ou quatre personnes qui le hantaient, et qu'il faisait ses vers pour être lus dans le cabinet du roi, et dans les ruelles des dames, plutôt que dans sa chambre ou dans celle des autres savants en poésie. »



Bibl. Nationale

Gille Boileau

(**17**) « *Et, sur l'heure, il acheva d'effacer le reste.* » « Pour escrire avec la perfection d'un langage, il ne faut employer que les termes qui luy sont naturels communs et recevables. Ces termes *alloye, montoye, Devalloye, Faisoye, Disoye...* sont de vieux verbes picards qui ne sont plus de mise aujourd'huy, car on trouve qu'il est beaucoup mieux de dire, *j'alloy, je montoy, je faisoy, je disoy.* Et c'est pourquoy il n'en faut point user qu'en ceste façon icy, quoyque Ronsard, en son abrégé de l'art poétique, en ait tout autre opinion : disant que plus nous aurons de mots en nostre langue, plus elle sera parfaite... Mais si ceste opinion estoit reçeue, il faudroit remettre en pratique notre vieille légende des mots dont les anciens françois s'exprimoient. Ce qui seroit justement aller de mieux en pis; au lieu que depuis cent ans on a veu que d'un lustre à l'autre la langue françoise s'est perfectionnée de mieux en mieux, en s'espurant des mauvaises phrases des anciens, aussi bien que de plusieurs de leurs mots qui n'estoient si propres de beaucoup, comme ceux qui ont esté introduits en leur place... Le langage françois est assez copieux et plantureux de soy-mesme, pourvu qu'il soit en la culture d'un esprit qui sçache comme il le faut gouverner. » DEIMIER, *Académie de l'art poétique* (1610). « On peut supposer, dit BRUNOT, dans sa thèse savante : *La Doctrine de Malherbe,* que Deimier écrivit sous l'influence de Malherbe, exprimant dans son *Académie* la plupart des théories chères à ce poète et qu'il ne nous a point livrées sous une forme didactique. »

(**18**) « *Valait mieux ne point les recevoir que de les laisser debout...* » Peut-être parce qu'il avait dit une fois : « J'estime si peu le monde que je n'estime pas en quel habit nous fassions le peu de chemin que nous avons à y faire. » Et encore : « Pour moi, je tiens que le vivre, parmi tous les délices, n'est pas grand'chose. » Paroles de poseur ou de misanthrope. Mais elles ne l'empêchent point de se mettre aux jambes bas sur bas pour se garantir du froid, d'enlever d'une cheminée des chenets qui lui barrent le feu, et encore de se couvrir, jusqu'à l'excès, de chemisettes.

(**19**) « *On l'appelait, chez M. de Bellegarde, le père la Luxure* ». Après vingt-quatre années de mariage, Malherbe se séparait de sa femme pour venir vivre seul à Paris. Il ne la revit plus que deux fois, en 1616 et en 1622, lorsqu'il allait en Provence. Toutefois, malgré l'éloignement, les relations n'en restèrent pas moins très suivies. Il lui envoyait de l'argent, souvent des sommes assez fortes, et maintes de ses lettres nous attestent l'affection véritable qu'il conserva toujours pour elle. Mais encore qu'il fût d'un « âge mûr », lorsqu'il vint se « fixer à la cour », sa vie ne fut point des plus régulières; vie où le libertinage eut plus de puissance que la passion. En 1611 il déclarait :

Je renonce à l'amour, je quitte son empire...

Mais, ayant cinquante-six hivers, le moment n'était-il pas venu que le Père la Luxure, comme on l'appelait chez M. de Bellegarde, songeât à « dételer »? Il ne dételle pas sans regrets, écrivant à Balzac :

« ...Vous n'êtes pas si rude joueur que cet assommeur de monstres — *Hercule* — qui, en une nuit vit les cinquante filles de son hôte : Thespius, roi des Thespiens; mais, à beaucoup moins de cela on ne laisse pas de passer pour bon compagnon. Vous ferez le discret tant qu'il vous plaira : le mot qui vous est échappé, « que les femmes sont la plus belle moitié du monde », n'est pas d'un homme qui n'ait que faire d'elles. Je vois bien ce que c'est : vous voulez assurer les maris afin que n'ayant pas soupçon de vous, ils vous laissent faire vos recherches en toute liberté. Cela s'appelle être habile homme et tendre ses pièges comme il faut. Continuez. Je serai bien aise que vous soyez heureux, à la charge que vous aurez pitié de ceux qui ne peuvent l'être. J'ai fait ce que fait le reste des hommes. J'ai désiré la longue vie et vous voyez où la longue vie m'a réduit. Je ne suis pas enterré, mais ceux qui le sont ne sont pas plus morts que moi... Je n'ai, grâces à Dieu, de quoi murmurer contre la constitution que la nature m'avait donnée... Dieu, qui s'est repenti d'avoir fait l'homme, ne s'est jamais repenti d'avoir fait la femme. Mais, ce que j'en estime le plus, c'est que de tout ce que nous possédons, elles sont seules qui prennent plaisir d'être possédées. Allons-nous vers elles, aussitôt elles font la moitié du chemin. Leur disons-nous « mon cœur », elles vous répondent « mon âme ». Leur demandons-nous un baiser, elles se collent sur notre bouche. Leur tendons-nous les bras, les voilà pendues à notre col. Que si nous les voulons voir avec plus de privautés, y a-t-il péril ni si grand, ni si présent où elles ne se précipitent

pour satisfaire à notre désir? Si après cela il y a malheur égal à celui de ne plus avoir de part en leurs bonnes grâces, je vous en fais juge et m'assure que vous aurez de la peine à me condamner... »

(**20**) « *Avec son homme qui portait le flambeau...* » A cette époque, l'éclairage des rues était plus qu'insuffisant. C'est au XVIe siècle que commencèrent les premiers essais d'éclairage public. On trouve, dès 1524, des ordonnances prescrivant aux bourgeois de placer, après neuf heures du soir, une lanterne allumée au premier étage de leurs maisons. En 1558, le Parlement ordonnait de suspendre au coin de chaque rue, à Paris, et même au milieu si la rue était longue, des falots qui brûleraient constamment, de dix heures du soir à quatre heures du matin. Puis des lanternes remplacèrent ces falots; mais ces premières tentatives ne paraissent pas avoir eu grands succès. En 1662, l'abbé Landati-Caraffe obtenait l'autorisation d'organiser des *porte-lanternes* et des *porte-flambeaux*. Les « porte-lanternes », munis de lanternes à plusieurs becs, étaient distribués dans les principaux quartiers, principalement dans les carrefours, les places publiques, les endroits les plus fréquentés. Les « porte-flambeaux » avaient des torches en cire jaune, pesant une livre et demie. Quelques années plus tard était abandonné ce mode d'éclairage, que le lieutenant La Reynie faisait remplacer par des « lanternes publiques ». Plus de cinq mille lanternes furent alors réparties dans les rues ; mais ces rues n'étaient éclairées que pendant l'hiver : du premier quartier de la lune qui finit en septembre

jusqu'au premier quartier de la lune d'avril. Il fut question d'appliquer à la France entière ce système pourtant très imparfait encore, et qu'exaltait l'ordonnance. « De tous les établissements qui ont été faits dans notre bonne ville de Paris, disait le roi, il n'en est aucun dont l'utilité soit plus sensible et mieux avérée, que celui des lanternes qui éclairent toutes les rues, et comme nous ne nous croyons pas moins obligé de pourvoir à la sûreté et à la commodité des autres villes de notre royaume, qu'à celle de la capitale, nous avons résolu d'y faire le même établissement et de leur fournir les moyens de le soutenir à perpétuité... »

A perpétuité ! Aux temps de Louis XIV, une mauvaise chandelle allumée dans une lanterne rudimentaire apparaissait comme la perfection suprême de l'éclairage; un éclairage dont jamais ne serait dépassée la splendeur ! Tous les contemporains n'en jugeaient point d'autre façon; et d'ailleurs, toutes les autres grandes villes d'Europe n'étaient pas mieux éclairées : bien au contraire même.

D'un amusant, mais sincère tableau de Paris, fait en 1692, par un « Sicilien », — ce Sicilien n'était peut-être qu'un Français, Saint-Évremond, — il nous faut extraire ces traits caractéristiques de louange :

... « L'invention d'éclairer Paris, pendant la nuit, par une infinité de lumière — *ces lanternes primitives* — mérite que les peuples les plus éloignés viennent voir ce que les Grecs et les Romains n'ont jamais pensé pour

la police de leur République. Les lumières enfermées dans des fanaux de verre suspendus en l'air, à une égale distance, sont dans un ordre admirable; on les met toutes dans le même temps et elles éclairent toute la nuit. Ce spectacle est si beau et si bien entendu, qu'Archimède même, s'il vivait encore, n'y pourrait rien ajouter de plus agréable et de plus utile. Ces feux nocturnes font un bien extrême à tout le peuple; ils contribuent à la sûreté publique, aussi bien qu'à plusieurs troupes de gens, les uns à pied, les autres à cheval — *c'était le guet* — qui vont toute la nuit pour empêcher les vols et les assassinats que l'on faisait autrefois, impunément, à l'abri des ténèbres... »

(**21**) « *Le labeur de ses bras rend sa maison prospère.* » Vers qu'il a changé depuis dans cette fameuse pièce qui reste son chef-d'œuvre :

> Tircis il faut penser, à faire la retraite.
> . . . .
> *Il laboure les champs que labourait son père,*
> Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
> Dans ces graves conseils d'affaires accablés.
> Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
> Et n'observe des vents les sinistres présages,
> Que pour le soin du salut de ses blés.
> . . . .

(**22**) « BALZAC *lui apporta le sonnet de* VOITURE *pour* « *Uranie...* », sur lequel on a tant écrit depuis. Il y eut grande querelle, à ce propos, et cette querelle, dit Ém. Faguet (voir *Annales politiques et littéraires*), est de 1653, sans aucun doute, car : 1° Voiture est mort,

cela se voit dans la glose que Sarrazin a faite du sonnet de *Job;* donc, c'est après 1648, date de la mort de Voiture; 2° Balzac n'est pas mort, puisqu'il a fait une dissertation sur les deux sonnets; donc, c'est avant 1654, date de sa mort; 3° c'est après la Fronde, puisque Corneille écrit que cette querelle va rallumer la guerre civile : il faut bien que ce soit en 1653. J'insiste sur cette question de date, parce que Balzac, en parlant des deux sonnets, dit qu'il a, à ce moment, cinquante ans : cela donnerait comme date de la querelle l'année 1644, puisqu'il est né en 1594. Tout paraît troublé. Mais il faut se persuader ou que Balzac s'est rajeuni de neuf années, ou que 1594 n'est pas la vraie date de sa naissance.

Cette querelle n'est donc pas une querelle entre deux auteurs, puisque l'un des deux est mort. C'est une querelle entre amateurs. Madame de Longueville, un jour, lisant le sonnet de *Job,* qui venait de paraître, s'écria :

— Il est très mauvais, je lui préfère bien le sonnet d'*Uranie.*

Son frère, le prince de Conti, répliqua :

— Oh ! moi, je suis pour le sonnet de *Job.*

Là-dessus, on causa beaucoup et tout le monde se mêla de donner son avis. Mademoiselle de Scudéry exprima le sien de la façon suivante :

Le destin de *Job* est étrange,
Je vous le dis en vérité,
D'être toujours persécuté,
Tantôt par un démon et tantôt par un ange.

Mais, citons d'abord les deux sonnets, pour que le lecteur ait toutes les pièces en mains. Voici le sonnet d'*Uranie :*

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie,
L'absence ni le temps ne m'en sauraient guérir;
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connais sa rigueur infinie!
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'incite à la révolte et me promet secours;
Mais, lorsqu'à mon besoin je veux me servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissants,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

Ce sonnet, on le voit, est dans le genre noble : il est pompeux, bien conduit et bien « rêvé », comme dira Corneille. A un autre égard, je crois bien que Boileau, malgré son affection pour Voiture, y a fait allusion, quand il s'est irrité contre ces auteurs qui ne songent jamais « qu'à faire quereller les sens et la raison ». Le sonnet de Benserade n'a pas la même allure : il est dans ce joli demi-burlesque que notre auteur a inventé, et, comme tel, il est très acceptable. Benserade avait, pour s'amuser, traduit en vers quelques fragments du livre de Job; il envoya sa traduction à une dame, à

qui il faisait la cour, avec ce fameux sonnet pour épigraphe :

Job, de mille tourments atteint,
Vous rendra sa douleur connue,
Et, raisonnablement, il craint
Que vous n'en soyez pas émue.

Vous verrez sa misère nue;
Il s'est lui-même ici dépeint;
Accoutumez-vous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Quoiqu'il eût d'extrêmes souffrances,
On voit aller des patiences
Plus loin que la sienne n'alla.

S'il souffrit des maux incroyables,
Il s'en plaignit, il en parla :
J'en connais de plus misérables.

C'est aimable et gentil, comme tout ce que fait Benserade, un peu trop gentil, même, pour une dédicace du poème de *Job*. Corneille, sur les deux sonnets, fit cette réponse, qui est charmante :

Deux sonnets partagent la ville,
Deux sonnets partagent la Cour,
Et semblent vouloir, à leur tour,
Rallumer la guerre civile.

Le plus sot et le plus habile
En mettent leur avis au jour,
Et ce qu'on a pour eux d'amour
A plus d'un échauffe la bile.

Chacun en parle hautement,
Selon son petit jugement,
Et, s'il y faut mêler le nôtre,
L'un est, sans doute, mieux rêvé,
Mieux conduit et mieux achevé;
Mais je voudrais avoir fait l'autre.

Voilà répondre en Normand et en bon Normand. Il y eut bien d'autres jugements célèbres. On cite des vers à madame de Pons sur les deux sonnets, qui ne valent pas grand'chose, mais qui sont signés d'un nom inconnu (*de La Folaine*), que M. Gazier croit, avec beaucoup de raison, mis pour *de La Fontaine.* Balzac écrivit, sur la question, une dissertation d'une vingtaine de pages : sur le nombre, une dizaine ne sont pas tendres du tout pour le sonnet de Voiture. Balzac critique, entre autres, le dernier vers :

Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

« Est-ce dans *Uranie* ou dans l'amour d'Uranie que la raison rengage l'auteur? Dans le premier cas, ce n'est pas français; dans le second cas, il faut faire beaucoup de retour pour revenir au mot d'amour, qui est tout à fait en tête du sonnet. »

Ceci est absolument faux. *Y*, au XVIIe siècle, ne veut pas dire, précisément : dans laquelle chose; mais il signifie très bien : à lui, à elle. C'est ainsi qu'on voit, dans les *Femmes Savantes :*

Parbleu ! je te renvoie à l'auteur des *Satires.*
Je t'y renvoie aussi...

Balzac est beaucoup moins sévère pour Benserade. Il relève seulement l'expression *patiences,* et en rap-

proche des expressions comme *colères*, *fureurs*, etc., qui n'ont rien de hasardé. C'est en quoi, dit-il, paraît la bizarrerie de la langue. Somme toute, il penche visiblement pour le sonnet de *Job*.

Cette querelle, naturellement, finit par s'apaiser. On en trouverait un dernier écho dans Sainte-Beuve, à propos d'un volume de Voiture que cet auteur envoie à une dame de ses amies.

(**23**) « *Ayant eu soupçon que la vicomtesse d'Auchy aimait un autre auteur...* ». Dans notre appendice à l'*Historiette de Conrart*, nous avons assez longuement parlé de madame d'Auchy; mais de madame d'Auchy tenant « bureau d'esprit ». Nous ne voulons voir en elle, ici, maintenant, que la maîtresse de Malherbe, la *Calixte* de ses poèmes.

« La vicomtesse d'Auchy, — *Charlotte Juvenel des Ursins, mariée à Eustache de Conflans, vicomte d'Auchy, chevalier des ordres du roi,* — dit Tallemant, dans l'*Historiette* qu'il nous en a laissée, se pouvait vanter qu'en tous âges elle avait fait bien des sottises. D'abord elle se mit en tête de passer pour belle et de se fourrer bien avant dans la cour. L'un et l'autre lui réussit assez mal car elle n'avait rien de beau que la gorge et le tour du visage. Elle avait un teint de malade et ses yeux furent toujours les moins brillants et les moins clairvoyants, du monde. Il y a des vers de Malherbe pour elle où il dit :

Amour est en ses yeux; il y trempe ses dards.

« Madame de Rambouillet disait qu'il avait raison, car ses yeux pleuraient presque toujours et l'amour y

pouvait trouver de quoi y tremper ses dards tout à son aise... En récompense, elle est toujours fort propre et fort parée. Pour la cour, on s'y moqua toujours d'elle. Son mari ne laissa pas d'en prendre du soupçon, car une jeune femme trouve facilement des galants et une vicomtesse n'en chôme point à Paris... »

Malherbe a souvent chanté Calixte. Voici le sonnet où il parle de ses yeux :

Il n'est rien de si beau comme Calixte est belle,
C'est une œuvre où nature a fait tous ses efforts;
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors
S'il n'élève à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle.
Le baume est dans sa bouche et les roses dehors.
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards
Amour est en ses yeux, il y trempe ses dards
Et la fait reconnaître un miracle visible.
En ce nombre infini de grâces et d'appas
Qu'en dis-tu, ma raison? Crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement et ne l'adorer pas?

Exagération de poète, fioritures de rhétorique; à moins qu'en cette occasion l'amour ne fût vraiment aveugle, comme l'on dit qu'il l'est presque toujours. Et sans doute qu'il le fut, car dans un autre sonnet Malherbe dit :

Beauté de qui la grâce étonne la nature;

Il est certain qu'elle eut une « gorge splendide », mais pour ses yeux... ils étaient plutôt encerclés de pau-

pières trop rouges parfois. De Berthelot est cette épigramme :

Beauté dont je me ris quand on dit que l'amour
Se plaît tant en vos yeux qu'il y fait son séjour ?
N'avez-vous point de sens pour juger qu'on vous flatte?
Qu'il n'y loge point, il est trop évident
Sinon qu'il y logeât, ainsi qu'un président
Prononçant des arrêts en robe écarlate.

Berthelot fut bâtonné, mais Malherbe, vis-à-vis madame de Rambouillet, avait dû refouler sa rage au tréfonds du cœur, car il ne pouvait dépêcher à la marquise le gentilhomme besogneux, qui lui servait de « coupe-jarret » : la Boulardière, un « gascon de Caen », sans foi ni loi, ne parlant que de ses illustres aïeux, mais toujours prêt, moyennant quelques écus, à faire besogne de spadassin, fût-ce même contre son père.

Cette « beauté », Malherbe, un jour, en une crise de jalousie, la souffletait vigoureusement; puis il s'en excusait et remerciait de son pardon :

« S'il est vrai, écrit-il, à la vicomtesse, — 10 septembre 1607, — s'il est vrai que la miséricorde de Dieu puisse être tellement offensée qu'il se trouve des péchés dont elle ne donne jamais grâce et que néanmoins ceux qui en parlent nous la figurent infinie, incompréhensible, je ne sais, madame, quelle assez digne qualité je puis attribuer à la vôtre, après avoir obtenu la rémission d'un acte le plus lâche, le plus déloyal, et pour dire en un mot, le plus irrémissible qu'il soit possible de s'imaginer. Il est bien certain que si, à la témérité de l'avoir commis, je voulais ajouter l'impudence de le vou-

loir défendre, j'aurais pour moi cette excuse commune à tout le monde, que l'amour est une maladie furieuse et que par conséquent la raison et lui sont incompatibles... Ce qui reste, madame, c'est que par l'oubli vous terminiez ce que vous avez commencé par le pardon; et que pour jamais, imposant silence à votre justice, vous me fassiez connaître qu'à bon escient vous désirez que les choses soient aux termes où elles étaient auparavant. J'ai failli, madame, et failli si extraordinairement, que si j'avais trahi mon roi, vendu mon pays, et généralement violé toutes sortes de lois divines et humaines, je ne penserais pas être coupable comme je suis. Mais avec cela, si vos beaux yeux, à qui tout est pénétrable, prennent la peine de regarder au fond de mon cœur, ils y verront les caractères de ma fidèle servitude, aussi clairs et aussi visibles que le premier jour où ils furent gravés; ils y trouveront votre image si saine et si entière qu'ils la jugeront avoir été plutôt approfondie qu'effacée par mes violences; et, finalement, ils vous rapporteront avec vérité que vous n'avez jamais régné sur mes actions absolument et souverainement comme vous y régnez aujourd'hui... Je vous en conjure, ma reine, je vous en conjure, ma chère déesse, avec toutes sortes de très humbles soumissions; et vous supplie à mains jointes de me rendre la permission de baiser les vôtres, si ce n'est pour m'obliger, au moins pour, avec leur attouchement, me purifier la bouche de tant de blasphèmes, et la préparer aux bénédictions qu'éternellement je veux donner à la gloire de votre nom. »

Et, lorsque, comme ils se terminent presque tous, furent terminés ces amours, ce dernier sonnet :

C'est fait belle Calixte, il n'y faut plus penser.
Il se faut affranchir des lois de votre empire.
Leur rigueur me dégoûte et fait que je soupire
Que ce qui s'est passé, n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus votre cruauté qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir était vous offenser.

Adieu donc, ô beauté, des beautés la merveille;
Il faut qu'à l'avenir la raison me conseille
Et dispose mon âme à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie,
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir
Comme j'en perds l'espoir, j'en veux perdre l'envie.

(**24**) « *Chère beauté que mon âme ravie...* » Sur ces noms d'*Arthénice*, de *Rhodante*, pour madame de Rambouillet, de *Calixte*, pour la vicomtesse d'Auchy; sur la manie des « portraits », voir appendice à l'*Historiette de Conrart*, dans notre premier volume et, en ce volume, l'*Historiette de madame de Rambouillet*. En ce qui concerne l'assertion de Madame de Rambouillet, et l'affirmation contraire de Racan, c'est évidemment Racan qui a raison. C'est, en effet, pour la marquise que fut composée la *chanson* en sept strophes, nous n'osons dire couplets :

Chère beauté, que mon âme ravie
Comme son pôle va regardant
Quel astre d'ire et d'envie,
Quand vous naissiez marquait votre ascendant,

Que votre courage endurci,
Plus je le supplie, moins ait de merci?

. . . .

. . . .

Je connais bien que dans ce labyrinthe
Le ciel injuste m'a réservé
Tout le fiel et tout l'absinthe
Dont un amant fut jamais abreuvé;
Mais je ne m'étonne de rien;
Je suis à Rodanthe, je veux mourir tien.

Et aussi cette autre chanson, comme a raison de l'affirmer Racan, d'ailleurs, chanson fort médiocre, en quatre strophes :

Ils s'en vont, ces rois de ma vie,
Ces yeux, ces beaux yeux
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux même des cieux.
Dieux, amis de l'innocence
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter?

. . . .

(**25**) « *Madame de Termes se laissait cajoler...* » De madame de Termes, Tallemant dit, dans son *Historiette de M. de Termes :* « M. de Bellegarde avait marié M. de Termes avec l'héritière du marquis de Mirebeau-Chabot, en Bourgogne. Cette folle épousa depuis ce fou de président Vignier, premier président du parlement de Metz, qui est mort lié et gueux. Mademoiselle du Tillet la fut voir, quand elle eut fait cette extravagance, et lui dit, comme faisant semblant de ne rien

savoir : « Que veulent dire vos gens, madame ma mie? — elle appelait ainsi toutes les femmes, — ils vous appellent madame Vignier; vous avez un bon et beau nom, pourquoi ne vous appellent-ils pas madame de Termes? — Hé ! mademoiselle, dit l'autre, c'est que j'ai épousé le président Vignier. — Jésus ! ma mie, que dites-vous là? reprit mademoiselle du Tillet, si vous aimiez ce garçon, eh bien ! ne pouviez-vous pas en passer votre envie ? — Dieu pardonne, madame ma mie, mais les hommes ne pardonnent point. »

(**26**) « *Il n'était pas autrement persuadé de l'autre vie...* » C'est plus que probable. « La religion des honnêtes gens, répétait-il souvent, est celle du prince », selon la parole que le poète Prudence attribuait à l'empereur Gallien, *cole dœmonium quod colit civitas.* Et que penser d'un catholique sincère ne se décidant à se confesser, sentant venir la mort, qu'après qu'on lui eut remontré « qu'ayant fait profession de vivre comme les autres hommes, il fallait mourir aussi comme les autres ». Ajoutons que dans ses lettres familières où, si librement, il laisse courir sa plume, on ne retrouve rien qui rappelle ces quelques rares pratiques de dévotion dont parle Tallemant. Ce qui sembla dominer en Malherbe ce fut une sorte de philosophie stoïque, qu'il avait peut-être puisée dans Sénèque, et qu'il aimait à manifester par le mépris de maintes et maintes choses, mépris dans lequel il englobait cyniquement, ainsi que nous l'avons vu au cours de notre *Historiette*, cet art de la poésie où vraiment il reste, du moins par quelques pièces superbes, parmi les premiers.

Madame de Malherbe ne survivait que vingt mois à son mari. Elle mourut sans obtenir la justice qu'elle attendait à propos du meurtre de son fils, — était-ce un meurtre? — et dont elle recommandait instamment à son héritier de poursuivre la réclamation. Quatre ans plus tard, en 1632, le Parlement condamnait Paul Fortin, seigneur de Piles, à payer huit cents livres « pour l'âme de Marc-Antoine de Malherbe, ladite somme applicable à l'église où son corps était enseveli », aujourd'hui l'*église de Dames du Saint-Sacrement*, à Aix. Puis l'héritier de madame de Malherbe épousait une personne appartenant à la famille du « meurtrier ». Et ainsi se terminait « l'affaire ».

(**27**) « *Maintenir la pureté de la langue française...* » « Vous souvenez-vous de ce vieux pédagogue de la cour qu'on appelait, autrefois, le tyran des mots et des syllabes et qui s'appelait lui-même, lorsqu'il était en belle humeur, le grammairien en lunettes et en cheveux gris? N'ayons point le dessein d'imiter ce que l'on conte de ridicule de ce vieux docteur. Notre ambition se doit proposer de meilleurs exemples. J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes affaires entre *pas* et *point*; qui traite l'affaire des participes et des gérondifs, comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre, et jaloux de leurs frontières. Ce docteur en langue vulgaire avait accoutumé de dire que depuis tant d'années il travaillait à dégasconner la cour et qu'il n'en pouvait venir à bout. La mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période et l'an climatérique l'avait surpris délibérant si *erreur* et *doute* étaient masculins ou

féminins. Avec quelle attention voulait-il qu'on l'écoutât quand il dogmatisait de l'usage et de la vertu des particules !... BALZAC : *Socrate chrétien.* » Arrangeur de mots ! Oui, certes ! mais Balzac, lui aussi, ne fut-il point à son époque — et ne reste-t-il pas encore pour nous — parmi les plus élégants et ingénieux « arrangeurs de mots »?

MÉNAGE

Ménage[1] est fils d'un avocat du roi, d'Angers : il fut quelque temps ici au barreau, mais sans plaider. Il est vrai qu'il n'y était pas sans parler, car il disait tout ce qui lui venait à la bouche et médisait du tiers et du quart. Il n'a jamais plaidé

1. Ménage (Gille) naquit à Angers en août 1613, mourut à Paris en 1692. Fut, pour son siècle, un véritable érudit, — érudition qui nous semble, aujourd'hui, quelque peu superficielle et mal digérée; mais que pensera-t-on, dans trois cents ans, de nos érudits contemporains? Ses réunions du mercredi, les *mercuriales*, furent pendant quarante années fidèlement suivies par les « beaux esprits » d'alors. Ménage, à cause sans doute de son érudition incontestée, fut un brin pédant et vaniteux. Ses principales œuvres, qui témoignent surtout d'une mémoire extraordinaire, sont : *Dictionnaire étymologique*, où tant d'étymologies sont si fort risquées; *Observations sur la langue française. Origini della lingua italiana; l'anti- B'aillet; Histoire de Sablé*, des *poésies*, médiocres en français, meilleures en latin, etc., etc, Le *Ménagiana*, recueil de ses conversations, de ses jugements, de ses bons mots, ne doit être consulté qu'avec grande défiance! Voir Baret : MÉNAGE, *sa vie, ses écrits*. Paris, 1859.

qu'une cause, à ce qu'on dit, encore ne fut-ce à Paris, et ne put-il achever, car il demeura court. Ce fut pour cela, dit-on, qu'il quitta le Palais; c était aux Grands Jours de Poitiers. Là, il devint amoureux d'une dame et fit assez rire le monde, car il avait des galants verts et jaunes et il alla voir comme cela feu M. Talon qu'il connaissait. En causant, M. Talon lui arracha presque tous ses galants. Son père lui donna sa charge, il ne la fit que six mois et après la rendit à son père; cela les mit mal ensemble. Il disait, pensant dire une belle chose, qu'il ne s'étonnait pas de n'être pas bien avec son père, parce qu'il lui avait rendu un mauvais *office*. Il disait aussi de son père qu'il était comme *Jean de Vert*, qu'il ne donnait point de *quartier*, voulant dire qu'il ne lui payait point sa pension. Et, dans les lettres qu'il écrivait, il ne pouvait s'empêcher de le railler.

Sans connaître autrement Patru, il disait de lui, parce qu'il le trouvait toujours propre, que c'était : « *Orator optime vestitus ad causas dicendas.* » A Angers, quoique tout Angevin soit, pour l'ordinaire, goguenard et médisant, il était fort décrié pour la médisance. Une fille, Mlle de Mourion, dont nous parlerons ailleurs, lui en faisait un jour la guerre : « Mais savez-vous, lui dit-il,

ce que c'est que médisance? — Pour la médisance, dit-elle, je ne saurais bien dire ce que c'est, mais pour le médisant, c'est M. Ménage. » Il était sujet à la sciatique. A Angers, il souffrit fort patiemment qu'on lui appliquât des fers chauds à l'emboîture de la cuisse et n'en fut pas pourtant guéri. Il était beau garçon, mais il n'a jamais eu santé vigoureuse.

Il disait qu'il y avait trois plaisants prédicateurs à Angers : Costar (1), qui n'avait qu'un sermon, le prieur de Matras qui n'en avait que la moitié d'un, car il demeura à mi-chemin, et le prieur de Pommier, qui demeura bouche ouverte et ne prononça pas une parole.

Il disait que la traduction de M. d'Ablancourt était comme une femme d'Angers qu'il avait aimée, belle, mais peu fidèle[1]. D'Ablancourt le laissait dire et disait : « Nous sommes amis, mais je ne prétends pas l'empêcher de babiller. Nous faisons comme l'empereur et le Turc qui laissent un certain pays entre eux deux, où il est permis de faire des courses sans rompre la paix. »

Après une épreuve qu'on venait de faire, que les chiens ne mangent pas de viande noire,

1. Nous avons parlé de ces traductions dans l'*Historiette* de Conrart.

Ménage dit à une femme d'Angers qui était fort brune : « Regardez! vous n'êtes pas bonne à jeter aux chiens. »

Montmort, le maître des requêtes qui est de l'Académie et s'appelle Habert, parent de l'abbé de Cerizy, dit qu'il faudrait obliger Ménage à se faire de l'Académie, comme on oblige ceux qui ont honni des filles à les épouser.

Il ne fut pas plutôt de retour de la province, qu'il débuta par une satire contre toute l'Académie; c'est ce qu'il appelle la *Requête des Dictionnaires* (2). C'est ce qu'il a fait de meilleur quoique la versification n'en soit nullement naturelle et qu'il y ait, par endroits, bien de la *traînasserie*. En ce temps-là, il logeait chez un auditeur des Comptes nommé Aveline, qui avait épousé la sœur de Ménage; c'était au-devant du logis de Mme de Cressy, fille de La Martellière, fameux avocat. Cette femme était fort coquette et toute propre à faire donner dans le panneau un homme de lettres comme Ménage, d'ailleurs elle était ravie d'avoir un homme de réputation pour son *mourant*. Comme il conte volontiers tout ce qu'il croit à son avantage, il a conté, à quiconque a voulu l'entendre, que cette femme l'aimait et qu'il en avait eu assez de faveurs; mais, par ma

foi, elle s'en moquait. Il se pique d'être galant; cependant, je l'ai vu dans l'alcôve de Mme de Ram bouillet se nettoyer les dents par devant avec un mouchoir fort sale, et cela durant toute une visite. Cette Mme de Cressy a dit qu'il faisait le désespéré devant elle, jusqu'à se donner de la tête contre la muraille, mais il prenait garde que ce fût en un endroit où il y eût une baie de porte ou de fenêtre, ou derrière la tapisserie. Ce ne fut pas faute d'occasions s'il en vint à bout, car, s'étant brouillé avec son beau-frère, Cressy le prit en pension. Il fit longtemps le fou, il guérit, il eut des rechutes, témoin l'élégie où il y avait :

> Logé dans votre hôtel, assis à votre table...

Peut-être l'a-t-il changé. D'ailleurs, le mari cherchait fortune où il pouvait, n'était point jaloux, et la dame ne passait point pour fort cruelle. On en avait fort médit avec M. de La Vrillière, et on appelait certaines avances qui avaient figures de cornes, que Cressy avait faites à une maison qu'il a fait bâtir dans une place qui venait de La Vrillière, *les cornes de Crécy*. A la fin, lui et la dame se querellèrent tout de bon, car, l'ayant rencontrée en une visite, ils se *harpignèrent*. Elle lui dit qu'elle ne l'avait jamais trouvé bon qu'à être le

précepteur de ses enfants, que c'était un beau prêtre crotté, — il porte toujours la soutane : « Vraiment, lui répondit-il, vous n'êtes pas de même, on vous lève si souvent vos jupes, qu'elles n'ont garde d'être crottées ! »

Il eut prise avec d'Aubignac, sur une comédie de Térence[1] et ils ont écrit l'un contre l'autre ; Ménage n'est pas le plus fort. Pour exercer son humeur mordante, il s'avisa de faire la vie de Montmaur le Grec ; c'était un impertinent et insolent pédant ; mais, ma foi, il fallait bien avoir envie de mordre, pour s'amuser à mordre un pauvre diable comme celui-là. Cependant, tout un temps ce fut la mode, car le *centon* latin que Ménage fit contre, — j'appelle ainsi cette vie, composée de pièces rapportées des anciens — réussit assez et ce fut ce qui lui servit le plus à le faire entrer chez l'abbé de Retz, qui, sur la recommandation de M. Chapelain principalement, le reçut de fort bonne grâce ; car, n'ayant point de chambre chez lui, il était déjà au petit archevêché, il envoya ordre par tout le cloître de ne louer aucune chambre à M. Ménage et il lui en loua deux à ses dépens quasi vis-à-vis de son logis.

1. C'est l'*Heautontimoruménos*, de Térence.

Ogier, le prédicateur, fit, en ce temps-là, un sonnet qui disait qu'il était surpris de voir que Ménage persécutait un pédant bien moins pédant que lui. On croit que ce *maltalent* d'Ogier vient de ce qu'un jour qu'il avait prêché, Ménage, à la collation du prédicateur dit :

A la santé de M. Ogier! (*bis*)

Ogier crut qu'il voulait dire qu'il avait déjà deux fois prononcé ce sermon. Cela était peut-être vrai, mais l'autre n'y pensait pas, il n'est pas malin. Ogier est hargneux et grossier et peut-être aussi pédant, pour le moins, qu'un autre. Pour l'éloquence, il se prend pour le premier homme du monde. On les accommoda.

Ce fut après l'édition de la vie de Montmaur[1], et des vers latins et français que Ménage et ceux

1. Ce fut un étrange personnage que ce Pierre de Montmaur, né dans la Corrèze en 1576, et mort à Paris, en 1648 : à la fois bel esprit, tantôt riche et tantôt besogneux, charlatan qui vendait son « orviétan » sur la place publique, avocat, précepteur, professeur de littérature grecque; redouté pour ses bons mots terribles, et, de tout cela, n'ayant laissé qu'une renommée véritable : celle de parasite. « Il suffit que vous me donniez la viande, je me charge du sel »; et ce sel était plutôt cuisant. On le gratifia de ces armoiries : « un âne mangeant des chardons » avec cette devise : « ils me piquent mais je les mange ». Armoiries fausses, parce que Montmaur, outre qu'il était loin d'être un âne, tout au contraire, ne faisait que d'excellents repas. Ménage écrivit, en latin : *Vita gargilii Mamurræ parasito-*

à qui il en avait demandé avaient faits, que *La Requête des Dictionnaires* courut les rues, Girault, beau garçon, qui était l'*apprenti* de Ménage, comme Pauquet l'est de Costar, dit que Montreuil, surnommé le fou, lui avait escroqué cette pièce. Je ne sais ce qui en est, mais l'auteur est assez vain pour l'avoir laissée aller. Plusieurs de l'Académie s'en offensèrent, mais surtout Bois-Robert qu'il y traitait de *patelin* (3) et de *sodomiste*, sans qu'il lui eût jamais rien fait. Bois-Robert fit une méchante réponse et après il se raccommoda et fit amitié avec lui; ils sont assez étourdis tous deux pour s'aimer.

Les plaintes de Bois-Robert et des autres recommencèrent quand Ménage, faisant imprimer ses *Miscellanea*, y mit cette pièce, lui qui avait dit

sophistæ metamorphosis. Un petit volume anonyme, recueilli par Sallengre, dans son *Histoire du parasite Montmaur*, nous a conservé un grand membre de ses bons mots, faux ou vrais, et de ses aventures, ou prétendues telles. Rabeau le cite dans sa *première satyre* et Colnet l'invoque en tête de son aimable petit poème : *l'Art de dîner en ville.*

J'enseigne dans mes vers comment un pauvre auteur
Peut des banquets du riche atteindre la hauteur,

. . . .

O mon maître, ô Montmaur, daigne écouter ma voix ;
Descends de ton donjon, communique à ma muse
Les secrets importants qu'Apollon lui refuse ;
Ouvre-moi tes trésors ; dis comment, d'un bon mot,
A ceux qui te traitaient tu payais ton écot.
Age heureux, siècle d'or, où le poète, à table,
N'avait d'autre souci que celui d'être aimable.

. . . .

qu'elle avait couru sans son consentement. Bois-Robert dit qu'un de ses neveux, qui portait l'épée, attendit Ménage trois heures, à une porte du cloître pour lui donner des coups de bâton, mais que Ménage sortit par l'autre. Il fit une satire contre Ménage, où il l'accuse de se servir de Girault à bien des choses (4). Cette seconde querelle se raccommoda comme la première, mais il faut savoir qu'il n'y a guère l'exemple d'une pareille chose, qu'on aille imprimer une pièce comme celle-là, qui est contre tout un corps d'honnêtes gens, qu'on ait la hardiesse d'y mettre son nom. C'est là qu'est ce livre *adoptivus* à la manière de Balzac, car pour y grossir son volume, il y a ajouté toutes les pièces qui s'adressèrent à lui.

Il avait déjà imprimé avant cela les *Origines de la langue française* qui est la plus utile chose qu'il ait faite; sa vanité y paraît encore, car en un endroit il dit : « Cela se prouvera par la *Relation* que M. de Loire me doit dédier. » Et de Loire ne la lui dédia point.

Vaugelas[1], Chapelain, Conrart et les politiques de l'Académie, craignant sa *mordacité*, se firent

1. Vaugelas est le grammairien dont le nom est encore très populaire. Dans nos appendices à l'*Historiette* de Conrart, nous avons longuement parlé de Chapelain.

ses amis. J'ai cent fois ri en mon âme de voir ce pauvre M. de Vaugelas envoyer bien soigneusement, l'un après l'autre, les cahiers de ses *Remarques sur la langue française* à un homme qui n'a nul génie et qui ne s'entend point à tout cela, quoique, à le voir faire, il semble qu'il n'y ait que ui qui s'y entende. Pour Chapelain, comme j'ai remarqué ailleurs, il lui montrait tout ce qu'il faisait, et quand il crut mourir, il avait ordonné que ce serait Ménage qui reverrait la *Pucelle ;* cependant, il avait avoué à Patru que ce n'était qu'un étourdi. Il n'a pas épargné la *Pucelle* non plus que les autres. Pour moi, je ne nierai pas qu'il n'eût bien de la lecture, que ce ne soit, si vous le voulez, un *savantasse*, — il ne l'est pas tant pourtant qu'on le disait bien ; — mais il n'écrit point bien, et pour ses vers, il les fait comme des bouts-rimés ; il met des rimes, puis il fait venir ce qu'il a lu ou ce qu'il a pu trouver. Il dit parfois les choses assez plaisamment, mais, à tout prendre, ce n'est nullement un bel esprit. Sa vision d'écrire en tant de langues différentes, car j'espère qu'au premier jour, il écrira en espagnol, est une preuve de la vanité la plus puérile qu'on puisse avoir. D'Ablancourt lui disait : « J'ai mauvaise opinion de tes vers grecs, car je les

entends trop aisément. » Je ne veux pas dire qu'il ait de la malice, mais au moins n'a-t-il guère de charité ni de jugement. Il se mit à décrier les sonnets de Gombault (5) et porta chez MM. Dupuy, qui ne s'y connaissaient point, les premières feuilles de ses poésies. On le pria de ne point nuire à ce pauvre homme. Il a retourné chez MM. Dupuy et dit devant cent personnes : « Je n'oserai plus rien dire de Gombault, car ses amis m'en ont prié. »

A la vérité, on ne peut pas nier qu'il ne serve ses amis quand il peut : mais on ne saurait aussi nier qu'il ne s'en vante furieusement. Il n'est point intéressé, mais comme nous le verrons par la suite, il fait aussi terriblement le libéral, et encore plus l'homme d'importance. Il a quelque fierté et jamais personne n'a plus fait claquer son fouet : il est de ceux qui perdraient plutôt un ami qu'un bon mot. Dès qu'on parle de quelque chose : « Vous souvient-il du mot que je dis sur cela ? » car jamais il n'y eut plus sèche imagination et il n'entretient les gens que de mémoire. Toutes les fois qu'il a mangé chez moi, nous avons pris plaisir à lui faire dire une même sottise. On n'avait qu'à lui dire : « Monsieur Ménage, je vous prie, donnez-moi une pomme de reinette, il me

semble que vous vous y connaissez bien. — Vous avez raison, disait-il aussitôt, car je me pique de me connaître en trois choses : en œufs frais, en pommes de reinettes et en amitié. » Voyez le bel assemblage ! Cela me faisait souvenir de M. de Mâcon, *Lingendes*, qui disait que les trois livres qu'il aimait le mieux, c'était la *Bible*, *Érasme* et l'*Astrée* (6). Et aussi M. de Beaufort. Un jour qu'il était chez Mme de Longueville, cette princesse dit qu'il n'y avait rien au monde qu'elle haïsse plus que les araignées ; Mlle de Vertus dit qu'elle ne haïssait rien tant que les hannetons. « Et moi, dit M. de Beaufort, je ne hais rien tant que les mauvaises actions. » Voilà qui était à peu près associé comme les œufs frais, les pommes de reinette et l'amitié.

D'abord, comme c'était par estime que l'abbé de Retz l'avait voulu avoir, il fut comme une espèce de petit favori ; mais cela ne dura pas toujours. Il se voulait tirer du pair et se mêlait même de donner avis aux autres de la maison. Rousseau, l'intendant, qui était bien avec le coadjuteur, ne fut pas fâché que notre homme donnât prise sur lui, et le Dr Paris, un fin Normand, qui avait autrefois servi le coadjuteur dans ses études, homme accrédité de longue main, et



Bibl. Nationale

duquel il sera parlé souvent dans les *Mémoires de la Régence*[1], car il a rendu de grands services au coadjuteur, durant la *Fronderie* et encore plus durant sa prison. Je dirai, en passant, que ce docteur, ayant un procès avec l'abbé de la Victoire, pour un bénéfice, il en plaidait toujours plusieurs à la fois, le coadjuteur voulut les accommoder. Paris lui dit : « Monsieur, taillez, rognez, faites comme il vous plaira! » Ce Paris était donc fort familier avec le coadjuteur. Ménage s'avisa de lui dire qu'il ne vivait pas avec assez de respect. Cet homme le remercia bien humblement et un jour que quelqu'un comme Bragelonne, qui était de longue main au coadjuteur et qu'il avait fait chanoine, s'émancipait un peu : « Chut! lui dit Paris, vous aurez tantôt une censure. »

Il dit familièrement qu'il ne voit que lui d'homme d'honneur. Il s'était engagé à un de ses amis nommé Lafon, de lui faire obtenir, de M. le chancelier, des lettres de vétéran au Parlement de Rouen, où il n'avait guère été conseiller. M. le chancelier lui dit : « Cela n'est pas juste, Monsieur. — Pour une chose juste, je ne vous la

1. Ces *Mémoires* ne furent jamais écrits par Tallemant; à moins que le manuscrit ne s'en soit égaré.

demanderai pas en grâce, je l'ai promis, il faut bien que cela soit. » Le chancelier le fit. A Servien[1], il s'agissait des gages d'un cocher chassé, il dit : « Monsieur, pour les cinquante écus dont il s'agit, j'ai promis de les lui faire toucher; je paierai si vous ne les payez pas! » Servien les paya.

Le coadjuteur prit quelque temps après un Écossais nommé Salmonet, qui devait être évêque en son pays, mais qui fut contraint d'en sortir à cause des troubles. Il a des lettres et ne manque point d'esprit; je suis assuré qu'il vendrait Ménage et le livrerait sans que l'autre s'en aperçût. Le coadjuteur lui fit donner une pension du clergé, car il s'était fait catholique; outre cela,

1. Abel Servien, marquis de Sablé, — né à Grenoble, en 1593, mort à Paris en 1669. D'abord procureur général au Parlement de Grenoble; puis, successivement, étant venu de Grenoble à Paris : conseiller d'État, maître des requêtes, intendant de justice, en Guyenne; ambassadeur à Turin; intendant à l'armée d'Italie; secrétaire d'État à la Guerre; ambassadeur « extraordinaire » en Italie; signait la paix de Munster en 1648; recevait en 1649 le brevet de ministre, et mourait Surintendant des finances. Tallemant nous a laissé l'*Historiette* de Servien. Elle n'est pas très documentée, car il se proposait d'en dire davantage, puisqu'il la termine ainsi : « Son retour et ses emplois aux pays étrangers, avec ses querelles avec M. d'Avaux. — (Voir : *Historiette* de Voiture), et sa surintendance, se trouveront dans les *Mémoires* que la Régence nous fournira. » Mais, nous l'avons dit, ces *Mémoires* ne furent jamais écrits, à moins qu'ils ne soient perdus.

le coadjuteur prit encore deux ecclésiastiques. Regardez combien en voilà; sans compter un vieux prêtre qui avait été son précepteur et lui servait d'aumônier. Cependant, le coadjuteur n'avait jamais un ecclésiastique avec lui, mais parfois son écuyer ou un autre gentilhomme. Le père de Gondy s'en fâcha. Il fallut donc mener des gens d'Église. Ménage s'en plaignait hautement et disait que de toutes les visites qu'il faisait avec M. le coadjuteur, il n'y en avait aucune qu'il ne pût faire de son chef; les autres qui s'estimaient autant que lui, n'y voulaient point aller, s'il n'y allait et ne trouvaient nullement bon qu'il se prétendît mettre entre leur maître et eux.

La Fronde l'acheva; car il se mit à pester et disait qu'elle lui ôtait trois mille livres de rente en bénéfices qu'il aurait sans doute, si M. le coadjuteur ne s'était pas avisé de *fronder*. Non content de cela il disait cent choses dont il se fût fort bien passé : « A quoi bon tenir table, disait-il, quand on doit et qu'on n'a encore récompensé personne. » Après, il blâmait toujours le parti du coadjuteur.

Avant la Fronde il avait déjà assez témoigné de chagrin d'être à quelqu'un, surtout depuis la mort de son père, qu'il se voyait du bien honnê-

tement ; mais il eût bien voulu faire rouler un carrosse, et, pour cela, il lui fallait demeurer chez le coadjuteur. « Morbleu ! disait-il quelquefois, je veux faire plus de bien à M. Girault, que M. le coadjuteur ne m'en fera. » Cependant, c'est une chose constante, qu'il est obligé au coadjuteur et au grand abord de sa maison, de presque toute la réputation, et de presque toutes les connaissances qu'il prise le plus, je veux dire celle des grands seigneurs et des grandes dames. Enfin le coadjuteur s'en fâcha et, en pleine table, aussi imprudemment que l'autre, dit tout haut, Chapelain y étant présent, que Ménage était un étourdi, et pria Chapelain de lui dire qu'il n'était nullement satisfait de sa petite conduite. Ménage s'emporta, dit qu'il avait fait trop d'honneur au coadjuteur : « Si je jouissais de mon bien, dit-il, si l'Anjou était paisible, je le planterais là. » Et, après, il fut quatre jours sans aller chez lui. Chapelain raccommoda la chose et fit tant que le coadjuteur alla chez Ménage, le prit par la main et le mena dîner avec lui. L'été suivant, dans le dessein d'aller en Anjou, où il voulait mener deux laquais, il en prit un de plus et le faisait manger chez le coadjuteur. Cela n'était pas raisonnable, et on ne souffre point ces choses-là

dans les grandes maisons, à cause des conséquences ; on lui en dit quelque chose ; il répondit que ce n'était que pour huit jours. Ce laquais y fût quatre mois, et Ménage voulait que l'argentier prît tant par jour pour la dépense de son laquais ; « ou bien, disait-il, je jetterai cet argent dans la rivière. De quelle manière mettrai-je cela sur mon compte, disait cet homme, et prétendez-vous que M. le coadjuteur ait tenu le laquais de M. Ménage en pension ? » Au retour ce même laquais y fut encore un mois.

Il fait profession d'être le plus fier des humains, et dit familièrement qu'il ne voit que lui d'honnête homme. Si *fier* se prend simplement pour vain, d'accord ; mais vous voyez bien que l'affaire de ce laquais n'a que voir avec le magnanime. Il se trouvera, par la suite, quelque autre chose qui n'y convient peut-être pas plus que celle-là. Son orgueil est bon à quelque chose ; à rabattre le caquet à des petits Barillon, et autres jeunes gens comme cela.

Quand il vit le coadjuteur cardinal, il se radoucit pourtant un peu pour lui. En ce temps-là lui et Girault se séparèrent. Il s'est vanté diverses fois qu'il avait donné mille écus à Girault, pour amortir la pension d'une prébende du Mans qu'il

lui avait fait avoir ; qu'outre cela il lui donnait trois cents livres de pension viagère et qu'il l'avait fait bibliothécaire de M. le cardinal de Retz. Ce petit fat de Girault devint tout à coup si fier qu'il fit son apologie à un homme qu'il rencontra à pied dans la rue Coquillière, disant qu'il n'avait pu trouver de chaise (à porteurs).

(8) Ménage, entre autres dames, prétendait être admirablement bien avec Mme de Sévigny la jeune et Mlle de La Vergne, aujourd'hui Mme de La Fayette. Cependant Le Pailleur m'a juré qu'il leur avait ouï dire qu'elles aimaient mieux Girault que lui, et qu'elles le trouvaient plus honnête homme; et la dernière, un jour qu'elle avait pris médecine, disait : « Cet importun de Ménage viendra tantôt ! » Mais la vanité fait qu'elles lui font caresse. Il y a bien des hommes qui ont cette faiblesse. Un jour qu'il était chez Nanteuil, le graveur[1], avec Lionne, qui se faisait faire sa

1. Sur la vie de Nanteuil, ce graveur célèbre, qui naquit à Reims en 1623 et mourut à Paris, en 1678, les détails sont assez rares. Ils furent condensés, dans la biographie faite, — voir *Magasin Pittoresque*, 1859, — par MM. Dumesnil et Paulin Richard. Aujourd'hui de beaucoup dépassé, cela se comprend, Nanteuil garde encore le prestige d'avoir ouvert la route à nos maîtres; et même quelques-unes de ses gravures peuvent entrer en ligne avec nos chefs-d'œuvre contemporains. Un superbe volume, de la Bibliothèque nationale, renferme 243 magnifiques planches, souvent feuilletées, et étudiées comme l'un des plus

taille-douce, il parlait sans cesse et disait « qu'il avait sept cents pistoles qui ne devaient rien à personne, qu'il avait envie de les employer à un voyage à Rome. « Vous feriez mieux, lui dit Nanteuil, de m'en envoyer dix que vous me devez, de reste de votre portrait. » Cela le mortifia un peu. Il y a autour de ce portrait : *Œgidius Menagius, Guillelmi filius.* Son père a fait je ne sais quel petit Traité. « Venez une autre fois tout seul, dit Nanteuil à Lyonne. — Voyez-vous, dit l'autre, cela nous sert dans le monde, de mener de ces beaux esprits avec nous. »

Il est quelquefois bien grossier et bien peu civil chez lui ; il s'est rogné une fois les ongles devant des gens avec lesquels il n'était pas familier. Je lui ai ouï dire à deux fort jolies femmes, et il n'y

parfaits monuments de la gravure : sans compter d'admirables dessins conservés au Louvre. Aux temps de sa vogue, surtout vers 1658, lorsque Nanteuil obtint le brevet de « graveur et dessinateur du roi » avec une pension de mille livres, tous les personnages illustres allèrent chez lui se faire graver ; et même ceux qui n'avaient alors et ne devaient avoir par la suite, aucune notoriété. A preuve ces vers de Boileau :

> Souvent l'auteur altier de quelque chansonnette
> Au même instant prend droit de se faire poète ;
> Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un sonnet ;
> Il met tous les matins six impromptus au net,
> Encore est-ce un miracle, en ses vagues furies,
> Si bientôt, imprimant ses sottes rêveries,
> Il ne se fait graver, au devant du recueil,
> Couronné de lauriers par la main de Nanteuil.

en a pas à la douzaine d'aussi bien faites : « Mesdames, excusez si je vous rends si peu de visites, je ne vois plus que des héroïnes. » Un jour il était dans le carrosse de M. de Laon, fils du maréchal d'Estrées ; Quillet y était aussi. M. de Laon lui dit : « Il faut que j'aille chez M. de Sennecterre, — Ménage ne le connaissait pas, — après, nous irons nous promener. » M. de Sennecterre[1] n'y était point : « Dites, dit M. de Laon, que c'est l'évêque de Laon qui était venu pour avoir... — Dites, dit Ménage ensuite, qu'*un nommé* Ménage, était venu pour avoir l'honneur de le

1. « M. de Senecterre, dit Tallemant, est d'une bonne maison d'Auvergne, mais fort incommodée ; avant que d'entrer chez le comte de Soissons, il ne jouissait pas de deux mille livres de rente, tout son bien était engagé. Chez ce prince il fit si bien ses affaires qu'en peu de temps il devint fort riche... Etant résolu de se faire tailler, après s'être fait sonder, il alla dire adieu à M. le Cardinal, et, sans en rien dire à personne, se fit tailler et fut si bien guéri qu'il se remaria deux ans après... Il était bien fait, et même encore à cette heure, — vers 1657 ou 1659 environ, — c'est un beau vieillard et propre, quoiqu'il ait bien près de quatre-vingts ans ». Mais comme ce joyeux cancanier rebute à l'éloge — et combien il en est sobre ! — sans une pointe de malice, quand ce n'est pas davantage, il ne manque point de nous apprendre que, sur son père ou son grand-père, on avait fait ce couplet, lors du siège de Metz :

Senecterre
Fut en guerre
Il porta sa lance à Metz
Mais
Ne la tira jamais !

voir. » Quillet, quelques jours après, alla chez la comtesse de Charrost avec M. de Laon. Elle n'y était pas : « Dites, dit-il, que c'est l'évêque de Laon. — Dites, ajouta Quillet, que c'est aussi M. Ménage qui était venu pour avoir l'honneur de la voir. » M. de Laon dit que Mme de Sévigny est, dans les ouvrages de Ménage, ce qu'est le chien du Bassan dans les portraits de ce peintre ; il ne saurait s'empêcher de l'y mettre.

Quelquefois il a mieux rencontré que cela ; témoin un jour que le feu premier président, voulant dire le conte de du Moutier (9) : *Bourgmestre de Sodome* et ne sachant que mettre au lieu de Sodome, Ménage dit: « Il ne faut que dire *Bourgmestre de Vendôme* ».

J'ai déjà remarqué ailleurs qu'il n'était pas aimé chez le cardinal de Retz ; si ce n'est des gens de livrée et des bas officiers, à cause qu'il leur donnait les étrennes avec trop de profusion. Outre cela, il se vantait d'être libre, de n'être à personne. Il disait des choses messéantes à table, comme de dire que le petit Scarron (10) allait tenir bordel de filles et de garçons à Saint-Cloud, pour gagner plus que la Ourrier ; tantôt il allait en Italie, tantôt en Suède, dont la Reine lui avait envoyé une chaîne d'or ; je crois que ce fut pour

l'épître qu'il lui fit en lui dédiant les vers de Balzac ; car je ne pense pas qu'il y en ait une plus pédantesque au reste du monde. Il y a quelque chose de démonté dans cet esprit ; car aux temps même qu'il faisait le libéral, qu'il disait qu'il n'était à personne, il ne laissait pas d'envoyer quérir tous les soirs sa chandelle chez le cardinal, quoiqu'il ne fût plus logé si près de chez lui, et il se faisait fort bien saigner, quand il en avait besoin, par le chirurgien des domestiques, avec lequel on était abonné à quinze sols par saignée ; cela se voit par les comptes qu'on m'a voulu montrer.

Il se vantait d'avoir acheté plus de *Cyrus* [1] que personne, et d'en avoir le moins lu. Il employait son argent à aller en chaise, à faire peindre celle-ci, ou celle-là, et à envoyer tous les livres nouveaux au maréchal de Brézé [2], qui, à la vérité, lui demandait souvent son mémoire ; mais Ménage

1. Dans les appendices à l'*Historiette* de Conrart, nous avons assez longuement parlé du *Cyrus*, ce roman de Mlle de Scudéry, pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ici, Personne aujourd'hui ne lit cet interminable roman. On peut se reporter à Cousin : *La Société française au* XVIIe *siècle, d'après le Grand Cyrus*, 2 vol. Paris, Didier, 1873.

2. Ce maréchal de Brezé, nous dit Tallemant, « avait épousé la sœur du cardinal Richelieu, alors évêque de Luçon. Cette femme était folle ; elle est morte liée ou, du moins, enfermée. Elle croyait avoir le cul en verre et ne voulait pas s'asseoir. »

n'avait garde de le lui envoyer. Le maréchal avait tort. Ménage, comme j'ai dit, n'est pas vilain; mais il est vain à outrance.

Tout ce que j'ai dit faisait qu'il n'y avait pas un ecclésiastique, pas un suivant chez le cardinal, qui ne lui en voulût; il arriva une aventure qui le fit bien voir. Un président de Pau, qui croyait avoir obligation à Rousseau, comme intendant du cardinal de Retz, le convia à dîner dans un jardin, avec l'abbé Rousseau, son frère, Ménage, Salomet et cinq autres personnes de la maison. On fit carrousse; on se jeta des bouteilles et des verres après dîner, dans ce jardin. Rousseau et trois autres prirent Ménage en badinant, et l'élevant en l'air, se mirent à dire : « Voici notre philosophe! Il faudrait le mettre en ce tonneau, ce serait Diogène! » Ménage crut qu'on se voulait moquer de lui; il dit qu'il ne prenait point plaisir à cela, et en mordit un, bien serré, Rousseau en voulut faire réprimande à Ménage, quoique le blessé n'en eût pas fait grand bruit. Ménage ne reçut pas bien cela; ils se querellèrent, Rousseau lui donna un soufflet, et son frère l'abbé, qui est un vrai crocheteur, un coup de poing à assommer un bœuf, comme s'il fallait tant de gens contre un philosophe! Salomet voulut faire passer tout cela

pour jeu d'ivrognes ; l'intendant offrit de lui demander pardon, et son frère aussi, et d'avouer qu'ils étaient ivres : Ménage n'y voulut point entendre, et s'en alla tout furieux dire au cardinal, après lui avoir fait ses plaintes, qu'il ne lui demandait pas qu'il chassât son intendant qui, quoique fripon, insolent, stupide, lui était pourtant nécessaire ; mais qu'il le suppliait de lui permettre, par un billet signé de sa main, de lui faire donner des coups de bâton, et qu'à moins de lui laisser prendre cette petite vengeance, il sortirait de la maison. Avez-vous jamais vu plus belle proposition ? Le cardinal le regarda comme un homme en colère, tâcha de l'apaiser, mais pourtant ne le mit point en balance avec son intendant. On en fit des contes par la ville. Mlle de Larqueville s'en moqua, et on disait qu'on avait joué d'étrange façon à *Remue-Ménage;* et, pour faire l'histoire meilleure, on disait que Ménage était entré d'un côté, en criant au cardinal de Retz : *Sire! sire, justice!* et que Rousseau, de l'autre côté, avait dit : *Ah! sire, écoutez-nous!* Dans sa fureur Ménage disait qu'au pis aller il ferait donner ces coups de bâton à Rousseau ; que pour cent pistoles il le pouvait faire assassiner; que, dès le soir même, on s'était offert à lui

pour cela. Depuis, il mit de l'eau dans son vin, et se contenta de sortir d'avec le cardinal de Retz. Quelques-uns de ses amis voulaient qu'il y demeurât, et qu'il essuyât plutôt toutes les railleries qu'on pouvait faire, que de n'avoir pas de quoi vivre, comme il avait accoutumé; d'autres dirent qu'il avait bien fait. Pour moi, je lui dis que j'eusse pris congé du cardinal avant tout cela, car il ne savait que trop qu'il n'y était plus bien.

Depuis la plainte qu'il fit au cardinal de Retz, il ne mit pas le pied chez lui, ni le cardinal ne lui fit pas dire la moindre parole de consolation, ni lui parla point d'aller à Compiègne avec lui, quoiqu'il y menât tout son monde. Il s'en plaignit hautement, dit qu'il avait mangé douze mille écus à son service, et perdu dix ans de temps. Le cardinal disait que Ménage ne lui avait jamais rendu le moindre service, en tout ce temps-là. Ménage dit et écrit à toute la terre que s'il n'eût point été au cardinal, Boisleve ne lui eût point enlevé une prébende d'Angers qui lui venait par l'indult que lui avait donné M. de La Margrie, mais que M. le chancelier ne la voulut jamais signer, et lui envoya faire des excuses, disant qu'il en avait ordre : « Ni le cardinal Mazarin,

ajoutait-il, ne m'eût point ôté le joyeux avènement sur Angers, que M. de Lyonne m'avait fait avoir. » Mais, comme j'ai déjà remarqué, ni La Margrie ni Lyonne ne lui eussent rien donné, s'il n'eût été comme le petit favori du coadjuteur. Enfin, le cardinal de Retz a été ravi de s'en défaire.

Sarrazin, son ami, ayant appris cette aventure, lui fit écrire par le prince de Conti. La lettre était fort civile ; le prince lui demandait son amitié et Sarrazin lui offrait toutes choses de sa part, mais il n'accepta point, parce que, disait-il, « il ne voulait plus de maître ». Ce lui fut une grande consolation que cette lettre ; car il la porta trois mois dans sa poche et la lisait à tout le monde.

A un an de là, ou environ, M[lle] de Rambouillet lui fit un étrange compliment : « Monsieur, lui dit-elle, j'ai ouï dire que vous me mêliez dans vos contes, je ne le trouve nullement bon, et vous prie de ne parler de moi ni en bien ni en mal. » Pour moi, si elle m'en avait dit autant je n'aurais pas mis le pied à l'hôtel de Rambouillet, qu'elle n'eût été mariée ; quoique ce soit, peut-être, un terme bien long. Il ne laissa pas d'y aller et de manger même avec elle à la table de

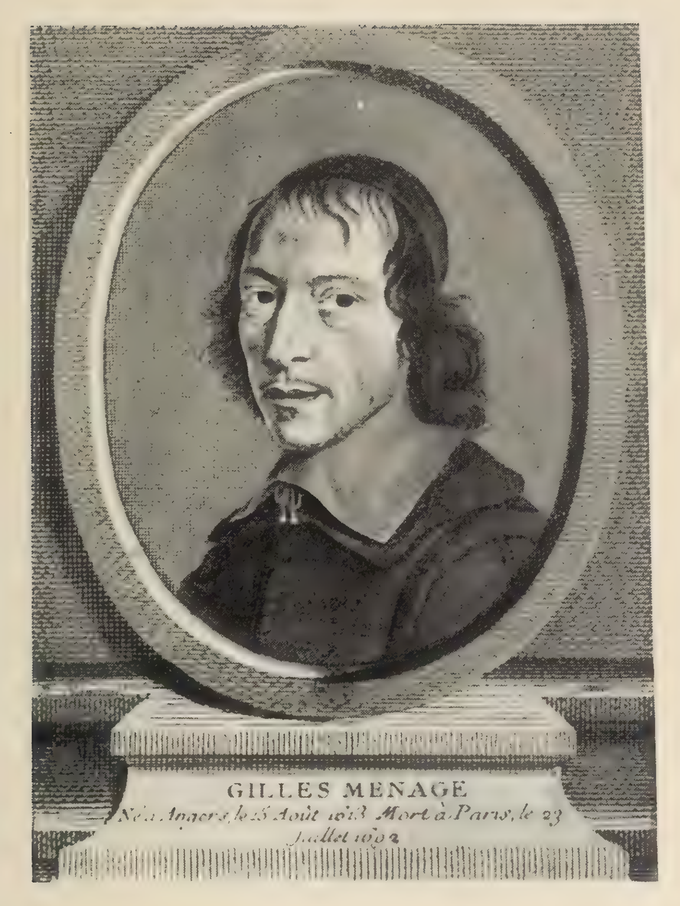
M. de Montausier. Cela ne s'accorde guère avec ce qu'il conte de M. de Rohan-Chabot : « M. de Rohan, disait-il, qui m'avait quelque obligation, car je l'ai servi en ce que j'ai pu, et je lui conseillai de se battre, après qu'il fut marié, il me semblait qu'il avait besoin d'un combat, s'avisa de me dire que, dès qu'il serait à Angers il ferait mettre mon frère, lieutenant particulier, en prison ; c'est qu'il était maire et ne s'accordait pas facilement avec lui. Je ne pus souffrir cela et lui en dis mon sentiment. Depuis, je le saluai très humblement chez Mme de Sévigny, en une petite chambre, face à face ; il n'ôta point son chapeau. Je déclarai à tout le monde et à ses gens, que je ne le saluerais plus ; je ne l'ai jamais salué depuis. A Angers il m'aurait fait assommer ; à Paris on a une liberté qui ne se peut payer. »

Pour subsister, Ménage vendit une terre, qu'il avait eue en partage, à M. Servien qui lui fait la rente de l'argent, au denier dix-huit. En ce temps-là, on le pria de faire quelque chose pour le bonhomme Gombauld ; Servien promit de lui faire toucher quinze cents livres ; mais il ne se hâtait pas autrement. Ménage lui déclara qu'il ne signerait point le contrat de vente de cette terre, qui était à la bienséance de Sablé, qu'il ne lui tînt

parole touchant M. Gombauld. Et cela fut fait; mais il l'a tant chanté que Gombauld ne put s'empêcher de faire cette épigramme; car, quoi qu'il ne l'ait point montrée et qu'il le nie comme beau meurtre, je suis certain que c'est ce qui lui en a fait venir la pensée. La voici :

Si Charles, par son crédit,
M'a fait un plaisir extrême,
J'en suis quitte; il l'a tant dit,
Qu'il s'en est payé lui-même.

Il disait aussi : « M. Servien et M. le premier Président, sont de mes amis; Scarron me divertit; par leur moyen je lui ai fait toucher treize cents livres; et, à cause de Mme Rambouillet, deux cents livres à ce pauvre diable de Neufgermain. » A l'entendre, Mlle de Scudéry ne touchait de l'argent que par son moyen. Trillepert, que Sarrazin et lui ont cabalé déjà longtemps, et qui se croit un grand personnage à cause qu'ils l'ont mis dans un dialogue, lui donna son indult qu'il mit sur Clugny. Cela lui a valu le prieuré de Montdidier qui, dit-on, est, en bon temps, de quatre mille livres de rente; il a eu bien des procès pour cela, et je ne sais où il en est présentement; mais il est M. l'abbé, il n'a pourtant point de carrosse encore.



Bibl. Nationale

Ménage, de tout temps, avait aimé à voir bien du monde chez lui; quand il fut sorti de chez le cardinal de Retz, il se mit à faire une espèce d'Académie, où M. Chapelain a encore moins manqué qu'au samedi; il y a bien *du fretin*. Je ne sais quel président mena, une fois, son fils à Ménage; c'était au mois de septembre, et le pria de trouver bon que ce jeune garçon allât *à ses petites académies*. Furetière, qui était présent, dit malicieusement à ce président: « Mais, Monsieur, vous ne songez pas qu'il n'est pas encore à la Saint-Rémy. » C'est cette ridicule académie qui a fait faire tant d'épigrammes et de bagatelles contre M. Chapelain et les autres, car ce fut là que les petits Linières, les petits Boileau, firent connaissance avec Chapelain, et Linières ayant offert à M. Chapelain de le mener chez une dame avec laquelle il voulait faire connaissance, Chapelain s'y fit mener par un autre, ne voulant peut-être pas être présenté de sa main; cela lui fit faire une ou deux épigrammes contre lui, et ensuite contre Conrart, Pellisson, Mlle de Scudéry, et enfin contre les principaux de l'Académie, jusques au marquis de Coislin: même on disait que celui-là devait payer pour les autres.

Ménage fit, en ce temps-là, l'églogue intitulée

Christine. Il la fit imprimer avec ce titre : *Christine*, ÉGLOGUE. On dit que le commandeur de Souvré dit en voyant cela : « Je ne croyais pas que la reine de Suède eût deux noms », et qu'on lui fit accroire qu'il y avait une famille d'*Églogues*, comme de *Paléologues*. Je ne saurais croire que cela soit vrai ; le commandeur n'est pas tel qu'on l'a chanté ; il est toujours fâcheux qu'on lui ait mis cela sur la tête. Or, il faut conter d'où vient l'avis à Ménage sur cette églogue. Boileau[1], jeune avocat de vingt-deux ans, fils du greffier de la grand'chambre, porta un jour à Ménage une élégie latine qu'il avait faite ; car il veut faire des vers et en latin et en français, quoiqu'il n'y soit nul-

1. Il s'agit, ici et dans les paragraphes suivants, de Gilles Boileau, frère de Nicolas, notre célèbre satyrique, le chantre du *Lutrin*, le didacticien de l'*Art poétique*. Gilles était, tout au moins, aussi caustique, et d'un esprit aussi affiné que Nicolas. Il s'est chargé lui-même de nous l'apprendre.

Moi d'ailleurs, dont l'humeur critique
Aux plus huppés ferait la nique,
Et qui, dès mes plus jeunes ans,
Apprit l'art de railler les gens ;
Qui, de mon premier coup de foudre,
Réduisit ce colosse en poudre,
Ménage qui, dans ses écrits,
Censurait les plus beaux esprits...

On a de lui : *Tableau de Cébès, La vie d'Épictète*, l'*Enchiridion*, *La vie des philosophes*, de DIOGÈNE LAËRCE, *Avis à Ménage sur son églogue : Christine*, et d'assez nombreuses poésies, qui reposent dans les « *Recueils* » du temps.

lement né. Hallé, poète royal était alors avec Ménage. Boileau dit qu'*Ægidius Menagius, Guillelmi filius*, le traita fort de petit garçon en présence de cet homme et lui dit: « Nous lirons cela une autre fois, mais, vous, lisez mon élégie latine à la reine de Suède, vous en apprendrez plus là que chez tous les anciens. » Le jeune homme, qui naturellement est mordant, fut bien aise d'avoir trouvé un homme sur qui il y avait à mordre; mais il ne considérait pas qu'il imitait celui à qui il donnait sur les doigts, en entrant comme lui dans le monde par une médisance; il fit l'*avis à Ménage*. Beautru, que Ménage croyait de ses meilleurs amis, en eut une copie, je ne sais comment; car « le jeune homme qui avait tant promis de n'en point donner, fit comme Ménage à la *Requête des Dictionnaires;* il la montra au premier président qui dit à Boileau, qui s'était attaché à lui, » qu'il la fallait faire imprimer. Le premier président n'avait trouvé nullement bon que Ménage les eût mis, Servien et lui, comme des égaux: il lui conseilla d'y ajouter quelque chose sur la pédanterie en cet endroit où il dit que

Pour lui seul les bergères
Cessent d'être légères.

« Voyez-vous, lui dit-il, si vous étiez des gens d'épée, il y aurait du danger, mais pour les gens de lettres ils ne versent que de l'encre. »

Au bout de quelque temps on vit cet *avis* imprimé. Le petit Boileau dit qu'il en avait donné copie au bonhomme Pailleur, et qu'à sa mort, quelqu'un, l'ayant trouvé dans ses papiers, la fit imprimer. Le Pailleur en avait donné copie à Mlle de La Vergne; Ménage l'a su et il en a été furieusement piqué. Mais ils ont fait leur paix. Il y avait trois mois que cette pièce courait mal imprimée et pleine de fautes, que Ménage, qui l'avait vue, à ce qu'il dit, ne savait de qui elle était. Quand il sut qui l'avait faite, la colère le saisit; il voulait répondre. Chapelain lui conseilla de n'en rien faire. En effet, qu'y avait-il à dire contre un garçon qu'on ne connaissait pas encore? et pour la critique c'eût été une chose pitoyable que personne n'eût lue. Il y eut quelque misérable réponse d'un certain Le Bret qui allait à son Académie; mais on conseilla à Ménage de la faire supprimer; en effet, il en acheta tous les exemplaires. Il changea donc de batterie et dit: « Pour Boileau le fils, n'importe, pourvu que le *père* n'écrive point contre moi. » Et, quand on lui demanda: « Qu'avez-vous fait à ce garçon? » Il

répondit : « Je lui ai fait son Épictète ! » — Boileau, piqué de cela, prend prétexte de ce que sa pièce était mal imprimée, et se met à la faire imprimer avec un endroit où il donne sur les doigts à Costar qui avait dit dans la *Suite de la Défense de Voiture*, adressée à Ménage : « Vous avez donc trouvé aussi votre Girac. » Costar n'a osé répondre, non plus que l'autre.

Avant cela, dès qu'il eut avis de ce que Boileau voulait faire, il écrivit à quelqu'un une lâche lettre, qu'on me fit voir, pour l'en empêcher ; mais cela ne l'empêcha pas. Patru avait obtenu de Boileau qu'il se contenterait de faire imprimer sa lettre, mais qu'il n'y ajouterait rien ; mais Conrart irrité contre Costar de ce qu'il déchirait Balzac, avoua à Boileau qu'après ce que Costar avait dit de lui il pouvait mettre tout ce qu'il voudrait. Pellisson, qui est joint par cabale à Ménage, déclara assez brusquement à Boileau que, s'il imprimait, il ne serait plus son ami ni son serviteur. Il eut tort de prendre parti ; car c'est aux amis communs à réconcilier leurs amis ; et peut-être, s'il n'eût point fait cela, ne se serait-il point fait certains couplets de chanson contre lui et Mlle de Scudéry.

Patru, qui ne trouvait point qu'il fût avanta-

geux à Boileau, non plus qu'à Ménage, de rendre cette pièce plus publique qu'elle n'était, alla porter parole à Ménage, que Boileau supprimerait tout ce qu'il faisait imprimer, quoique cela lui coûtât trente pistoles; qu'après il le lui amènerait, et que Boileau le prierait d'oublier le passé. Ménage fit le fier mal à propos et dit : « Je ne lui veux point de mal, je lui rendrai ses trente pistoles, s'il veut, mais je ne puis souffrir qu'il mette le pied céans. » Tout le monde dit que ce procédé était ridicule, et le premier président dit : « Refuser d'en croire M. Patru ! Je vous conseille de mettre cela au bout de votre lettre. » Ménage voulut gronder de ce que Patru et quelques autres, quand Boileau leur demandait leur avis sur des façons de parler qu'il employait dans cette lettre, lui dissent leur sentiment et le corrigeassent. On lui répondit : « Pourvu qu'on ne lui donne point de mémoires contre vous, vous ne sauriez plus vous plaindre qu'on corrige ce qu'il a fait contre vous; on corrigera de même ce que vous ferez contre lui. On a fait ce qu'on a pu pour empêcher que vous n'eussiez ce déplaisir, vous ne voulez pas; que voulez-vous qu'on y fasse ! » Chapelain disait : « Ménage est fou et il lui en cuira. » En effet, jamais rien ne s'est mieux

vendu, et je n'ai vu quasi personne qui ne fût bien aise qu'on eût donné sur les doigts à la vanité de Ménage. On disait : *Gilles* a trouvé *Gilles*, — ils s'appellent tous deux ainsi, — mais Ménage est *Gilles le niais :* un enfariné qui s'appelle ainsi. Je ne voudrais pas jurer qu'on n'eût fait dire à Scaramouche, pour se moquer de Ménage, ce qu'il dit une fois ; car, en faisant le pédant, il disait : « *La régina di Suedia scrivé a mé....* »

Quand Ménage eut cinquante ans, il alla chez toutes les belles de sa connaissance prendre congé d'elles, comme un homme qui renonçait à la galanterie. Hélas ! il n'avait que faire de cette déclaration ; ses galanteries n'ont jamais fait mal à la tête à personne !

APPENDICE

« *Ménandre* » (Ménage) est un des plus grands ministres des Précieuses; il est des plus galants d'Athènes (de Paris), et dans l'empire des lettres on parle de lui comme d'un homme universel; aussi, fait-il des vers en toutes sortes de langues; il est des plus considéré dans les ruelles, et quoiqu'il ait une mine judicieuse, un port grave, et une grande doctrine, on ne laisse pas de voir qu'il est né pour la galanterie. Il est dans l'amitié de Sophie (Mlle de Scudéry), qu'il visite souvent et, tout ce qu'il y a de femmes spirituelles en font estime. Aussi, est-il considérable pour bien des raisons; car, outre qu'il fait autant de pièces nouvelles et galantes que pas un autre, il est encore, pour ainsi dire, le juge de ce que les autres font, et tient une Académie en sa maison, fréquentée par les plus beaux esprits. — Somaize, *Dict. des Précieuses*, t. I, p. 171.

Dans l'*Historiette* de Tallemant, Ménage est assez mal traité : c'est un médisant, un vaniteux, un étourdi. Croyons à tous ces défauts de Ménage, mais ils étaient

assaisonnés de bonne foi si naïve qu'à peine les lui peut-on reprocher.

« C'est au coadjuteur (cardinal de Retz), dont il fut longtemps domestique, qu'il fut obligé des connaissances qu'il prisait le plus : celle des grands seigneurs et des grandes dames. » Car il fréquenta toute la société polie de son temps. Ses vers, plus faibles en français qu'en latin ou en italien, sont adressés souvent aux femmes les plus distinguées de ce siècle : M[me] de Lafayette, Christine de Suède, M[me] de Sévigné, M[lle] de Scudéry, M[me] Scarron, depuis M[me] de Maintenon, M[me] de Rambouillet... et que d'autres encore ! Ses querelles avec Boileau — Tallemant y fait allusion — et avec Baillet sont célèbres. — Voir son volume : *l'Anti-Baillet*. Attaqué par Molière à qui toujours, cependant, il avait rendu justice, depuis *Les Précieuses ridicules*, il ne lui sut pas même mauvais gré de la scène des *Femmes savantes* où, sous le nom de *Vadius*, il était mis aux prises avec Trissotin-Cotin. Bien mieux, il applaudissait des premiers. Ses *Mercuriales*, ou soirées du mercredi étaient aussi fréquentées que les samedis de M[lle] de Scudéry et nombre d'académiciens, malgré sa *Requête des Dictionnaires*, s'y rendaient souvent. Bussy s'est fort moqué de lui dans son *Histoire amoureuse des Gaules*, et ce qu'il en dit s'accorde assez mal avec le mérite qu'au moins lui reconnaît Tallemant : « d'avoir été beau garçon ».

(1) « *Costar qui n'avait qu'un sermon.* » Littérateur médiocre, dont l'œuvre la plus connue est la *Défense des œuvres de Voiture*. En 1660, il mourut chanoine au

Mans. Nous lisons dans son *Historiette* : « Il était fils d'un chapelier de Paris, qui demeurait sur le pont Notre-Dame, *à l'Ane rayé;* son père le fit étudier; il réussit et, ne manquant pas de vanité, non plus que d'esprit, il se voulut dépayser, et demeura presque toujours dans la province... Mais quelqu'un lui dit qu'il ferait tort à Paris de lui ôter la gloire d'avoir produit un si honnête homme... La première chose qu'il fit, ce fut un sermon qu'il montrait à tout le monde. Un jour il le lut à M. de Maistre, à M. Patru et à M. d'Ablancourt. Il y avait une comparaison d'un vent coulis qui se glisse entre deux montagnes : cela donnait une assez vilaine idée, car on dit souvent : *d'un pet, je le mettrai à bas*. Le Maistre était derrière lui et lui tirait la langue d'un pied de long. Costar disait : « Il y a eu de sottes gens à la province qui n'ont pas trouvé que cela fût bien. » Les auditeurs qui mouraient d'envie de rire de cette grotesque et de plusieurs autres, prenant prétexte de rire des provinciaux, se mirent à rire de lui-même. »

(2) « La *Requête des dictionnaires.* » Évidemment, il y a de la « traînasserie »; mais, comme tout de même c'est un document assez curieux de littérature, nous reproduisons cette « Requête des Dictionnaires à Messieurs de l'Académie française ».

A Nosseigneurs Académiques,
Nosseigneurs les Hypercritiques,
Souverains Arbitres des mots,
Doctes faiseurs d'Avant-propos,
Cardinal-historiographes,

Surintendants des orthographes,
Raffieneurs de locutions,
Entrepreneurs de versions,
Peseurs de Brèves et de Longues,
De Voyelles et de Diphthongues;
Supplié humblement Calepin,
Avec Nicot ,Estienne, Oudin,
Disant que depuis trente années
On a, par diverses menées,
Banni des Romans, des Poulets,
Des Lettres douces, des Billets,
Des Madrigaux, des Élégies,
Des Sonnets et des Comédies,
Ces nobles mots, moult, ains, jaçoit,
Ores, adonc, maint, ainsi-soit,
A-tant, si que, piteux, icelle,
Trop plus trop mieux, blandice, isnelle,
Pieça, tollir, illec, ainçois,
Comme étant de mauvais François.
Et bien que telle outrecuidance
(Soit dit sauf vôtre révérence)
Fît préjudice aux suppliants,
Vos bons et fidèles clients;
Et que de Gournay la pucelle,
Cette savante demoiselle,
En faveur de l'Antiquité
Eût nôtre Corps sollicité
De faire ses plaintes publiques
Du décri de ces mots antiques :
Toutefois, comme nous pensions
Que le reste des dictions
Ne souffriroit aucun dommage
Par ces correcteurs de langage,
Et que sous vôtre autorité
Nous aurions toute sûreté,
Nous nous serions par déférence

Tous contenus dans le silence,
Aymant mieux perdre ces bons mots
Que de troubler vôtre repos;
Cependant, on sait par la ville,
Que depuis, vôtre Gomberville
Auroit injustement proscrit
Le pauvre Car, d'un sien écrit,
Comme étant un mot trop antique,
Et qui tiroit sur le gothique;
Et qu'aussitôt vôtre Baro
Sur ce mot cria tant haro
Qu'on alloit par cette cririe
Bannir de la chancellerie,
Tant lors on étoit de loisir,
Le Car tel est nôtre plaisir,
Sans que Conrart le secrétaire,
D'un tel mal ne pouvant se taire,
S'opposât généreusement
A ce cruel bannissement;
Vous remontrant qu'en toute affaire
Le Car est un mot nécessaire;
Que c'est un mot de liaison,
Introducteur de la Raison,
Et que, depuis plus de cent lustres,
Toujours par des emplois illustres
Il sert utilement nos rois
Dans leurs traitez et dans leurs loix :
Sa remontrance étant suivie,
Au pauvre Car sauva la vie.
  Mais d'autres bizarres esprits,
Qui méchamment ont entrepris
De nous réduire à l'indigence,
Vouloient, contre toute apparence,
Par brigues et par faux témoins,
Proscrire encore, néanmoins,
Pourquoi, d'autant, cependant, oncques,

Or, toutefois, partant et doncques,
Et prononcer un interdit
Tant contre ladite et ledit,
Que clequel et onert laquelle,
Un quidam, un tel, une telle.
Mais grâce à l'abbé de Chambon,
A Sirmond, au père Bourbon,
A Godeau le grand paraphraste,
A Baudoin le grand métaphraste,
Au politique Priezac,
Au grand épistolier Balzac,
A Chapelain l'archipuriste,
A Vayer le dialogiste,
Vayer qui de pyrrhonien
S'est fait académicien,
Au vieux Maynard le satyrique,
A Silhon le mélancholique,
A Janséniste de Bourzay,
Contre l'avis de Serizay,
De l'Estoile, de Malleville,
De Faret et de Gomberville,
Et d'autres à nous inconnus,
Ces mots ont été maintenus.
Or, Nosseigneurs académiques,
Nosseigneurs les hypercritiques,
Ce n'est pas tout : nos pauvres mots
Ont bien enduré d'autres maux.
Mille ont été bannis des mètres,
Les uns accourcis de trois lettres,
Les autres d'autant allongez,
Les genres ont été changez,
Par une trop lâche mollesse
Qu'on appelle délicatesse.
De combien de mots masculins
A-t-on fait de mots féminins?
Tous vos puristes font la figue

A quiconque dit un intrigue;
Ils veulent, malgré la raison,
Qu'on dise aujourd'hui la poison,
Une épitaphe, une épigramme,
Une navire, une anagramme,
Une reproche, une duché,
Une mensonge, une évêché,
Une évantaille, une squelette,
La doute, une hymne, une épithète.
Et le délicat Serizay
Eût chaque mot féminisé,
Sans respect de l'analogie,
Ni d'aucune étymologie,
Pour condescendre au doux Habert,
Sans que l'abbé de Boisrobert,
Ce premier chansonnier de France,
Favory de son Éminence,
Cet admirable patelin,
Aymant le genre masculin,
S'opposât de tout son courage
A cet efféminé langage.
De plus, depuis quatre ou cinq ans,
Un de vos plus grands partisans,
Afin de nous faire injustice,
Et par belle et pure malice,
Auroit, de son autorité,
Dans l'avant-propos d'un traité,
Qu'il a fait, suivant son caprice,
De la Faculté concoctrice
(Mais qui par ses obscuritez
Cause aux lecteurs des cruditez),
Banni de ce noble royaume
Du latin le docte idiome,
Comme langage de pédant :
Et par cet étrange accident,
La pauvre langue latiale

Alloit être troussée en male,
Si le bel avocat Bellot,
Du barreau le plus grand fallot,
N'en eût pris en main la défense,
Et protégé son innocence.
En quoy, certes et sa bonté,
Et son zèle, et sa charité,
Se firent d'autant plus paroître
Qu'il n'a l'honneur de la connoître);
Semblable à ces preux chevaliers,
Ces palatins avanturiers,
Qui, deffendant les inconnües,
Ont porté leur nom jusqu'aux nues.
Enfin je ne sçai quels auteurs
Auroient prescrit aux correcteurs
Une impertinente orthographe,
Leur faisant mettre paragrafe,
Filosofie, ôtre, le tans,
L'iver, l'otonne, le printans,
Place Reale, le Réome,
Saint Ogustin et saint Gérome,
Et retranchant mal à propos
L'S de la plupart des mots,
Comme d'Estat, d'oster, de nostre,
D'estre, d'estonnement, d'apostre.
Son usage fut mal traité
Autant ou plus qu'il fut du T,
Lorsque de toutes leurs querelles
Elle fit juges les voyelles.
Si bien que les petits grimauds,
Ne rencontrant point tous ces mots,
Suivant nôtre ordre alphabétique,
Qui retient l'orthographe antique,
Entrent aussitôt en courroux,
Et lors nous frappent à grands coups,
Souffletant le dictionnaire

Aussi bien que le Despautère.
  Mais tout cela n'est rien, au prix
De ce que nous avons appris,
Que Vaugelas dans sa harangue
Opinoit à nouvelle langue;
Et que sous vôtre autorité,
En dépit de l'antiquité,
Dans un vocabulaire étrange,
Donnant aux escoliers le change,
Avecque nos locutions
Il supprimoit nos dictions;
Ce qui, sauf vôtre révérence
(Outre la haute impertinence
Qu'un estranger et Savoyard
Fasse le procès à Ronsard),
Seroit une extrême injustice,
Qu'enfin, après tant de service
Que par nos termes renommez,
Et de tout le monde estimez,
Nous avons en toute science
Rendu sans reproche à la France,
On nous cassât honteusement.
  Nous l'osons dire hautement,
Oui, tous les vieux dictionnaires
Sont absolument nécessaires.
Par eux s'entendent les auteurs,
Par eux se font les traducteurs;
Ils servent à tous de lumières
Dans les plus obscures matières;
Ils sont les docteurs des docteurs,
Les précepteurs des précepteurs,
Les maistres des maistres de classes :
Et tels qu'on a cru savantasses
A la faveur de leurs bons mots,
Sans eux n'étoient rien que des sots.
Témoin, ce que fit ce bonhomme,

Laissant son Calepin à Rome;
Témoin Montmaur, ce professeur,
Qui seroit un pauvre fesseur,
S'il n'avoit pas les trois Estiennes,
Avec les gloses anciennes :
Le nomenclateur Junius,
Et Matthias Martinius.
Mais, sans parler ici des autres,
Vous savez que parmi les vôtres,
Les plus renommez traducteurs,
Et les plus célèbres auteurs,
Qui s'en font maintenant à croire
Nous sont obligez de leur gloire.
Et cependant, ô siècle ! ô mœurs !
Ce sont eux qui, par leurs clameurs,
Aujourd'hui dans l'Académie
Nous traitent avecque infamie.
Quantesfois dans ses versions,
Sans le secours des dictions,
Et de Calepin et Estienne,
Baudoin était-il en grand'peine?
Sans eux Colomby, dans Justin,
Étoit au bout de son latin.
Sans eux, dans Terence, Voiture
Avoit l'esprit à la torture.
Dans Quinte-Curce Vaugelas
Dès le premier pas étoit las,
Vaugelas, ce grand interprète,
Qui seul plus que tous les mal-traite.
Maynard sans eux traduisoit mal
Son Catulle et son Martial;
Et les Verrines faisoient nargue
A votre candidat les Fargue.
Sans eux Giry n'entendoit rien
Aux écrits de Tertullien :
Et l'obscur Apologétique

A tous coups lui faisoit la nique;
Dans les sept psaumes Desmarets
N'eût pas fait, comme il fait, florès.
Le beau Patru dans sa Harangue
Ne savoit de qui prendre langue,
Et cent fois étoit à quia
Dans l'oraison pro Archia.
Colletet, dans son Sainte-Marthe,
Prenoit souvent renard pour marthe;
Même le hardy d'Ablancourt
Dans Tacite se trouvoit court.
Sans eux Habert n'entendoit note
Dans la morale d'Aristote :
C'est-à-dire en la version,
Qu'avec beaucoup d'attention,
En ont fait en langue latine
Des gens d'éminente doctrine.
Pour le texte *non dicitur*,
Car *Græcum est, non legitur.*
Que si nous sommes moins utiles
Aux l'Estoilles, aux Gombervilles,
Aux Serizays, aux Saint-Amans,
Aux Conrarts, Baros et Racans,
Et tels autres sçavants critiques
Des ouvrages académiques,
Ces grands et fameux palatins
Estrangers ès païs latins :
Il est pourtant très-véritable
Que ce qu'ils sçavent de la fable,
Ils l'ont appris des versions,
Qu'à l'ayde de nos dictions
Il fut autrefois nécessaire
De leur faire en langue vulgaire.
Ainsi, quoy qu'indirectement,
Nous leur servons de truchement.
Mais sans regarder aux offices,

Aux assistances, aux services,
Que vous rendent les suppliants,
Voyez les inconvénients
Que dans cette langue vulgaire
Causeroit ce vocabulaire.
Vous n'en êtes qu'à l'a-bé-cé
Depuis plus d'un lustre passé
Qu'on travaille à ce grand ouvrage;
Or, nos chers maîtres du langage,
Vous sçavez qu'on ne fixe point
Les langues vives en un point.
Tel mot qui fut hier à la mode,
Aujourd'huy se trouve incommode;
Et tel qui fut hier décrié,
Passe aujourd'hui pour mot trié;
Après tout, c'est le seul usage
Qui fait et défait le langage.
Si bien qu'il pourroit arriver,
Quand vous seriez prêts d'achever
Cet ouvrage extraordinaire,
Ce grand, ce beau vocabulaire,
Que cent de vos locutions,
Que mille de vos dictions
Qu'à présent vous trouvez nouvelles,
Et qui vous paroissoient très-belles,
Ne seroient lors plus de saison.
Nous joignons à cette raison,
Que tous les jours vôtre critique,
Décriant quelque mot antique,
Et des meilleurs et des plus beaux,
Sans qu'elle en fasse de nouveaux,
On seroit, ô malheur insigne!
Réduit à se parler par signe.
Mais quand vous feriez d'autres mots,
Combien souffriroit-on de maux,
Avant que de les bien entendre,

Avant que de les bien apprendre?
Combien vous faudroit-il de temps,
Pour appaiser les malcontents,
Et faire que ce beau langage
Fût homologué par l'usage?
Ce considéré, Nosseigneurs,
Pour prévenir tous nos malheurs,
Qu'il plaise à vôtre courtoisie
Rendre le droit de bourgeoisie
Aux mots injustement proscrits
De ces beaux et galants écrits.
Laissez là le vocabulaire,
Ne songez point à la grammaire;
N'innovez, ni ne faites rien
En la langue; et vous ferez bien.

(**3** et **4**) « *Bois-Robert qu'il y traitait de patelin et de sodomiste... Il l'accuse de se servir de Girault à bien des choses...* » L'insinuation, pour Ménage, semble être malveillante; mais pour Bois-Robert, elle serait absolument exacte. Glanons, à preuve, ces quelques anecdotes dans l'*Historiette* de Bois-Robert.

« ...Une fois Mlle Melson, fille d'esprit, le déferra. Il lui contait qu'il avait peur qu'un de ses laquais ne fût pendu. « Voire, lui dit-elle, les laquais de Bois-Robert ne sont pas faits pour la potence; ils n'ont que le feu à craindre. » Faut-il rappeler que le feu était le châtiment de la « Bougrerie ». Mais si, en ce temps-là, et surtout depuis Henri III, il avait fallu brûler tous les « bougres » !...

« ...Le portier de Beautru donna une fois des coups de pied au cul au laquais de Bois-Robert. Voilà l'abbé dans une fureur épouvantable : « Il a raison, disaient

les gens, cela est bien plus offensant pour lui que pour un autre. Aux laquais de Bois-Robert le cul tient lieu de visage; c'est la partie la plus noble de ces messieurs-là. Pour montrer combien il se cachait peu de ces petites complexions, il disait que Ninon lui écrivait, parlant du bon traitement que lui faisaient les Madelonnettes, où les dévots la firent mettre : « Je pense qu'à votre imitation je commencerai à aimer mon sexe. »

« Il appelait Ninon *sa divine.* Un jour il alla chez elle avec un fort joli petit garçon : « Mais, lui dit-elle, ce petit vilain vous vient toujours retrouver. — Oui, répondit-il, j'ai beau le mettre en métier, il revient toujours. — C'est, reprit-elle, qu'on ne lui fait nulle part ce que vous lui faites. »

« Un jour, il vint la voir tout hors de lui. « Ma divine, lui dit-il, je vais me mettre au noviciat des Jésuites, je ne sais plus que ce moyen-là de faire taire la calomnie. J'y veux demeurer trois semaines au bout desquelles je sortirai sans qu'on le sache, et on m'y croira encore. Tout ce qui me fâche, c'est que ces bougres-là — les couvents de Jésuites, du moins à Paris, passaient alors pour être réunions de sodomistes — me donneront de la viande lardée de lard rance et pour tous petits pieds quelques lapins de grenier. Je ne m'y saurais résoudre. » Il revint le lendemain : « J'y ai pensé; j'ai assez de trois jours, cela fera le même effet. » Le voilà encore le lendemain. « Ma divine, j'ai trouvé plus à propos d'aller aux Jésuites; je les ai assemblés, je leur ai fait mon apologie; nous sommes le mieux du monde ensemble; je leur plais fort et, en sortant, un petit

frère m'a tiré par ma robe et m'a dit : « Monsieur, venez nous voir quelquefois, il n'y a personne qui réjouisse tant les Pères que vous... ».

Et l'allusion de Ménage, dans sa *Requête des Dictionnaires* :

Le délicat Sérizy
Eût chaque mot féminisé.
Sans que l'abbé de Bois-Robert
Ce premier chansonnier de France,
Favori de son Éminence,
Cet admirable Patelin
Aimant le genre masculin
S'opposât de tout son courage
A cet efféminé langage...
. . . .

Ce fut, on se l'imagine aisément, un singulier prêtre que ce Bois-Robert. « On l'obligea — encore cette dernière anecdote — à dire la messe quelquefois. Mme Cornuel — une des langues les mieux pendues de l'époque, avec celle de Mme Pilon dont nous relaterons bientôt l'*Historiette* — Mme Cornuel, à la messe de minuit, comme ce vint à *Dominus vobiscum*, vit que c'était Bois-Robert, et elle dit à quelqu'un : « Voilà toute ma dévotion évanouie. » Le lendemain, comme on la voulait mener au sermon : « Je n'y veux pas aller, dit-elle; après avoir trouvé Bois-Robert disant la messe, je trouverai sans doute Trivelin en chaire. Je crois, ajouta-t-elle, que sa chasuble était faite d'une robe de Ninon... » — Voir *Magne,* LE PLAISANT ABBÉ DE BOISROBERT (librairie du Mercure de France).

(5) « *Les sonnets de Gombault...* » Gombault est surtout connu d'après l'*Historiette* de Tallemant qui l'a raillé sans pitié, et aussi, d'après le vers peu flatteur de Boileau :

On sait de tant d'auteurs l'aventure tragique,
Et Gombault tant loué garde encor la boutique.

L'homme n'avait rien que de très estimable, mais s'y ajoutait une pointe de ridicule qui gâtait les meilleures qualités. — Livet nous en a tracé un joli portrait dans son livre : *Précieux et Précieuses.* « Toujours propre, poli, lustré, ajusté comme un sonnet; mystérieux comme Timante du Misanthrope, cérémonieux comme Timon, de La Bruyère, Gombault s'ingéniait à rappeler les manières de la belle cour; homme à refuser une pension si elle ne venait du roi, il avait du cœur et de l'honneur et n'aurait pas, dit Tallemant, fait une lâcheté pour sa vie; noble caractère, plein de dignité et de fière délicatesse, en même temps qu'il maniait la plume, il n'oubliait pas qu'il avait une épée et si, comme tous ses confrères en Apollon, il eût volontiers pris une enseigne de poète, c'est de son blason qu'il l'eût surmontée. » Tallemant, qui rend justice à la parfaite droiture du personnage, s'étend aussi non sans complaisance sur les manies du bonhomme. « Il fallait livrer bataille avec lui chaque fois qu'on se mettait à table ou qu'il montait en carrosse; il serait plutôt resté tout un jour à frotter sa cuiller que de toucher le premier au potage... Il est propre jusqu'à marcher proprement; il veut choisir les pavés et aller seul. Même à

l'époque de sa plus grande misère, il était habillé à la dernière mode. » Homme compassé et un peu fâcheux, « de froide mine », dit Saint-Évremond; « le beau ténébreux », comme l'appelait Mme de Rambouillet. Il eut le tort de vivre trop longtemps; 1570-1666, presque tout un siècle !

Qui lit, maintenant, ses élégies, ses sonnets, que recueillirent, à peine trois ou quatre sur un millier, quelques anthologies? Qui connaît ses nombreuses épigrammes? Qui feuillette encore son roman d'*Endymion* dont l'histoire est assez curieuse? Pendant le sacre de Louis XIII à Reims, la reine-mère, Marie de Médicis, promenant sur la foule son regard distrait, tressaillit tout à coup en distinguant un seigneur de bonne mine dont les traits ressemblaient extraordinairement à ceux d'un amoureux qu'elle avait eu, jadis, à Florence. Elle ordonnait à « Mlle Catherine », sa femme de chambre, de savoir quel était ce gentilhomme. C'était Gombault. Il fut immédiatement inscrit pour cent écus sur « l'état de la maison du roi ». Puis, naturellement, il fut de toutes les fêtes et de toutes les promenades. « La Reine, dit Tallemant, le cherchait partout des yeux. » Notre homme, d'ailleurs, soutint sa bonne fortune avec beaucoup de discrétion, de modestie. Toujours froid, taciturne, respectueux; un peu semblable au Don Guritan, de *Ruy Blas*, ayant des « poses de héron sentimental ». Cette idylle platonique dura vingt années; interrompue qu'elle était par la disgrâce de la reine-mère après la « Journée des Dupes ». C'est dans ce petit roman d'*Endymion* que

Gombault, sous un voile assez transparent, raconta, chanta ses amours. « Ce livre — il parut en 1624 — faisait un furieux bruit, si l'on en croit Tallemant; on disait que la lune c'était la reine-mère; et, effectivement, dans les tailles-douces, c'est la reine-mère, avec un croissant sur la tête. On disait que cette Iris qui apparaît à Endymion au coin du bois, c'était M[lle] Catherine. » Assez fade histoire sentimentale, avec un tableau de la vie de cour, sous la régence. Les Doris, les Laomédie et toutes les nymphes qui entourent Diane sont les dames d'honneur de la reine. Endymion, c'est, naturellement, Gombault lui-même. Il raconte à son ami Pysandre comment, s'étant endormi, en regardant la lune, il fit un rêve amoureux où il voyait Diane, tour à tour favorable et cruelle... A quatre-vingt-seize ans mourut Gombault, presque de faim, mais drapé dans sa gueuserie, et répétant, pour se consoler de sa misère : « On paie si mal des vers immortels ! » — Voir MORILLOT, *Le roman en France*, p. 57-59, Paris, Masson, éditeur.

Il semble que Gombault ait voulu consacrer pour lui tout seul le souvenir de cette royale aventure, dans un sonnet qu'avant la publication des *Historiettes* il était difficile de comprendre.

Que vîtes-vous, mes yeux, d'un regard téméraire?
Et de quoi, ma pensée, oses-tu discourir?
Quels divers sentiments me font vivre et mourir,
Me forcent de parler autant que de me taire?

Quelle innocente erreur, quel malheur volontaire
Se fait également redouter et chérir?

Était-ce pour me perdre, ou bien pour m'acquérir,
Pour m'être favorable ou pour m'être contraire?

Quelle ruse d'amour, quel objet me surprit?
Souvent l'image seule en trouble mon esprit,
Et d'un extrême bien j'en fais un mal extrême.

Souvent je doute encore, et de sens dépourvu
Dans la difficulté de me croire moi-même
Je pense avoir songé ce que mes yeux ont vu!

N'est-elle pas, à la fois, amusante et touchante, cette fidélité de la chair, dans cet amour mystérieux à la reine? « Un jour, raconte encore Tallemant, il entra dans la chambre de la princesse de Conti. Elle était couchée sur son lit, la jupe relevée; on lui pouvait voir les cuisses; car le lit n'était que de lacis. « Ah ! dit-elle, où allez-vous? » Persuadé d'être bien dans l'esprit de la reine, il ne se hasarda jamais de faire quelque démonstration d'être son adorateur ».

(**6**) « *Il disait que les trois livres qu'il aimait le mieux, c'était la Bible, Erasme et l'Astrée...* » En quelques mots, seulement, nous avons indiqué, dans un de nos appendices à l'*Historiette de Conrart* (Voir notre 1er volume) quelle avait été sur son siècle l'extraordinaire influence de l'*Astrée*, — influence dont paraît même, de nos jours, s'être ressentie Georges Sand, — mais il nous semble utile d'y revenir encore plus explicitement, ici.

Peu de livres, dans aucun pays et dans aucun temps, ont égalé la fortune de l'*Astrée*, roman pastoral en dix volumes, *où par plusieurs histoires et sous personnes de bergers et d'autres* — dit un long titre à la mode du

siècle — *sont déduits les divers effets de l'honnête amitié.* L'œuvre d'Honoré d'Urfé devint aussitôt le code de la société polie et de celle qui voulait le paraître. Tout fut à l'*Astrée*, les modes, le sentiment, le langage, les jeux, les conversations d'amour. L'enjouement s'était emparé de certaines gens qui, par profession ou métier lisaient bien peu. Un personnage de la comédie : *Les vendanges de Suresnes*, 1653, reproche aux filles qui se vont marier de se laisser engluer par les fadeurs du premier freluquet venu,

> Pourvu qu'il sache un mot des livres de l'Astrée
> ...bien poli, bien frisé...

« Chez le cardinal de Retz, — voir *Historiette du cardinal de Retz*, — on se divertissait, entre autres choses, « à s'écrire des questions sur l'*Astrée*, et qui ne répondait pas bien payait pour chaque faute une paire de gants de frangipane. On envoyait, sur un papier, deux ou trois questions à une personne comme, par exemple, à quelle main était Bonlieu, au sortir du pont de la Bouteresse, et autres choses semblables, soit pour l'histoire, soit pour la géographie; c'était le moyen de bien savoir son *Astrée*. Il y eut tant de paires de gants perdues de part et d'autre que, quand on vint à compter, car on marquait soigneusement, il se trouva qu'on ne se devait quasi rien. D'Ecquevilly prit un autre parti; il alla lire l'*Astrée*, chez M. d'Urfé lui-même, et, à mesure qu'il avait lu, il se faisait mener dans les lieux où chaque aventure était arrivée... »

Le succès avait franchi les frontières. Les étrangers

trouvaient à s'instruire dans l'*Astrée*, qui était un roman à clefs. Céladon, c'était d'Urfé; Astrée, c'était sa femme, la belle Diane de Château-Morand, avec laquelle il n'avait pas été heureux; la cour du grand Enric, c'est la cour de Henri IV; Galatée, la reine Marguerite. « Toutes les Histoires de l'*Astrée* ont un fondement véritable, écrivait Patru, qui le tenait de la bouche d'Honoré d'Urfé, mais l'auteur les a toutes romancées, si j'ose me servir de ce mot. » Le livre fut traduit en la plupart des langues et dévoré par tout pays avec la même passion. Il se fondait en Allemagne une *Académie des vrais amants*, copiée sur celle du Lignon. En Pologne, et dans la seconde moitié du siècle, Jean Sobieski, qui n'était certes pas un héros musqué, jouait avec Marie d'Arquiem à être Astrée et Céladon, et lui écrivait, après leur mariage : « Foin de ces amours matrimoniales qui se convertissent en amitié au bout de trois mois... Céladon je suis comme par le passé, amant passionné comme au premier jour. »

Lorsque enfin l'engouement de la foule eut passé, le livre conserva l'admiration des lettrés et, par elle, alors son influence littéraire. « Pendant deux siècles, dit Montégut, l'*Astrée* ne perdit rien de son renom. Les esprits les plus divers et les plus opposés aimèrent d'égale façon ce roman. Pellisson et Huet, l'évêque d'Avranches, en étaient enthousiastes; La Fontaine et Mme de Sévigné en raffolaient; Racine, sans en trop rien dire, l'a lu avec amour et profit, et encore Marivaux qui, certainement, en a profité davantage que Racine. Enfin J.-J. Rousseau l'admirait tellement

qu'il avouait l'avoir relu une fois chaque année, pendant une grande partie de sa vie; or, comme l'influence de Jean-Jacques sur les destinées de notre moderne littérature d'imagination fut prépondérante, il s'ensuit que le succès de l'*Astrée* s'est indirectement prolongé jusqu'à nos jours et que Mme Sand, par exemple, — nous le rappelons, — sans trop s'en douter, dérive quelque peu de d'Urfé. N'oublions pas, non plus, l'abbé Prévost, celui de *Manon Lescaut.* »« Le succès de l'*Astrée*, dit Brunetière, donna son orientation à tout un grand courant de notre littérature. » Et pourtant, il n'est pas de livre qui soit, aujourd'hui, plus délaissé, parmi tous ceux qui ont eu leur temps de gloire et de popularité. On ne lit plus l'*Astrée*; on ne le peut plus lire; l'excès de l'ennui vient à bout des meilleures volontés. Il est impossible, maintenant, de supporter les cinq mille pages de dissertations amoureuses des bergers du Lignon. C'est tout au plus si pareille débauche de subtilité serait encore tolérable venant d'un écrivain de génie; et d'Urfé n'avait pas de génie : il n'avait que du talent.

Mais pourquoi cet « engluement » d'autrefois? C'est que jamais livre n'arriva mieux à son heure, à son moment psychologique ».

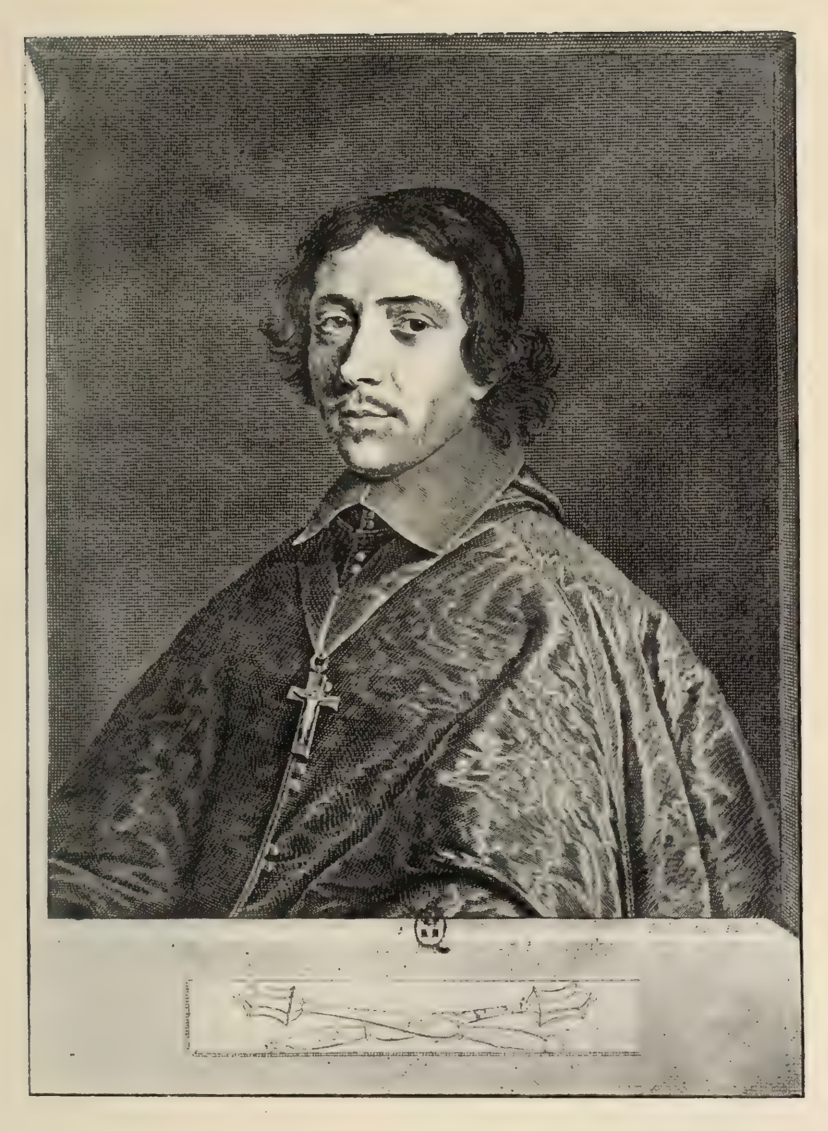
Quand les guerres civiles eurent anéanti ce monde pourri des derniers Valois, pourri, mais lumineux, délicieux, artistique, et tout féminin, la cour de Henri IV parut, en comparaison, bien rude et d'allure bien soldatesque. Au retour de la paix on éprouva le besoin de rétablir une société polie, avec moins de vices, si char-

mants fussent-ils, que l'ancienne. Par malheur, l'imagination était malade. L'influence de la littérature espagnole, de ses romans de chevalerie, de ses pastorales et de son théâtre avait inoculé le romantisme en France; et de toutes parts en surgissaient les premiers symptômes. On était en l'un de ces âges d'attente et de fermentation, où le peuple accueille avec transport l'homme qui lui apporte la parole nouvelle, bonne ou mauvaise, dont il sent le besoin ou le désir, sans venir à bout de se la formuler. Le grand mérite de d'Urfé, alors, fut de présenter à ses contemporains dans l'*Astrée* un miroir fidèle et, si l'on peut parler ainsi, un miroir intelligent de ces aspirations confuses. Personne, mieux que lui, ne savait ce que la guerre remet de brutalité dans les mœurs; ardent ligueur, il avait été l'un des derniers à se soumettre. Personne, non plus, n'était mieux placé pour se convaincre que « l'esprit d'amour volait sur une France apaisée ». François de Sales était de ses amis et dans une si parfaite communion d'esprit, tous deux, qu'on a pu dire sans paradoxe trop grand : « Il n'y a pas seulement analogie, il y a presque identité d'inspiration et de nature entre l'*Introduction à la vie dévote* et l'*Astrée.* » D'Urfé n'avait qu'à se rappeler l'atmosphère d'esthétisme où s'était épanouie son adolescence pour comprendre l'ennui dont étaient accablés les esprits devant l'inélégance intellectuelle, la rusticité de mœurs du nouveau siècle. Tous ceux qui avaient connu la cour des Valois passaient, sous Louis XIII, pour les survivants d'une civilisation supérieure, de politesse exquise et d'élégance. Les femmes

de la cour d'Anne d'Autriche tenaient à grand honneur d'attirer l'attention de ces vieillards par lesquels, dit Mme de Motteville, « il y avait encore en France quelque reste de la politesse que Catherine de Médicis y avait apportée d'Italie ». — Voir A. Barine, *La jeunesse de la grande Mademoiselle*, Paris, Hachette, 1902. — Mario Proth, *Au pays de l'Astrée*. — Em. Montégut, *En Bourbonnais et en Forez*. — Les cours de littérature et notamment, *Histoire de la langue et de la littérature française*, Paris, Hachette; sous la direction Petit de Julleville.

(7) « *Abbé de Retz...* » puis, enfin, ce cardinal de Retz, dont, aux temps de la Fronde, le nom fut si tapageur et même, parfois, encombrant. A lire le récit de ses nombreuses « bonnes fortunes », à se complaire dans ses *Mémoires* d'une si vigoureuse impétuosité, souvent même d'une si géniale envergure, on s'imagine volontiers un prélat de haute stature, de grande majesté ecclésiastique et « portant beau ». On est tout désillusionné, quand on voit le « portrait » que nous en laissa Tallemant : portrait sincère que ne démentait aucun des mémorialistes contemporains.

« Jean-François de Gondy, aujourd'hui cardinal de Retz, est un petit homme noir qui ne voit que de fort près, laid, et maladroit de ses mains en toutes choses. Quand il écrit, il fait toujours des arcades; il n'y a pas une ligne droite et ce n'est que du *griffonis*. J'ai vu qu'il ne savait pas se boutonner. Une fois, à la chasse, il fallut que M. de Mercœur lui remît son éperon, il ne put jamais en venir à bout... Il est malpropre naturelle-



Bibl. Nationale

Paul de Gondi
Cardinal de Retz

ment, et surtout à manger : il est, aussi, rêveur, de sorte qu'à table, par malice, on lui mettait une tête de perdrix sur son assiette, il la portait à la bouche sans y regarder, et mettait les dents dedans; la plume lui sortait de tous les côtés. Il ne mange jamais que du plat qui est devant lui, il n'y a guère d'homme plus sobre. Il est enclin à l'amour, il a la galanterie en tête et veut faire du bruit, mais sa passion dominante, c'est l'ambition. Son humeur est étrangement inquiète, et la bile le tourmente toujours... »

Il est vrai que Tallemant ajoute :

« Tel que je l'ai représenté il n'avait pourtant pas la mine d'un niais, il y avait quelque chose de fier dans son visage. Dès le collège il fit voir son humeur altière, — nous la retrouvons superbement en relief dans les *Mémoires* du cardinal; — il ne pouvait souffrir d'égaux, et avait souvent querelle; il montra aussi, dès ce temps, son humeur libérale, car ayant appris qu'un gentilhomme qu'il ne connaissait point était arrêté au Châtelet pour cinquante pistoles, il trouva moyen de les avoir et les lui envoya. »

Cette générosité naturelle, cette ambition, cet appétit effréné de luxe, du grand train, firent qu'il fut autant surchargé de dettes que comblé d'honneurs.

Tout aussi singulier cardinal que Bois-Robert — moins cependant la sodomie — fut, nous le disions tout à l'heure, cet original abbé. On le voit surtout politicien. Sa manière de remplir ses « fonctions sacrées » met à nu son profond scepticisme. Il est de la race, absolument, de ces prélats italiens des XV[e] et XVI[e] siècles.

Il va même encore plus loin, car s'ils croyaient, eux, aux miracles de la magie, de la sorcellerie plus qu'à ceux des évangiles, lui, plus logique, ne croit pas plus aux uns qu'aux autres. Il ne pensait point qu'il fût nécessaire d'avoir une croyance « pour coiffer la mitre ». Administrateur du diocèse parisien, il avait la manche large, accordait à ses ouailles, chose extraordinaire en ce temps de dévotion hypocritement exagérée, ou parfois réelle, « l'autorisation de faire gras tout un carême, sans offenser Dieu ». Mazarin, son ennemi mortel, son rival en politique, —si toutefois ce mot tout moderne se peut appliquer au XVIIe siècle, — ne l'accusait-il pas d'avoir révélé, « pour amuser les dames », les secrets de la confession. « Ce ne serait jamais fait si l'on voulait conter en détail les impiétés, les débauches, les méchancetés qu'il a faites et sues de tout le monde. »

N'empêche que ce petit noiraud à jambes tortes, ce cardinal sceptique et coureur de ruelles qui, ne « sachant pas se boutonner », paradait à cheval coiffé d'un large chapeau dont les plumes blanches flottaient au vent, fut une remarquable intelligence et nous léguait, par ses *Mémoires*, une des superbes choses de notre littérature. — Cf. : PERRENS, *Les Libertins en France au* XVIIe *siècle.* Paris, Hachette, p. 240-260.

(**8**) « *Madame de Sévigny... Mme de Lafayette.* » Marie de Rabutin, baronne de Chantal, marquise de Sévigné, notre immortelle épistolière, est l'une des très rares femmes que la critique de son époque ait épargnées. Tallemant dont les éloges sont si parcimonieux, alors

que ses médisances sont légion, écrit dans son *Historiette* : Sévigny et sa femme :

« Ce Sévigny n'était point un honnête homme, et il ruinait sa femme, qui est une des plus aimables et des plus honnêtes personnes de Paris. Elle chante, elle danse, et a l'esprit fort vif et fort agréable; elle est brusque et ne peut se tenir de dire ce qu'elle croit joli, quoique assez souvent ce soient des choses un peu gaillardes; même elle en affecte et trouve moyen de les faire venir à propos... » — Conrart, encore un contemporain, dit : « Sévigné avait épousé la fille unique du baron Chantal. Quoiqu'elle soit jolie et fort aimable, il ne vivait pas bien avec elle et avait toujours des galanteries à Paris. Elle, de son côté, qui est d'humeur gaie et enjouée, se divertissait autant qu'elle pouvait, de sorte qu'il n'y avait pas grande correspondance entre eux... Elle lui témoignait de l'affection, mais, comme elle a l'esprit vif et délicat, elle ne l'estimait pas beaucoup, et elle avait cela de commun avec la plupart des honnêtes gens... »

Il ne faut évidemment rien croire des calomnies de Bussy-Rabutin — il s'en est excusé d'ailleurs plus tard — dans son *Histoire amoureuse des Gaules.*

A Madame de Lafayette (Marie de la Vergne), nous devons notamment *La princesse de Clèves,* ce chef-d'œuvre de fine observation, de subtile psychologie amoureuse; *Vie de Henriette d'Angleterre,* où de façon si dramatique est racontée « la mort de Madame ». — « Madame se meurt ! Madame est morte ! » s'écriait Bossuet.

(9) « *Le Bourgmestre de Sodome* ». — Nous voici encore en pleine Sodomie. Elle coule au XVIIe siècle, à pleins flots vaseux, non pas seulement à la cour de France, mais dans toutes les cours étrangères. En ce temps, ces mœurs répugnantes ne répugnent point. On n'en parle que pour en rire. Celles de Monsieur, frère de Louis XIV et le père de Philippe d'Orléans, qui fut le Régent, n'étaient pour personne un mystère. Et Louis XIV, ce roi religieux, — au point de révoquer l'Édit de Nantes, mais ce fut chose plutôt politique que religieuse — n'avait guère moins de ménagements et de considération pour les indignes favoris de son frère que son frère lui-même. Un prince de Conti, celui qui fut élu roi de Pologne, mourra de ses débauches contre nature, dont il trouvait l'excuse dans sa piété fervente. Le prince Eugène avait la réputation d'être un « bougre » avéré. Alors que « règne » Mme de Maintenon, Bussy-Rabutin parle de « ces amours à l'italienne » ajoutant : « La facilité des femmes les avait rendues si méprisables à la jeunesse qu'on ne savait presque plus à la cour ce que c'était que de les regarder, » Bourdaloue, du haut de la chaire, conseillait fort au roi d'exterminer de sa cour ce vice que l'Église « défend de nommer ». Louis XIV inclinait à la répression; Louvois l'en détourna pour sauver ses amis : « Cela vaut mieux pour le service de Sa Majesté, affirmait-il, que s'ils aimaient les femmes. » Rœderer, qui rapporte ce propos, ajoute : « Si l'on avait voulu punir ce vice, il aurait fallu commencer par le collège des Jésuites. »

Et sans doute aussi par le « collège des maréchaux »;

et, le premier, par le plus illustre de ces grands capitaines : Condé ! Qu'il fût du même bord que Monsieur, que Guiche et Lorraine, « c'est, dit la princesse Palatine, une habitude qu'il avait prise à l'armée ». De très bonne heure, sans doute, et bien vite, car l'année même de Rocroi, sa première victoire en 1643, il s'amusait presque qu'on le plaisantât sur cette turpitude. Descendant le Rhône avec le marquis de la Moussaye, un orage survient. Aussitôt il improvise, en latin macaronique ce couplet

Carus amicus, Mussœus
Ah ! Deus bone, quod tempus !
Imbré sumus périturi
Landeriri !

Et La Moussaye riposte cyniquement :

Sécuræ sunt nostra vitæ
Sumus enim sodomitæ
Igné tantim périturi
Landeriri !

Le comte de Coligny-Saligny, homme d'honneur, ami et frère d'armes de Condé, écrit dans ses *Mémoires* : « Le bougre qu'il est, — il parle de Condé, — et je le maintiens bougre sur les saints Évangiles que je tiens en mains, le bougre donc, fieffé, n'a que deux bonnes qualités : de l'esprit et du cœur. » Cœur pris ici dans le sens de courage. Et n'a-t-on pas dit encore, à cette époque même, que « dans la famille des Condé les femmes étaient légères, effrontées, pires que dans les maisons publiques ».

Bussy raconte qu'étant allé, une fois, avec Vivonne-

Mortemart, — frère de Mme de Montespan, — dans la chambre de Guiche, fils du maréchal de Grammont et neveu de cet autre Grammont dont Hamilton écrivit les spirituels *Mémoires*, il le trouvait au lit avec Manicamp, qui, sans sourciller, ni rougir, leur disait : « Vous voyez, mes amis, que je mets à profit les choses dont vous nous parliez, sur le mépris du monde. — Pour moi, répondait Bussy, gouailleur, je ne condamne point vos manières et chacun se sauve à sa guise, mais je n'irai pas à la béatitude par le chemin que vous tenez ! »

Un pamphlet de cette époque nous assure que certains seigneurs de la cour, que maints et maints jeunes gens s'obligeaient par serment, par écrit signé, — et le pamphlet nous donne la teneur de l'engagement, — à renoncer aux femmes. Sont « confrères de cette confrérie » Manicamp, que nous venons de voir dans le même lit avec Guiche ; le chevalier de Tilladet, cousin de Louvois ; le marquis de Biran, duc de Rocquelaure, « qui avait plus d'esprit qu'il n'était gros », le duc de Taillart, un excellent général ; le duc de Grammont, pour n'en point nommer d'autres, qui passait pour être « le plus grand sodomite du royaume ». Et tous n'en étaient pas moins choyés, accueillis soit avec amitié, soit même, suivant l'occasion, avec déférence, par ceux qui furent les plus grands de cette époque : fût-ce Richelieu, Anne d'Autriche, Louis XIV lui-même ! Du général de Vendôme, on chantait :

Je crois le général de Vendôme
Plus propre à défendre Sodome
Qu'à battre le fameux Anglais.

Et aussi cet autre couplet :

> Monsieur de Vendôme
> Va prendre Sodome;
> Les Chalais, les Courtenvaux
> Seront des premiers à l'assaut.
> Ne sont-ils pas vaillants hommes?
> Chacun leur tourne le dos!

« J'ai ouï conter, ajoute Tallemant, qui nous rapporte ce couplet, qu'en une partie de chasse, un bon gentilhomme ayant cette chanson dit : « Ah ! mon cousin un tel, qui est à M. le Prince, verra de belles occasions à ce siège ! — Mais vous, lui dit-on, vous n'y voulez pas aller? » On le piqua d'honneur et on lui fit acheter un cheval pour *la guerre de Sodome!*

Revenons à du Moutier et à son *Bourgmestre de Sodome.* Voici ce qu'en raconte, en plus longs détails, Tallemant dans son *Historiette* de Du Moustier :

« Peintre en crayons de diverses couleurs... il avait un petit cabinet plein de postures de l'Arétin, qu'il appelait *tablatures, — Mazarin fit saisir ce cabinet pour... se l'approprier,* — et savait, outre cela, toutes les sales épigrammes françaises... La plus belle aventure qui lui soit arrivée, c'est que le cardinal Barberin, étant venu légat en France, durant le pontificat de son oncle, eut la curiosité de voir le cabinet de Du Moustier et du Moustier même. Innocent X, alors Monsignor Pamphilio, était en ce temps-là dataire — *prélat de la chancellerie papale* — et le premier à la suite du légat. Il l'accompagna chez M. du Moustier et voyant sur sa table l'*Histoire du Concile de Trente,* de la belle impres-

sion de Londres, dit en lui-même : « Vraiment ! c'est bien à un homme comme cela d'avoir un livre si rare ! » Il le prend et le met sous sa soutane, croyant qu'on ne l'avait point vu, mais le petit homme, qui avait l'œil au guet, vit bien ce qu'avait fait le dataire, et, tout furieux, dit au légat « qu'il lui était extrêmement obligé de l'honneur que Son Éminence lui faisait, mais que c'était une honte qu'elle eût des larrons dans sa compagnie » et, sur l'heure, prenant Pamphile par les épaules, il le jeta dehors en l'appelant *Bourgmestre de Sodome,* et lui ôta son livre. »

Amelot de la Houssaye, qui raconte cette anecdote d'une façon un brin différente, conclut : « Le livre se retrouva dans sa poche, — *un petit livre fort rare qui n'était pas l'Histoire du Concile.* — On attribue au ressentiment de cet affront la persécution qu'il fit aux Barberins après qu'il fût devenu pape et la haine qu'il montra contre la couronne de France pendant les dix années de son pontificat. »

Petite cause, grands effets !

(**10**) *Le Petit Scarron. La Durier.* Faut-il rappeler que ce *Petit Scarron* » fut le mari de Françoise d'Aubigné qui devait être, devenue veuve, Mme de Maintenon. On aurait tort de ne voir Scarron, « l'empereur du Burlesque » qu'à travers l'*Énéide travestie,* cette trop longue parodie, spirituelle à intervalle, mais lassante dans l'ensemble, de Virgile ou son *Typhon,* poème d'une gaité factice. Scarron doit être, pour nous, l'auteur du *Roman comique,* œuvre d'observation aiguë et de style gentiment naturel, et aussi de *don Japhet d'Arménie,*

une comédie qui reste encore, dans son genre un peu grossier, mais de fantaisie originale, un chef-d'œuvre de second plan. Scarron, quoi qu'il en soit, est un nom dans notre littérature. Aussi est-il curieux de savoir, d'après Tallemant, qui semble résumer l'opinion moyenne, comment ses contemporains avaient jugé ce « burlesque » dont le rire, forcé parfois, cacha si souvent des larmes. Lisez ce « *placet au roi* » :

Je suis, depuis quatre ans, atteint d'un mal hideux
Qui tâche de m'abattre;
Je pleure comme un veau, bien souvent comme deux,
Quelquefois comme quatre.
Pressé de mon malheur, je voulus présenter
Au cardinal requête;
Je fis donc quelques vers, à force de gratter
Mon oreille et ma tête;
Ce grand homme d'État, ma requête écouta
Et la trouva jolie;
Mais là-dessus survint la mort qui l'emporta
Et ne m'emporta mie!

« Le petit Scarron qui s'est surnommé lui-même *Cul-de-jatte*... a toujours eu de l'inclination pour la poésie, il dansait des ballets; il était de la plus belle humeur du monde, quand un charlatan, voulant le guérir d'une maladie de garçon, lui donnait une drogue qui le rendait perclus de tous ses membres, à la langue près et quelque autre partie que vous entendez bien. »

On raconte aussi qu'à la suite d'une mascarade au Mans, où il était chanoine, Scarron, poursuivi, — pour quel méfait? — se jetait dans les eaux glacées de la Sarthe, d'où sa paralysie dont il ne put jamais guérir.

« Il est depuis cela dans une chaise, couverte par le dessus, et il n'a de mouvement libre que celui des doigts, dont il tient un petit bâton pour se gratter; vous pouvez croire qu'il n'est pas autrement ajusté en galant. Cela ne l'empêche pas de bouffonner, quoiqu'il ne soit jamais quasi sans douleur, et c'est peut-être une des merveilles de notre siècle qu'un homme en cet état-là, et pauvre, puisse rire comme il fait. Il a fait pis, car il s'est marié. Il disait à Girault : « Trouvez-moi une femme qui se soit mal gouvernée, afin que je la puisse appeler putain, sans qu'elle s'en plaigne... » Depuis, dans la pensée d'aller en Amérique, où il croyait rétablir sa santé, il épousa une jeune fille de treize ans, fille du baron de Surimeau, fils de d'Aubigny l'historien. Pour le voir il fallut qu'elle se baissât jusqu'à se mettre à genoux. Il changea d'avis et n'alla point dans l'Amérique. Il disait qu'il s'était marié pour avoir compagnie, qu'autrement on ne le viendrait pas voir. En effet, sa femme est devenue fort aimable. Mme Scarron a dit à ceux qui lui demandaient pourquoi elle avait épousé cet homme : « J'ai mieux aimé l'épouser qu'un couvent »... Le procureur général Fouquet, qui aime les vers burlesques, a donné une pension à Scarron. Quelquefois il lui échappe de plaisantes choses, mais ce n'est pas souvent. Il veut toujours être plaisant et c'est le moyen de ne l'être guère. Il fait des comédies, des gazettes burlesques, des nouvelles, enfin tout ce dont il croit tirer de l'argent. Dans une gazette burlesque il s'avisa de mettre qu'un homme sans nom était arrivé le samedi, s'était habillé à la friperie et le ven-

dredi s'était marié, qu'il pouvait dire *Veni, Vidi, Vinci*, mais qu'on ne savait si la victoire avait été *sanglante*...

« ...Tout misérable qu'est Scarron, il a ses flatteurs, comme Diogène a ses parasites; sa femme est bien venue partout, jusqu'ici on croit qu'elle n'a pas fait le saut. Scarron a souffert que beaucoup de gens aient porté chez lui de quoi faire bonne chère. Une fois, le comte de Lude, un peu brusquement, en voulut faire de même. Il mangea bien avec le mari, mais la femme se tint dans sa chambre... Elle a de l'esprit, mais l'applaudissement la perd : elle s'en fait bien accroire. »

Tallemant était à cent lieues de penser que cette Mme Scarron serait un jour la femme de Louis XIV.

De la Durier, Tallemant dit, entre autres anecdotes :

« La du Ryer était une pauvre fille, d'auprès de Mons en Hainaut, qui était assez jolie en sa jeunesse, elle se donnait à Saint-Preuil, qui lui fit gagner dix ou douze mille livres, en une campagne où elle fut vivandière. Elle épouse un nommé du Ryer et se met à tenir auberge, elle était aussi un peu maquerelle. Veuve de du Ryer, elle se remaria à un homme dont elle n'a jamais porté le nom, il était son maître-cuisinier à Saint-Cloud, où elle fit un cabaret magnifique. Au commencement, les dames n'y voulaient point aller, elle avait un jardin là auprès, où on leur portait ce qu'elles avaient commandé; enfin, on s'y apprivoisa. Mme de Champré, à Saint-Cloud, chez la du Ryer, durant un grand orage, regarda par curiosité par le trou de la serrure d'une chambre, et elle vit un homme et

une femme qui se divertissaient : « Jésus ! dit-elle, par le temps qu'il fait ! »

Et pourtant si l'on en croit cette mauvaise langue de Tallemant, Mme de Champré ne faisait pas la prude toujours si fort.

« Sa mère fut galante, dit-il, mais pas en comparaison de la fille; car, dès treize ans, elle fut débauchée par un homme qui lui montrait à jouer du luth... Sur elle il y a un vaudeville. »

Qui veut avoir empire
Sur la Champré
Il ne faut sans lui dire
Que lui montré
Que lui montrer le cul
Que lui montrer.

Ce fut à la Chapelle
Chez la Camus
Que Bermont devant elle
Montra son cul
Montra son cul camus
Montra son cul.

(**11**) « *Ses galanteries n'ont jamais fait mal à la tête à personne* ». Un jour Ménage était chez Mme de Sévigné, papillonnant et faisant la roue; Mme de Sévigné qui voulait sortir lui dit : « Monsieur Ménage, venez avec moi, montez dans mon carrosse. » Et comme il se tenait coi, profondément humilié de n'inspirer aucune crainte : « Allons ! allons ! montez, voilà bien des façons, si vous raisonnez, j'irai vous voir jusque dans votre chambre. »

Encore ce dernier très joli mot de Mme de Sévigné pour bien montrer que les galanteries de Ménage ne firent jamais mal à la tête à personne : « Elle embrassait un jour Ménage comme son frère. Des galants s'en étonnaient. On embrassait comme cela, leur dit-elle, dans la primitive Église. » Une fois qu'il lui disait qu'elle avait tort d'avoir mis tant de bien sur la tête de son mari : « Pourvu, dit-elle, que je ne lui mette que cela sur la tête : patience ! » Elle faisait confidence de tout à Ménage, et lui qui en avait été amoureux, autrefois, lui disait : « J'ai été votre *martyr*, je suis, à cette heure votre *confesseur*. — Et moi, répondit-elle, *Votre Vierge!* »

VOITURE

Voiture était fils d'un marchand de vins, suivant la cour. Il faisait son possible pour cacher sa naissance à ceux qui n'en étaient pas instruits. Un jour, se trouvant dans une grosse compagnie,

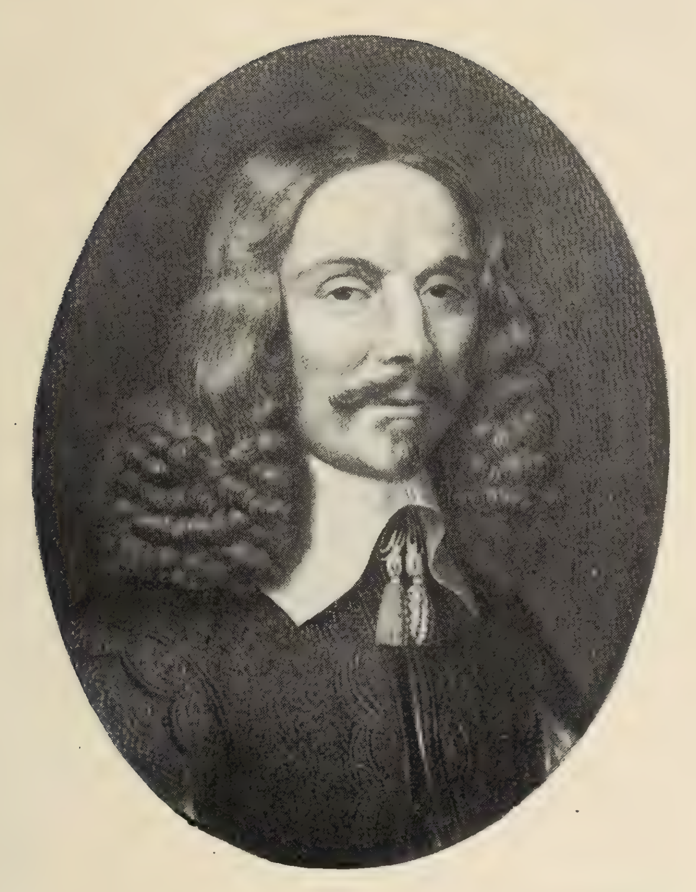
1. Voiture naquit en 1598 à Amiens et mourut en 1648 à Paris. De très bonne heure lancé dans le monde des seigneurs, des lettres, des « grandes dames », il y brilla par son esprit, devint bien vite l'idole et l'oracle de l'hôtel de Rambouillet et se fit à l cour de puissants protecteurs. Attaché d'abord à la personna de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, il savait bientôt gagner la confiance de Richelieu, puis celle du roi. Missions, honneurs, faveurs, pensions s'accumulèrent sur « ce prince des beaux esprits ». Il connut en même temps toutes les joies de la fortune et toutes les ivresses de la gloire. A sa mort, l'Académie prenait le deuil. Jamais elle ne rendit un tel public hommage à la mémoire d'aucun autre académicien. On s'arrachait sa prose, on se disputait ses vers : celle-là et ceux-ci furent, pour les contemporains, de véritables merveilles. Boileau même en arrivait à croire que Voiture était l'égal d'Horace « C'était, dit-il, le mets des délicats ». « C'est un esprit libre, badin, charmant », répétait Mme de Sévigné. De cet engouement incroyable ont fait justice et le bon goût et les presque trois. siècles qui nous séparent de Voiture. Il consuma son talent sur

où il faisait le récit d'une aventure plaisante, Mme des Loges (1), contre laquelle il avait parle sans la connaître, cherchant à le piquer lui dit « Monsieur, vous nous avez déjà dit cela d'autre fois, *tirez-nous du nouveau.* » Son père était grand joueur de piquet. On dit encore aujourd'hui qu'on a *le carré de Voiture*, quand on a soixante-dix de points marqués par quatre jetons en carré, parce que ce bonhomme croyait gagner quand il avait ce carré. Voiture fut bien un autre joueur que son père, comme nous verrons ensuite.

Dès le collège, il commença à faire du bruit. Ce fut là qu'il fit amitié avec M. d'Avaux et cette amitié produisit ensuite l'amour de Mme Saintot. Voici comment cela arriva. M. d'Avaux, un soir la rencontra masquée à la foire, où elle jouait. Elle avait tout l'éclat imaginable, l'esprit présent et aimait à le faire connaître. Cela charma si fort M. d'Avaux[1], qu'il en écrivit une lettre à Voi-

des riens... N'oublions pas, cependant, sa lettre, d'une véritable éloquence écrite à Richelieu le 24 décembre 1636, aprè la reprise de Corbie par les Espagnols. Il est rare de ne la point rencontrer dans une Anthologie de nos prosateurs au XVIIe siècle.

1. Claude de Mesmes, comte d'Avaux, 1595-1650, maître des requêtes, conseiller d'État; ambassadeur, non sans succès, à Venise, en Danemark, en Suède, en Pologne. Fut chargé des longues et difficiles négociations qui précédaient le traité de Munster. Puis était révoqué et disgracié grâce aux intrigues de



Bibl. Nationale

Vincent Voiture

D'après P. de Champaigne

ture. Nonobstant le mari qui était d'humeur ja louse, M. d'Avaux, eut entrée chez elle. Voiture l'accompagnait jusques à la porte, mais il n'avait pas permission de passer outre. Durant qu'il attendait dans le carrosse pour ne pas tenir le mulet, il s'accosta d'une voisine de qui il eut une fille qu'on appelle La Touche. Elle a été chez la marquise de Sablé, et puis chez Mme Le Page. Enfin Voiture fut reçu chez Mme Saintot et peu de temps après le mari mourut. Voiture avait

son collègue Servien qui l'accusa de paroles peu respectueuses contre Mazarin.

Toutefois quelques années plus tard, Mazarin lui rendait sa « surintendance des finances ». Sa réputation de probité fu si grande que, pour ses contemporains, sa parole « vala un écrit ».

« Il aimait les femmes et il n'était pas mal fait, dit Talle mant : *Historiette* de M. d'Avaux. Il en conta à la fille d'un conseiller au Châtelet, nommé M. d'Amours. C'était une belle fille et qui avait deux beaux noms, car elle s'appelait *Aurore D'Amours*. On croit qu'il a eu assez de privautés avec elle ; et comme il ne voulut pas l'épouser elle se fit religieuse... Dans le septentrion il passait pour un fort grand personnage ; il avait pensé les faire deven ir fous tant il faisait le roi... M. d'Avaux était l'homme de la robe qui avait le plus de bel esprit et qui écrivait le mieux en français... Il mourut de fièvre en 1650 ; son frère de Mesmes mit dans les billets d'enterrement : *haut et puissant seigneur et commandeur des ordres du roi*. Il faut être évêque, archevêque ou cardinal pour cela... Il était charitable : durant qu'on bâtissait sa maison, il faisait payer les journées et panser à ses dépens les ouvriers qui se blessaient. Il ne fit point de testament ; peut-être ne croyait-il pas mourir si tôt... »

déjà de la réputation, et avait fait imprimer, en une nuit, au devant de l'Arioste, cette lettre qui a tant couru (2), quand M. de Chaudebonne le rencontra en une maison, et lui dit : « Monsieur, vous êtes un trop galant homme pour demeurer dans la bourgeoisie, il faut que je vous en tire. » Il en parla à Mme de Rambouillet[1] et le mena chez elle quelque temps après. C'est ce que veut dire Voiture dans une lettre où il y a : « Depuis que M. de Chaudebonne m'a réengendré avec Mme et Mlle de Rambouillet... » Comme il avait beaucoup d'esprit et qu'il était assez né pour la cour, il fut bientôt toute la joie de la société de ces illustres personnes. Ses lettres et ses poésies le témoignent assez. La galanterie de Mme Saintot ne laissait pas d'aller son cours. La conversation de Voiture lui rendit l'esprit plus poli. On voit dans une lettre de Voiture qu'elle disait *pitoable* et *gausser* et qu'elle croyait que *triste* était un méchant mot. Enfin, elle parvint à faire de belles lettres. On en a vu des volumes entiers, écrits à la main, courir les rues. A son retour de Flandre, Voiture renoua sa galanterie. Il y avait eu assez de scandale pour que les frères de Mme de Saintot

1. Voir plus loin : *Historiette de Mme de Rambouillet*, pour tout ce qui la concerne; et aussi sa famille, son hôtel

lui fissent une insulte, car une fois ils ne voulaient seulement que le jeter par la fenêtre. Cela éloigna Voiture pour quelque temps. Durant son absence elle se laissa cajoler par un gentilhomme de Bretagne, nommé La Hunaudaye, pour le faire revenir. En effet, il revint. Elle, cependant, s'était flattée de l'espérance d'être Mme de La Hunaudaye; car on dit en Bretagne que M. de La Hunaudaye est un peu moins grand seigneur que le roi. Cela faisait qu'elle voulait bien l'épouser. Quoiqu'il n'y eût rien au monde de si contraire à Voiture que cet homme-là, elle l'eût voulu pour mari, et Voiture pour galant. La Hunaudaye, de son côté, était aussi jaloux de Voiture.

Comme elle était dans cet embarras, elle allait à confesse, pour prier Dieu de lui inspirer ce qu'elle avait à faire. Il lui prit une folie dans les carmes déchaussés, où elle était allée, dans laquelle elle dit merveilles, et découvrit bien des mystères. On croit que ce fut un mal de mère, causé par le déplaisir de n'avoir pu attraper La Hunaudaye. Après, elle fut quelque temps dans son logis, sans qu'on la laissât voir à personne. Cette folie fut suivie de celle de vouloir que Voiture l'épousât. Lui, de son côté, fit toutes les choses imaginables pour la guérir de cette fantaisie; il la rebuta; il

refusa de recevoir ses lettres; il fut des années sans la voir : tout cela n'y faisait rien. Cette folie fut cause que la pauvre femme, outre qu'elle n'était déjà pas trop bonne ménagère, ne prit pas autrement garde à ses affaires; tellement que quand il fallut rendre compte à ses deux gendres, elle se trouva bien en reste. Eux, voyant cela, en usèrent assez bien et firent ce qu'ils purent pour la persuader de leur donner seulement assurance de ne point aliéner le fonds, et qu'elle ne se tourmentât point de rendre compte. Elle n'y voulut pas entendre. Enfin, ayant découvert qu'elle faisait le plus d'argent qu'elle pouvait pour s'en aller, ils la firent interdire. Elle ne laisse pas de partir, et s'en va chez Mme de Pénestraux, son amie, entre les Sables-d'Olonne et Nantes. Là il lui vint en pensée que cette dame, qui donne un peu dans le bel esprit, pourrait bien aussi être amoureuse de Voiture, parce qu'elle louait trop ses vers. Elle la quitte sans dire *gare* et s'en va en charrette jusques à Nantes, d'où elle remonte la rivière de Loire jusques à Orléans. De là, sans passer ou du moins sans s'arrêter à Paris, elle va en Flandre. A Bruxelles, elle se met chez une faiseuse de collets pour apprendre à en faire, afin de se mettre en condition chez Mme de Guise, parce

que leurs aventures étaient presque semblables. Mme de Guise ne la voulut pas prendre; la voilà donc de retour à Paris. Dès qu'elle voyait deux personnes ensemble, elle s'en approchait et leur disait : « N'est-il pas vrai que c'est un ingrat? » car elle croyait qu'on ne parlait que de Voiture et d'elle.

En ce temps-là Voiture, que la reine de Pologne (3) connaissait de longue main, eut, à sa prière, charge de la servir tant qu'elle serait en France, Mme Saintot craignit que son déloyal n'allât jusques à Hambourg, ou plus loin. Elle se met à le suivre. A Saint-Denis les hôtelleries étaient si pleines, et elle en si pitoyable équipage, qu'on la prit pour une gourgandine; elle fut contrainte de coucher dans son carrosse de louage avec sa suivante. Cela ne la rebuta point; elle fut jusques à Péronne, et elle n'alla pas plus loin, parce que Voiture ne passa pas outre. Dans tout ce voyage elle ne put obtenir de ce cruel un quart d'heure d'audience. Une de ses amies qui tâchait de la guérir la fut voir une fois dans une troisième chambre, en un fort sale lit, elle qui avait été la plus propre femme de Paris. Cette pauvre folle lui dit : « Je vis hier une femme qui est presque aussi malheureuse que moi; c'est une femme de

quelque âge, qui s'est remariée à un jeune homme qui la maltraite. — Voilà une chose bien étrange, lui dit cette amie; cette femme est punie de la folie qu'elle a faite. — C'est pour cela, reprit l'amante éplorée, que son mari l'en devrait mieux aimer, car ceux pour qui nous faisons des folies ne nous en sauraient avoir trop d'obligation. » Et elle se mit à soutenir cette extravagante opinion tout le temps de la visite.

Nous dirons le reste à la fin de cette historiette, car nous avons dit la suite de cette amourette par avance.

Voiture en conta aussi à Mme des Loges, à la marquise de Sablé et à d'autres (4). Mme des Loges l'aimait : ce fut elle qui commença ces rimes en *ture*, qu'on a depuis appelées le *portrait du pitoyable Voiture*[1], car il était toujours enrhumé

1. Par exemple :

> Je voudrais bien rimer en *ture*
> Pour décrire Monsieur de Voiture
> Quoi qu'il eût fort peu de lecture,
> C'est un vrai diable en écriture.
> En vers, en prose et littérature;
> C'est un Alexandre en peinture,
> C'est un Démosthène en sculpture,
> Du cercle il sait la quadrature.
> Un Caton en architecture,
> C'est une aimable créature
> Si sa race était sans rature
> Et sa naissance sans roture.

Ces vers furent très désagréables à Voiture, si l'on en juge par une lettre qu'il écrivait à son ami Costar. Ils sont injustes, en

et se plaignait sans cesse. M. de Rambouillet y ajouta quelque chose, et en 1663 ou 1664, quelqu'un y joignit des rimes offensantes, dont Voiture se plaint dans une lettre à Costar (5). Pour moi j'aurai quelque opinion que c'est feu Malleville (6) qui les a ajoutées; car, outre que cela est assez de son air, la première personne qui m'en a parlé est une femme avec laquelle il était fort bien. Elle me les dit par cœur, car elle apprenait tout ce qu'il faisait; or, il y a dans cette pièce que Voiture :

Est un Alexandre en peinture
Et un Démosthène en sculpture.

Cette femme qui faisait le bel esprit disait :

C'est un *Démistaine* en peinture.

Voiture était petit (7), mais bien fait; il s'habillait bien. Il avait la mine naïve, pour ne pas dire niaise, et vous eussiez dit qu'il se moquait des gens en leur parlant. Je ne l'ai pas trouvé trop civil, et il m'a semblé prendre son avantage en toutes choses. C'était le plus coquet des humains.

ce qui concerne le « fort peu de lécture. » Voiture avait fait d'excellentes études. Il était fort instruit : savait le latin, l'italien, l'espagnol, et, chose rare à cette époque, connaissait très bien notre ancienne littérature. On a de lui plusieurs fort amusantes lettres en « vieux langaige ».

Ses passions dominantes étaient l'amour et le jeu; mais le jeu plus que l'amour. Il jouait avec tant d'ardeur qu'il fallait qu'il changeât de chemise toutes les fois qu'il sortait du jeu. Quand il n'était pas avec ses gens il ne parlait presque pas. D'Ablancourt ayant demandé à Mme Saintot, du temps qu'elle n'extravaguait pas, ce qu'elle trouvait de si charmant à cet homme qui ne disait rien : « Ah! répondit-elle, qu'il est agréable parmi les femmes quand il veut! » Même avec ceux à qui il voulait plaire, il avait de grandes inégalités, et souvent il lui prenait des rêveries comme ailleurs. Quand il était chagrin, il ne laissait pas d'aller voir le monde, mais il était fort mal divertissant, et même on pouvait dire qu'il était à charge. Il était quelquefois si familier, qu'on l'a vu quitter ses galoches en présence de Madame la Princesse [1] pour se chauffer les pieds. C'était déjà assez de familiarité que d'avoir des galoches; mais, ma foi, c'est le vrai moyen de se faire estimer des grands seigneurs que de les traiter ainsi; nous verrons ensuite qu'il leur par-

1. Mme la Princesse (Charlotte-Marguerite de Montmorency, mariée à Henry II de Bourbon), mère de Condé. Nous en avons longuement parlé dans l'*Historiette de Henri IV*. — Voir la 1re série *Rois, grandes dames et beaux esprits d'autrefois*, — à propos surtout du ballet où Henri IV en devenait amoureux.

lait assez librement. M[me] de Rambouillet dit qu'il n'était point intéressé, et que ses négligences lui avaient fait perdre une infinité d'amis; que, pour elle, elle s'en était admirablement bien divertie; que quand elle l'avait trouvé en humeur de causer, elle l'avait laissé causer, qu'aussi, quand il avait été en humeur de rêver, elle avait fait tout ce qu'elle avait eu à faire; comme s'il n'y eût point été.

Il avait soin de divertir la société de l'hôtel de Rambouillet. Il avait toujours vu des choses que les autres n'avaient point vues; aussi, dès qu'il y arrivait, tout le monde s'assemblait pour l'écouter. Il affectait de composer sur le champ. Cela lui est peut-être arrivé bien des fois, mais bien des fois aussi, il a apporté les choses toutes faites de chez lui. Néanmoins, c'était un fort bel esprit, et on lui a l'obligation d'avoir montré aux autres à dire les choses galamment. C'est le père de l'ingénieuse badinerie (8); mais il n'y faut chercher que cela, car son sérieux ne vaut pas grand'chose, et ses lettres, hors les endroits qui sont si naturels, sont pour l'ordinaire mal écrites. On a eu grand tort de ne pas en ôter au moins les grosses ordures. Il semblait qu'il craignît cela; car il disait à M[me] de Rambouillet, six mois avant que de mourir : « Vous verrez

qu'il y aura quelque jour d'assez sottes gens pour aller chercher çà et là ce que j'ai fait, et après le faire imprimer ; cela me fait quelque envie de le corriger. » Il faut avouer aussi qu'il est le premier qui a amené le libertinage [1] dans la poésie ; avant lui personne n'avait fait des stances inégales, soit de vers, soit de mesures.

Corneille est celui qui a gâté le théâtre par ses dernières pièces ; car il a introduit la déclamation [2].

Voiture avait une plaisante erreur : il croyait qu'ayant réussi en galanterie (9), il ferait de même en toute autre chose, et qu'à un homme de bon sens, quand il était nécessaire, toutes les connaissances venaient sans être étudiées. Aussi, il n'étudiait quasi jamais. Il était fort divertissant, quand il n'était pas tout à fait amoureux et qu'il ne faisait que dire des galanteries ; mais, quand il était bien épris c'était un stupide. Il était si sujet à en conter que j'ai ouï dire à Mlle de Chalais que, comme elle était auprès de Mlle de Kerveno, et qu'il la venait voir, il en voulait conter à Mlle de

1. Ici ce mot signifie « licence poétique ».

2. Il importe de dire que cette appréciation faite par Tallemant, en marge de son manuscrit, ne s'applique évidemment qu'aux dernières et, alors, très faibles « pièces » du grand Corneille.

Kerveno qui n'avait que douze ans. Elle l'en empêcha, mais elle l'en laissa dire tout son soûl à la cadette, qui n'en avait que sept. Après, elle lui dit : « Il y a encore une fille là-bas ; dites-lui un mot en passant. »

On sait quelles obligations il avait au cardinal de La Valette, et qu'il était son confident ; cependant, comme le cardinal voulait souvent faire l'enjoué, quoiqu'il n'y réussît pas, Voiture lui disait tout bonnement ce qu'il lui en semblait, et quelquefois devant des témoins.

Le maréchal d'Albret, qu'on appelait alors Miossens, a été longtemps qu'il ne savait ce qu'il disait : c'était un véritable galimatias ; on n'entendait pas ce qu'il voulait dire, encore qu'il eût de l'esprit. Un jour qu'il y avait un grand rond — *un cercle* — à l'hôtel de Rambouillet, Miossens parla un quart d'heure de son style ordinaire : Voiture lui va rompre en visière : « Je me donne au diable, monsieur, dit-il, si j'ai entendu un mot à tout ce que vous venez de dire. Parlerez-vous toujours comme cela ? » Miossens ne s'en fâcha pas et lui dit seulement : « Hé, monsieur, monsieur Voiture, épargnez un peu vos amis. — Ma foi, reprit Voiture, il y a si longtemps que je vous épargne, que je commence à m'ennuyer. »

Il en usait à peu près de même avec feu M. de Schombert qui, quoiqu'il eût bien de l'esprit et qu'il écrivît bien, avait pourtant une conversation assez pesante. Il l'en raillait toutes les fois que cela venait à propos, et l'autre n'en faisait que rire.

On voit dans les vers à la reine : *Je pensais*... qu'il ne l'épargnait pas elle-même, car il lui dit tout franc qu'elle avait été amoureuse de Buckingham. On voit aussi comme il parle à M. le prince (10) dans cette réponse pour Mme de Montausier.

Dans les parties qu'on faisait à l'hôtel de Rambouillet et à l'hôtel de Condé, Voiture divertissait toujours les gens, tantôt par des vaudevilles[1], tantôt par quelque folie qui lui venait dans l'esprit. Une fois, en revenant de Saint-Cloud, ils versèrent. Il y avait huit personnes dans le carrosse. Comme c'était lui qui était du côté que le carrosse avait versé et que personne ne se plaignait, il se mit à crier qu'il avait la jambe rompue ; Mlle Paulet, qui était de la partie, lui dit : « Vous vous trompez, c'est le bras, car on se peut bien rompre un bras en tombant comme vous êtes tombé, mais non pas une jambe. — Mademoi-

1. Ce mot est, ici, pris dans son étymologie, *voix de ville*, chansons.

selle, répondit-il froidement, chacun sent son mal; je sais bien que c'est la jambe. » Elle voulait lui prouver que non, quand, voyant qu'on envoyait quérir un chirurgien, car ce n'était pas loin du village, il se mit à rire de toute sa force et leur dit qu'il ne s'était rompu ni bras ni jambes.

Ayant trouvé deux montreurs d'ours dans la rue Saint-Thomas, avec leurs bêtes enmuselées, il les fait entrer tout doucement dans une chambre où Mme de Rambouillet lisait, le dos tourné aux paravents. Ces animaux grimpent sur les paravents; elle entend du bruit, se tourne, et voit deux museaux d'ours sur sa tête. N'était-ce pas pour guérir de la fièvre, si elle l'eût eue? Il fit bien pis au comte de Guiche par le conseil de Mme de Rambouillet; car sous ombre que le comte lui avait dit, un jour, que le bruit courait qu'il était marié, et lui demanda s'il était vrai, il alla le réveiller, une fois, à deux heures après minuit, disant que c'était pour une affaire pressée : « Eh bien! qu'y a-t-il? dit le comte en se frottant les yeux. — Monsieur, répond très sérieusement Voiture, vous me fîtes l'honneur de me demander, il y a quelque temps, si j'étais marié, je viens vous dire que je le suis. — Ah! peste!

s'écria le comte, qu'elle méchanceté de m'empêcher ainsi de dormir! — Monsieur, reprit Voiture, je ne pouvais pas, à moins que d'être un ingrat, être plus longtemps marié sans vous le venir dire, après la bonté que vous avez eue de vous informer de mes petites affaires! »

Mme de Rambouillet l'attrapa bien lui-même. Il avait fait un sonnet dont il était assez content; il le donna à Mme de Rambouillet qui le fit imprimer avec toutes les précautions de chiffre et d'autre chose, et puis le fit coudre adroitement dans un recueil de vers imprimés il y avait assez longtemps. Voiture trouve ce livre que l'on avait laissé exprès ouvert à cet endroit-là : il lut plusieurs fois ce sonnet; il dit le sien tout bas, pour voir s'il n'y avait point quelque différence; enfin cela le brouilla tellement qu'il crut avoir lu ce sonnet autrefois, et qu'au lieu de le produire, il n'avait fait que s'en ressouvenir; on le désabusa quand on en eut assez ri.

Le marquis de Pisani et lui étaient toujours ensemble; ils s'aimaient fort, ils avaient les mêmes inclinations; et quand ils voulaient dire : Nous ne faisons point cela nous autres, ils disaient : « *Cela n'est point de notre corps* (11). » Ils faisaient tous les jours quelque malice à quelqu'un; c'était un

tintamarre perpétuel à l'hôtel de Rambouillet. Ils s'avisaient souvent de quelques bagatelles pour faire rire. Une après-dînée, Voiture, attaqué d'une colique à laquelle il était sujet, monte dans la chambre de la vieille demoiselle de Mme la marquise ; car il mangeait tous les jours à l'hôtel de Rambouillet, quoiqu'il ait eu, telle année, dix-huit mille livres à manger. Il a eu une bonne pension en qualité de premier commis des finances pendant que M. d'Avaux a eu le titre de surintendant. Il avait trois petites charges : il était, chez Monsieur, introducteur des ambassadeurs ; gentilhomme ordinaire et maître d'hôtel de Madame : et M. le Prince l'a souvent fait servir un quartier de maître d'hôtel chez le roi. Son jeu lui coûtait.

Il fut longtemps dans cette chambre que sa colique ne se passait point : cette demoiselle, pour le renvoyer chez lui, c'était vis-à-vis, lui donne une robe de chambre fourrée qu'elle avait. Il passait par le bout de la salle, qui est fort grande, quand par hasard Mme de Rambouillet y vint. Elle ne pouvait deviner de loin ce que c'était : un homme avec une robe de femme, environné de toutes les *femelles* de la maison, tout farci de serviettes, pâle, mais qui riait pourtant de l'éton-

nement de la marquise, quand Mlle de Rambouillet y arriva aussi, qui, croyait que Voiture avait fait toute cette mascarade pour faire rire, se mit à lui crier : « Hé ! Voiture, de quoi vous avisez-vous ? Cela n'est nullement plaisant ; cela ne fait point rire ; vraiment, vous me faites pitié ! »

Pour en revenir au marquis de Pisani et à Voiture, on m'a dit, mais je ne voudrais pas l'assurer, qu'un jour, comme ils s'amusaient au cours, avec M. Arnauld, à deviner à la mine, la profession des gens, il passa un carrosse où il y avait un homme vêtu de taffetas noir avec des bas verts. Voiture dit que c'était un conseiller à la Cour des Aides et qu'il gagerait. On gage contre lui, mais à condition qu'il l'irait demander à cet homme. Voiture descend, l'aborde, et pour excuse lui dit que c'était par gageure : « Gagez toujours, lui dit l'autre froidement, que vous êtes un sot, et vous ne perdrez jamais ! »

Comme M. d'Avaux était à Munster, en je ne sais quelle occasion, la marquise de Sablé fut obligée de lui écrire ; elle dit à Costar : « Faites-moi un peu une lettre. » Il lui en fit une ; elle la trouva si guindée, qu'elle en fit une autre et l'envoya. M. d'Avaux écrivit ici qu'il avait reçu de la marquise la plus belle lettre du monde. Costar

donne dans le panneau, croit que c'est la sienne qu'on loue et est assez coquin pour en montrer une copie. Voiture la voit et ne la trouve point merveilleuse; il en parle à la marquise qui lui dit la vérité; il tire copie de sa lettre, et en fait affront à Costar, quoique ce ne fût qu'en riant. Il en faisait peu de cas.

Voici encore une plaisante vision de Voiture. Il y avait un homme, dans la rue Saint-Honoré, vers les Quinze-Vingts, pour le privé duquel Voiture avait une telle *amitié* qu'il se détournait de quatre rues pour y aller *faire ses affaires*, quoiqu'il ne connût presque point cet homme, et cela familièrement sans lui demander. Cet homme s'en ennuya, et y fit mettre un cadenas, puis un loquet qu'on n'ouvrit qu'avec une clef. Voiture trouvait toujours moyen d'y entrer; enfin ils en eurent querelle et Voiture alla ailleurs.

A propos de querelle, la plus grande que Mlle Paulet ait jamais eue contre personne, ç'a été contre Voiture. Comme il était en Espagne, Mlle Paulet, en dessein de le divertir (12), lui envoyait sans grand discernement tout ce qu'elle pouvait recouvrer. Ces gros paquets lui coûtaient bon; cela commença à l'ennuyer, et peut-être en témoigna-t-il. D'ailleurs il ne prenait pas plaisir

à voir que Godeau[1] et M. de Chandeville, grand garçon bien fou et neveu de Malherbe, c'est-à-dire versificateur, se fussent si bien mis dans l'esprit de Mlle Paulet, et peut-être de Mlle de Rambouillet en son absence. Il lui fit une insolence, le propre jour qu'il revint de France. Il lui avait écrit qu'il arriverait tel jour, et qu'il serait ravi de la voir le jour même, à l'hôtel de Rambouillet. En la ramenant, le soir, il ne pût s'empêcher de lui parler de Chandeville : il l'appelait *cet Adonis* et y mêla, peut-être, quelque mot de Vénus. *La lionne* se mit en fureur; ils furent deux ans sans se voir ; enfin, il y retourna mais elle ne le lui a jamais pardonné ! On dit encore, mais je ne sais si ceci arriva devant ou après, qu'une fois qu'il était chez elle, il lui prit un tel chagrin de ce qu'il était venu des gens qui ne lui plaisaient pas, qu'il se mit en un coin et ne parla plus ; et quand il voulut s'en aller, en lui disant adieu, il lui mit la main sous le menton comme pour la caresser, ainsi qu'une petite fille. Il y eut une grande querelle pour cela. Mme de Rambouillet dit que Voiture, ayant vécu

1. Dans l'*Historiette de Conrart*, nous avons assez longuement parlé de Godeau. Voir premier volume; appendice à l'*Historiette de Conrart*.

familièrement, mais non librement avec Mlle Paulet, lui dit quelque chose au retour de Flandre qu'elle prit de travers, et cela lui arrivait fort souvent. Depuis, étant aigrie, elle interprétait tout en mal, et les choses qu'elle eût trouvées bonnes autrefois, elle les trouvait mauvaises. Il n'y a jamais eu d'amour entre eux, mais seulement une amitié tendre, mêlée de quelque galanterie. La bonne fille avait bien de l'esprit et bien du cœur ; mais pour du jugement elle n'en avait pas de reste.

Mais il est temps de parler des combats de Voiture, car les amours et les armes s'accordent assez bien ; et, à l'imitation de l'Arioste, je chanterai l'*arme e l'amori* de Voiture.

Il y a tel brave qui ne s'est pas battu tant de fois (13) que lui, car il s'est battu jusqu'à quatre fois, de jour et de nuit, au soleil, à la lune et aux flambeaux. La première fois, ce fut au collège, contre le président des Hameaux ; la seconde contre La Coste, pour le jeu ; et il y eut une rencontre assez plaisante, car Arnauld, qui ne prenait pas autrement Voiture pour un gladiateur, lui alla conter à lui-même, comme une fable, qu'on lui avait dit qu'il s'était battu contre La Coste ; qu'il avait mis sa perruque sur un arbre ; peut-être avait-il été malade ; et ensuite tout le

succès, qui ne fut pas fort sanglant. Et il se trouva que tout cela était vrai. Le troisième combat fut à Bruxelles, contre un Espagnol, au clair de la lune ; et le quatrième et dernier fut dans le jardin de l'hôtel de Rambouillet, aux flambeaux, contre Chavaroche, intendant de la maison. Leur querelle venait de l'aversion qu'ils avaient l'un pour l'autre dès le temps qu'il y avait trois sœurs à l'hôtel de Rambouillet, qui étaient honnêtement coquettes. Chavaroche avait déjà été amoureux, comme je l'ai marqué ailleurs, de Mme de Montausier, quand elle était fille. Cela ne servit pas à les remettre bien ensemble; mais ce qui les brouilla tout à fait, ce fut que Voiture, qui n'avait garde de laisser une fille sans la cajoler, surtout étant jeune et de qualité, s'était mis à en conter à Mlle de Rambouillet, dès qu'elle était sortie de religion. Chavaroche, ou en tenait aussi un peu ou était bien aise de nuire à Voiture. La demoiselle ne les faisait pas soutenir [1] comme sa sœur, et il y a grande apparence qu'elle avait de la bonne volonté pour Voiture. Je les trouvais presque toujours ou jouant au volant, et je jouais avec eux, ou causant tout bas; auquel cas je les laissais fort à leur aise. Il a peut-être

1. C'est-à-dire « tenir en bride ».

servi à rendre cette fille moins raisonnable qu'elle n'eût été. Voiture en devint insupportable. Mme de Saint-Étienne [1], dit que sur la fin on était fort las de lui, et que, sans la longue habitude qu'il avait dans la maison et la considération de Mme de Rambouillet, pour qui il avait plus de complaisance, on eût tâché à l'éloigner. Montausier n'avait jamais eu d'inclination pour lui, parce qu'il était persuadé qu'il lui avait plutôt nui qu'autrement auprès de Mme de Montausier, dans sa recherche ; et il lui est arrivé plusieurs fois de dire, quand Voiture faisait quelque chose pour rire : « Mais cela est-il plaisant? Mais trouve-t-on cela divertissant ? »

Voiture poussa Chavaroche sur je ne sais quoi, et l'autre, qui savait que Voiture prendrait avantage de la retenue qu'il témoignerait et la voudrait faire passer pour une poltronnerie, mit l'épée à la main contre lui et le blessa à la cuisse, dont il cria comme s'il eût été blessé à mort, à ce qu'on dit à l'hôtel de Rambouillet. On y courut fort à propos, car on raconte qu'un des

1. Mme de Saint-Étienne était fille de la marquise de Rambouillet; religieuse à Yères avec Mme Pisani sa sœur. « Mais, dit Tallemant, il fallut les en tirer toutes deux parce que Mme d'Yères est une fort déraisonnable personne. » — Voir *Historiette de Mme de Rambouillet* où nous les retrouverons.

laquais de Voiture allait percer Chavaroche par derrière. Voiture ne voulait pas avouer que l'autre l'avait blessé ; il disait que ça avait été un laquais en les séparant. Cela se vérifia pourtant après. Chapelain[1] et Conrart furent contre lui ; mais ils n'avaient garde de faire autrement, car Voiture se moquait d'eux, et de Costar aussi, quoique Costar croie tout le contraire. Il ne faut que lire leurs lettres pour s'en convaincre.

M. et Mme de Montausier se déclarèrent pour Chavaroche ; et ce qui étonna le plus Voiture, c'est qu'Arnauld fut plutôt pour Chavaroche que pour lui. Mme de Rambouillet eut un étrange chagrin de cette aventure. Cela était ridicule en soi, à des gens de cinquante ans qui disaient ou devaient dire tous deux leur bréviaire, car ils avaient des bénéfices ou des pensions sur les bénéfices ; et puis, elle avait peur qu'on ne dît des sottises de sa fille : elle est pourtant bien revenue de cela, la demoiselle. M. de Grasse — *Godeau* — s'en alla brusquement faire une méchante pièce de combat, où il faisait battre un pourceau contre un brochet. On appelait Chavaroche le *pourceau*, parce qu'il allait et venait

1. Voir pour Chapelain, appendice à l'*Historiette de Conrart*. Voir dans notre premier volume.

tant à Yères, qu'on le nomma le *pourceau de l'abbaye*[1]; et à cause que la lettre de la carpe à Monsieur le Prince commence par *Mon compère le brochet* (14). Mlle Paulet, aussi brusque que le prélat, alla lire cette pièce à Mme de Rambouillet comme une chose bien récréative. J'y étais; elle en avait un ennui mortel, mais elle n'en témoigna rien. Depuis, M. de Montausier a fait ôter, par le moyen de Pellisson, l'endroit de la *Pompe funèbre* qui parle de ce combat. Depuis ce temps Voiture n'alla plus si souvent à l'hôtel de Rambouillet.

Voiture ne survécut guère à cet exploit. Ce jeu lui avait fait venir la goutte; peut-être les

1. Quelle est l'origine de cette expression? Dans le plein moyen âge, alors que la propreté des rues était chose irréalisable, les Parisiens envoyaient leurs pourceaux y chercher pâture. Puis survinrent des ordonnances royales qui permirent aux « sergens de tuer les pourceaux qu'il trouveront dans la dite ville : Paris ». Cela pour assainir la voie publique. Exception cependant fut faite en l'honneur de son patron, pour le prieuré de la rue Saint-Antoine. Il fut autorisé à posséder douze pourceaux qu'il pouvait lâcher dans les rues pour trouver leur nourriture. Ces pourceaux portaient au cou, comme signe protecteur, une sonnette, sur laquelle était gravé un T : la marque du couvent. François Ier confirmait ce droit et il est certain qu'encore au milieu du XVIe siècle, le couvent quêtait toujours pour les pourceaux, en pleine rue de Paris : Un des « *cris de Paris* » était alors.

N'y a-t-il rien pour les pourceaux d'Antoine,
Chambrières, regardez-y !

dames y avaient-elles contribué. Il mourut au bout de quatre à cinq jours de maladie, pour s'être purgé, ayant la goutte.

A propos de jeu, une fois qu'il avait fait vœu de ne plus jouer, il alla chez le coadjuteur[1] pour se faire dispenser de son vœu ; il y trouva Laignes[2] qui lui dit : « Moquez-vous de cela ; jouons ! » Effectivement, il le fit jouer, et lui gagna trois cents pistoles, sans le laisser parler au coadjuteur. Le vin ne lui peut pas avoir donné la goutte, car il ne buvait que de l'eau. Voici un vaudeville que Blot[3] (15), gentilhomme de M. d'Orléans, fit en une débauche :

Quoi ! Voiture tu dégénère
Sors d'ici : Maugré bien de toi !
Tu ne vaudras jamais ton père
Tu ne vends du vin, ni n'en bois !

Nous rions de ta politesse
Car tout homme qui ne boit ni ne fout,
Et qui n'a ni argent ni noblesse,
Mérite qu'on le berne partout !

1. Depuis cardinal de Retz. Nous en avons précédemment parlé : appendice à l'*Historiette de Ménage*.

2. Geoffroy, marquis de Laignes, capitaine de gardes de Gaston, duc d'Orléans; entra très avant voir *Mémoires du cardinal dé Retz*) dans le parti de la Fronde.

3. Un des « types » parmi les plus caractéristiques, avec Faret, Théophile, Saint-Amant, de cette « bohème », libre pen-

Quelqu'un fit encore ceci :

Je cherchais Montrésor
J'ai trouvé Voiture;
Je cherche de l'or,
Je n'ai trouvé que de l'ordure.

Il entra une fois dans un lieu où M. d'Orléans faisait la débauche. Blot, en badinant, lui jeta quelque chose à la tête ; cela fit du bruit, et l'on courut en riant ; un valet de pied, étourdiment, comme il s'enfuyait, lui voulut passer l'épée à travers le corps : il avait vraisemblablement cru que Voiture avait voulu attenter à la personne de Son Altesse Royale.

Dès que Voiture fut tombé malade, Mme de Saintot, la fidèle Mme de Saintot, y courut. Il ne la voulait point voir, à ce qu'on dit. Elle y alla

seuse, tapageuse et gaillarde d'alors. Bon vivant, buveur solide, ne croyant pas à grand'chose. Si, comme le dit Chapelle, « ses derniers moments furent d'une âme sensée, c'est sans doute que cette âme était revenue de loin ». Voici l'épitaphe que lui fit Saint-Pavin, son compagnon de plaisirs :

Ci-gît un docteur peu commun
Qui peu savant, mais fort habile,
Prêcha souvent, jamais à jeun.
Et comprit tout, hors l'évangile.
Du présent il a dit merveille.
Du futur ce qu'il a pensé
Ne s'est révélé qu'à l'oreille ;
Mais chacun tient pour vérité
Que jamais il n'en a douté.

pourtant tous les jours. Elle dit qu'elle le vit et qu'elle fit avec lui le compte de quelque argent qu'il avait à elle. On l'alla consoler, et elle disait : « Voilà le dernier coup que la fortune avait à tirer contre moi. »

Il y alla une autre femme avec laquelle il avait vécu fort scandaleusement. C'était la fille de Renaudot, le gazetier[1], qu'il avait mise mal avec son mari. Il avait fait une promenade avec elle, il n'y avait que fort peu de jours. Elle n'était pas belle mais il la voulait faire passer pour un esprit admirable. Pour cela on assure qu'il ne la voulut

1. Renaudot qui naissait à Loudun en 1586 et mourut à Paris, fut l'ancêtre des journalistes français. Reçu médecin à 19 ans il « présentait au roi le projet d'un établissement en faveur des pauvres, qui sous le titre de « bureau d'adresses », tiendrait du bureau de placement et de l'office de renseignements ». C'était, en embryon, notre « Bourse du travail ». C'est en 1631 qu'il éditait, sous le titre modeste de *Gazette*, le premier journal qui donnait des nouvelles politiques, surtout des nouvelles de l'étranger, et paraissait une fois par semaine, avec des suppléments irréguliers. Puis, dès la création de son « bureau d'adresses », il imprimait une feuille où l'on peut trouver l'origine des *Petites affiches*. En 1635, il prenait, officiellement, la rédaction du *Mercure français*. Tous « factums », toutes relations d'événements sortirent alors de son imprimerie. En lutte contre toute la Faculté de Médecine qui lui reprochait surtout, comme innovation, l'emploi de la médication chimique, il succombait. Interdiction lui fut faite d'exercer la médecine à Paris et d'y tenir un mont-de-piété. Il mourut pauvre, au Louvre où il habitait en qualité d'historiographe du roi.

point voir. M[lle] Paulet disait qu'il était mort comme le grand seigneur dans les bras de ses sultanes. J'ai déjà dit qu'elle fit dire des messes pour lui, mais qu'elle ne lui pardonna point. Je l'ai vue en colère de ce que M[me] de Rambouillet disait trop de bien de Voiture: « Je croyais, disait-elle, qu'il fallût bien prier Dieu pour son âme, mais je vois bien qu'il n'y a plus qu'à le canoniser! »

Sarrazin fit la *Pompe funèbre* qui, quoi que languissante en bien des endroits, est pourtant la meilleure chose qu'il ait faite (16). Il a volé à Voiture même, dans la lettre à M. de Coligny, toute l'invention de ces *Amours* différents (17). On voit assez la malignité de l'auteur, qui ne peut cacher sa jalousie, car il remarque des fautes de Voiture, comme quand il dit en un des chapitres: *Comme Vetturius enseignait aux nouveaux mariés ce qui s'était passé entre eux*. Il est vrai qu'il n'y a point d'art à cette épître à M. de Coligny, car il raconte à ce seigneur ce qu'il sait mieux que lui, sans prendre aucun biais pour cela. Sarrazin le fait passer pour un farfadet. M[me] de Rambouillet ne se pouvait résoudre à lire cette pièce; enfin M[me] de Saintot l'en pria. Elle croyait, la pauvre fille, que c'était à son avantage et à l'avantage de Voiture.

Le comte de Thorigny, fils de cet *habile homme*, M. de Matignon, disait, après avoir lu la *Pompe funèbre de Voiture* tout du long : « Je vous assure que cela est fort joli. Voiture ne fit jamais mieux que de faire cette pièce avant que de mourir. » Mais, ce qui est le plus étonnant de tout, c'est que Martin[1], neveu de Voiture, après avoir fait une grande préface qu'on lui corrigea, et où on lui fait faire une espèce d'apologie pour son oncle, à cause de Sarrazin, fut si innocent que de proposer de mettre la *Pompe funèbre* au bout des *Œuvres de Voiture*. Martin n'en tira rien du libraire, mais les sœurs de Voiture en voulurent avoir deux cents livres. On doutait que cela pût réussir, à cause de tant d'endroits qu'on n'entend pas comme moi, qui y travaille depuis sa mort, et je ne puis avoir l'éclaircissement de bien des choses. Martin a sottement effacé des noms, en y mettant des étoiles, au lieu de les garder pour les remettre à plus tard ; cependant, il s'en est vendu une quantité étrange. Quelque jour, si cela se peut faire sans offenser trop de gens, je les ferai imprimer avec des notes, et je mettrai au bout les autres pièces que j'ai pu trou-

1. Martin Pinchesne, contrôleur de la maison du roi.

ver de la Société de l'hôtel de Rambouillet[1]. M. Servien s'est plaint hautement de ce qu'on avait laissé deux fois son nom dans les lettres à M. d'Avaux parce qu'étant nommé une fois cela sert à faire deviner le reste, puisqu'on se doute que c'est de lui que l'on veut parler. Je m'étonne que M. Chapelain et M. Conrart qui ont étoilé ce pauvre livre, n'aient pris garde à cela, eux qui ôtèrent le nom de M. Vaugelas en un endroit où il était noté très finement, car Voiture dit que pour passer pour Savoyard, il tâche à parler le plus qu'il peut comme M. Vaugelas[2].

1. Le commentaire de Tallemant sur Voiture est à la bibliothèque de l'Arsenal. Les « pièces sur la Société de l'hôtel Rambouillet sont perdues.

2. Se rappeler l'acte II, scène VI des *Femmes savantes*.

PHILAMINTE, *apercevant Martine, sa servante.*

Vite ! sortez friponne, quittez ces lieux
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

Mais, demande le « bonhomme Chrysale » cette incarnation, avec Mme Jourdain, du robuste bon sens, dans Molière, quel crime a-t-elle commis ?... « A-t-elle dérobé quelque aiguière ou quelque plat d'argent, ou encore...

CHRYSALE.

... L'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela !

CHRYSALE.

Pis que tout cela ?...
Comment ? diantre friponne ! Eh ? qu'a-t-elle commis ?

La reine d'Angleterre a conté à Mme de Montausier que voulant envoyer un Voiture à Mme de Savoie, elle voulut faire ôter une certaine lettre à M. de Chavigny, où il dit qu'il aimerait mieux entretenir trois heures Mme de Savoie que de faire cela, car, quoiqu'il y ait une étoile, le sens y va tout droit ; mais, par malheur, elle eut avis que Madame l'avait déjà vue.

M. de Blérancourt disait à Mme de Rambouillet que, voyant qu'on ne parlait que de ce livre, il l'avait lu, et qu'il trouvait que Voiture avait de l'esprit : « Mais, Monsieur, lui répondit Mme de Rambouillet, pensiez-vous que c'était pour sa noblesse ou sa belle taille qu'on le recevait partout, comme vous l'avez vu[1] ? »

Durant le blocus de Paris, 1649, Sarrazin écrivit en vers à M. Arnauld, qu'il ne nommait point, et il l'appelait *maréchal*, à cause qu'il était maréchal de camp ; cela courut, et comme on imprimait tout, en ce temps-là, cela fut imprimé avec

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas !

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable !

1. « Si Voiture était des nôtres, disait le prince de Condé nous ne le pourrions souffrir. »

ce titre : *L'ombre de Voiture au maréchal de Grammont.* Mme de Saintot s'alla mettre dans la tête que Voiture n'était point mort — c'est signe qu'elle ne l'a pas vu mourir — et que sa raison était qu'il n'y avait que Voiture qui pût avoir fait cette pièce.

(18) L'été devant sa mort, il fit une promenade à Saint-Cloud avec feu Mme de Lesdiguières et quelques autres. La nuit les prit dans le bois de Boulogne. Ils n'avaient point de flambeaux. Voilà les dames à faire des contes d'esprit. En cet instant Voiture s'avance du carrosse pour regarder si un écuyer qui était à cheval suivait, car la nuit n'était pas encore formée : « Ah ! vraiment, dit-il, si vous en voulez voir des esprits, n'en voilà que huit ! » On regarde ; en effet, il paraissait huit figures noires qui allaient en pointe. Plus on se hâtait, plus ces fantômes se hâtaient aussi. L'écuyer ne voulut jamais en approcher. Cela les suivit jusque dans Paris. Mme de Lesdiguières conte leur frayeur au coadjuteur, depuis le cardinal de Retz. « Dans huit jours, dit-il, je saurai la vérité (19). » Il découvrit que c'étaient des Augustins déchaussés qui revenaient de se baigner à Saint-Cloud, et qui de peur que la porte de la ville ne fût fermée, n'avaient point voulu laisser

éloigner ce carrosse et l'avaient toujours suivi.

Voiture a une bâtarde religieuse ; c'est d'elle qu'on a eu son portrait. Pour l'avoir dans sa chambre elle le fit habiller en saint Louis, parce que de grands cheveux plats ressemblent assez à ceux de ce roi, et qu'on lui fait la mine un peu niaise, comme Voiture se la fait dans la *Lettre à l'inconnue* (20).

Un soir que M. Arnauld avait mené le petit Bossuet de Dijon[1], aujourd'hui l'abbé Bossuet, qui a de la réputation pour la chaire, pour donner à Mme la marquise de Rambouillet le divertissement de le voir prêcher, car il a *prêchotté* dès l'âge de douze ans, Voiture dit : « Je n'ai jamais vu prêcher de si bonne heure ni si tard ! »

1. Ce « petit Bossuet » est le célèbre archevêque Bossuet, l'orateur et le « dernier prédicateur merveilleux des Pères de l'Église », un de nos plus grandiloquents stylistes, « l'aigle de Meaux ».

Bibl. Nationale

Le Palais Royal en 1639

(Anciennement Palais Cardinal.)

APPENDICE

(1) « *Madame des Loges* », l'une des femmes les plus spirituelles de cette aimable et si... tolérante société où nous promène Tallemant, était, nous dit-il, « fille d'un honnête homme de Troyes en Champagne, nommé M. Bruneau... On fut obligé de la marier plus tôt qu'on ne pensait, car en badinant avec son accordé elle devint grosse. Elle a dit depuis qu'elle ne savait pas comment cela s'était fait, que son mari et elle étaient tous deux si jeunes et si innocents qu'ils ne savaient ce qu'ils faisaient. Comme ç'a été la première personne de son sexe qui ait écrit des lettres raisonnables et que d'ailleurs elle avait une conversation enjouée, un esprit vif et accort, elle fit grand bruit à la cour. Elle avait une liberté admirable en toutes choses, rien ne lui coûtait, elle écrivait devant le monde, on allait chez elle à toutes heures; rien ne l'embarrassait. Elle faisait des impromptus fort jolis. On dit qu'elle était un peu galante. Le gouverneur de MM. de Rohan, nommé Haute-Fontaine, a été son favori. Voiture y a eu part, à ce qu'on prétend. Celui qui a eu le plus d'attachement avec Mme des

Loges, ç'a été un Allemand nommé Borstel. Étant résidant des princes d'Anhalt, il fit connaissance avec elle et apprit tellement bien à parler et à écrire qu'il y a peu de Français qui s'en soient mieux acquittés que lui. Il la suivit en Limousin. Le prétexte fut qu'ils avaient acheté ensemble de certains greffes en ce pays-là. Il avait transporté tout son bien en France. Comme il se vit dans un pays de démêlés, il ne voulut point se mettre parmi la noblesse, et comme il n'avait pas une santé trop robuste, il se feignit plus infirme qu'il n'était, afin de rompre tout commerce avec ces gens-là. Il fut même quelques années sans sortir de la chambre. Cela fit dire qu'il avait été dix-huit ans sans voir le jour qu'à travers des châssis. Mme des Loges morte, Borstel eut soin de ses affaires et de ses enfants. » — Voir sur Mme des Loges une notice, écrite sans doute par sa fille, dans les *Manuscrits de Conrart.*

(2) « *Au devant de l'Arioste cette lettre qui a tant couru.* » La voici; son esprit quintessencié n'a point trop perdu de sa mousse scintillante :

« A Madame de Saintot, en lui envoyant le *Roland furieux,* d'ARIOSTE, traduit en français. — Madame, voici, sans doute, la plus belle aventure que Roland ait jamais eue. Et, lorsqu'il défendait seul la couronne de Charlemagne et qu'il arrachait les sceptres des mains des rois, il ne faisait rien de si glorieux pour lui qu'à cette heure qu'il a l'honneur de baiser les vôtres. Le titre de Furieux, sous lequel il a couru jusqu'ici toute la terre, ne doit pas empêcher que vous ne lui accordiez cette grâce, ni vous faire craindre sa rencontre. Car, je

suis assuré qu'il deviendra sage auprès de vous, et qu'il oubliera Angélique, aussitôt qu'il vous aura vue. Au moins, je sais par expérience que vous avez fait de plus grands miracles que celui-là, et que d'un seul mot vous avez su guérir autrefois une plus dangereuse folie que la sienne. Et certes, elle serait au delà de tout ce qu'Arioste nous en a jamais dit, s'il ne reconnaissait l'avantage que vous avez sur cette dame et n'avouait que si elle était mise auprès de vous, elle aurait recours, avec plus de besoin que jamais, à la force de son anneau. Cette beauté, qui de tous les chevaliers du monde n'en trouva pas un armé à l'épreuve, qui ne frappa jamais les yeux de personne dont elle ne blessât le cœur, et qui brûla de son amour autant de parties du monde que le soleil en éclaire, ne fut qu'un portrait mal tiré des merveilles que nous devions admirer en vous. Toutes les couleurs, et le fard de la poésie, ne l'ont su peindre si belle que nous vous voyons; et l'imagination même des poètes n'a pu monter jusque-là. Aussi, à dire vrai, les chambres de cristal et les palais de diamants le sont bien plus aisés à imaginer, et tous les enchantements des Amadis, qui vous semblent si incroyables, ne le sont pas à beaucoup près que les vôtres. Dès la première vue, arrêter les armes les plus résolues, et les moins nées à la servitude, faire naître en elles une sorte d'amour qui connaisse la raison, et qui ne sache ce que c'est que du désir, ni de l'espérance, combler de plaisir et de gloire les esprits, à qui vous ôtez le repos et la liberté, et rendre parfaitement contents de vous ceux à qui vous ne faites point du tout

de bien, ce sont des effets plus étranges et plus éloignés de la vraisemblance, que les hippogriphes et les chariots volants; ni que tout ce que nos romans nous content de plus merveilleux. Je ferais un livre plus gros que celui que je vous envoie, si je voulais continuer ce discours. Mais ce chevalier qui n'a pas accoutumé de quitter le premier rang à personne, se fâche de me laisser si longtemps auprès de vous, et s'avance pour vous faire ouïr l'histoire de ses amours. C'est une faveur que vous m'avez beaucoup de fois refusée. Et pourtant, je souffrirai sans jalousie qu'il soit en cela plus heureux que moi, puisqu'il me promet en récompense de vous présenter ce mot de ma part, et de vous le faire lire avant toute autre chose. Il ne fallait pas un cœur moins hardi que le sien pour cette entreprise, et je ne sais encore comment elle lui réussira. Néanmoins il est, ce me semble, bien juste, puisque je lui donne moyen de vous entretenir de ses passions, qu'il vous raconte quelque chose des miennes, et que, parmi tant de fables, il vous dise quelques vérités. Je sais bien que vous ne les voulez pas toujours entendre. Mais, puisque vous n'en pouvez être touchée, et que cela est trop peu de choses pour vous obliger à quelque ressentiment, il n'y a pas de danger que vous sachiez que je vous estime seule plus que tout le reste du monde, et que je tirerais moins de vanité de le commander que de vous obéir et d'être, Madame, votre... *Voiture.* » — Le portrait de Mme de Saintot, écrit par elle-même, se trouve dans le *Recueil de Mademoiselle*, dont nous avons déjà parlé. Voir *Historiette de Conrart* dans *Rois,*

grandes dames et beaux esprits d'autrefois, 1er volume :

« Jusqu'à treize ans, j'ai été simple, niaise, peureuse, tendre, délicate et maigre. Il semblait que je devais être d'une fort haute taille, elle est demeurée médiocre, adroite et libre, l'air grave et sérieux; les cheveux d'un beau blond cendré, déliés, plus épais que longs, le front bien fait et uni, les yeux à fleur de tête, bien ouverts, non pas des plus longs et d'une couleur assez approchant à celle de mes cheveux, ils sont fiers, vifs et doux tout ensemble, les oreilles rondes, minces et jolies, le nez gros et mal fait, le visage un peu en ovale, le tour en est beau; le teint n'est pas des plus délicats, mais bien poli et bien frais, la bouche médiocrement grande, les lèvres toujours vermeilles, celle de dessous un peu élevée, les dents bien rangées et pas laides, la gorge pleine et belle, les bras et les mains potelés, faits comme au tour.

« ...Mes divertissements sont la lecture, non pas des romans : je n'aime point ces sortes de livres, qui échauffent et emportent souvent l'imagination sans fortifier l'esprit; l'histoire et ceux qui forment le jugement ont été les seuls où je me suis le plus attachée. Je ne puis souffrir les vers s'ils n'ont une expression naïve et aisée, avec un tour galant. J'ai aversion pour la danse. Je me connais fort peu en musique, je ne l'aime guère et je chante mal. J'ai l'humeur fort égale et sociale, ce qui, avec la douceur et la gaieté de mon esprit, me fait bien réussir dans les compagnies... Je ne peins pas mal, mais le plus souvent la vivacité de mes pensées me fait griffonner avec une mauvaise orthographe. » Viennent

ensuite les doléances sur la mort de Voiture : « Le seul malheur qui ne partira jamais de mon souvenir, est d'une personne si parfaite et si accomplie que les mérites en sont connus et estimés par tout le monde Depuis cette infortune, ma vie est toujours languissante. »

Madame de Saintot est la *Stalènoïde*, du *Dict. des Précieuses*, de SOMAIZE. « L'amitié qu'elle a eue pour Valère (Voiture) est trop connue pour ne pas la mettre ici. Elle conserve son portrait comme la chose du monde qui lui est la plus chère, et elle l'a si bien gravé dans son esprit qu'encore qu'il soit mort il y a plus de douze ans, elle ne le veut pourtant pas croire et ne se le peut imaginer. Elle dit à tout le monde que c'est un infidèle, et qu'il est accoutumé à en user ainsi avec toutes ses maîtresses, qu'il abandonne souvent pour suivre d'autres appas, que les honneurs funèbres qu'on lui a rendus (*La pompe funèbre de Voiture*) ne sont que des stratagèmes dont on s'est servi pour l'abuser et qu'on a porté une bûche en terre, feignant que ce fût un corps, qu'il reviendra quelque jour, et même dans l'impatience de le revoir, elle a fait un voyage aux côtes d'Hespérie (Espagne) pour le chercher et elle n'en est revenue que depuis quelques jours. — *Somaize*, I, 220.

Le voyage d'Hespérie eut sans doute lieu quand Mme de Saintot — née Marguerite Vion et sœur du poète Vion d'Alibray — accompagna son mari, maître des cérémonies, à Saint-Jean-de-Luz, où il était allé pour le mariage du roi.

(**3**) « *La reine de Pologne.* » — Louise-Marie de

Gonzague, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue, — qui fondait, en 1610, dans les Ardennes, Charleville, en face Mézières, actuellement la ville la plus importante, la plus peuplée, la plus active du département, — et de Catherine de Lorraine, naquit en 1612, et en 1646 épousait Uladislas IV, roi de Pologne, puis devenue veuve, son beau-frère, Jean-Casimir, également roi de Pologne. Est fort intéressante l'*Historiette* que Tallemant nous a laissée de cette reine, plus souvent à Paris qu'en Pologne, et quelque peu compromise, par quelques lettres imprudentes, dans la conspiration Cinq-Mars et de Thou : voir *Historiette de Louis XIII* et appendice, dans notre premier volume.

Ces Polonais, qui vinrent à Paris, au mariage de leur souveraine, parurent fort extraordinaires.

« La princesse, raconte Tallemant, fut mariée dans la chapelle du Palais-Royal ; de là, avec sa couronne sur sa tête, elle voulut aller dire adieu à Mme de Rambouillet. » — Voir *Mémoires de Mme de Motteville* : 2e série, XXXVII, 159, dans la collection Petitot. — « Mais, continue Tallemant, parlons un peu des Polonais. On les logea dans l'hôtel de Vendôme ; là une infinité de personnes les allaient voir manger. Ils mangeaient le plus salement du monde, et se traitaient de grosses viandes, à leur mode, car ils avaient demandé qu'au lieu de les nourrir, on leur donnât leur argent à dépenser. Les maîtres donnaient à leurs valets de ce qu'ils mangeaient, et derrière eux leurs gens dînent et soupent en même temps. Mais, ce qu'il y avait de plus barbare, c'est qu'ils fermaient la porte et ne laissaient sortir personne qu'ils

n'eussent trouvé le compte de leur vaisselle d'argent. On dit qu'une fois, ayant trouvé quelque chose à dire, ils mirent presque tous, au moins tous les domestiques, le cimeterre à la main et firent grand'peur aux assistants qui ne furent pas sans inquiétude, tandis qu'on chercha cette pièce de vaisselle. Par la ville, leurs valets étaient assez insolents, et prenaient souvent du fruit aux revendeuses sans les payer. On fit pour eux quelques assemblées au Palais-Royal, où Mme de Montbazon et Mlle de Toussy, depuis la maréchale de la Mothe, approchant le plus de leur taille, leur plurent davantage que tout le reste, quelques-uns se firent habiller à la française et prirent des perruques. M. de Bassompierre les traita à Chaillot, il y fut bu *égrégié.*

« Quand la reine de Pologne alla dire adieu à M. d'Orléans, lui, sa femme et sa fille ne la traitèrent pas comme ils devaient, il ne la reconduisit pas jusqu'à son carrosse. Qui reconduira-t-il, s'il ne reconduit une reine? Il en devait faire plus que pour une autre, quand ce n'eût été qu'à cause qu'il l'avait aimée. Madame et Mademoiselle étaient jalouses de l'honneur qu'on lui faisait. Monsieur lui ayant dit quelque chose du temps passé, elle répondit : « Cela n'était pas résolu dans le ciel et j'étais née pour être reine. » Elle ne fut pas d'abord fort bien reçue en Pologne, puis le roi étant malade, elle n'eut pas lieu de le gagner, n'ayant pas encore couché avec lui. Elle ne fut longtemps après à se bien mettre dans son esprit, et en peu de temps, elle fit congédier la dame d'honneur polonaise que le roi lui avait donnée, parce qu'il en était un peu épris. La

maréchale de Guébriant et l'évêque d'Orange, qui l'avaient accompagnée comme ambassadeurs du roi, en revinrent fort mal satisfaits. L'évêque n'eut que quelques pièces de vaisselle d'argent de peu de valeur et Mme de Guébriant que deux tapis de soie relevés d'or. Quelques filles qu'elle fut obligée de renvoyer n'eurent que cent écus chacune, elle avait pourtant reçu assez de présents pour donner davantage, mais on l'accuse d'être un peu avare. En ce pays-là les reines ont beaucoup de profits, car quiconque obtient une charge ne l'obtient guère que par l'entremise de la reine et après lui fait quelque présent d'importance.

« Le roi mort, on la fit régente durant l'interrègne. Le prince Casimir, ce fou, qui s'était fait Jésuite et que nous avons vu ici au bois de Vincennes, après qu'on l'eût pris, il y a vingt ans, comme il allait servir les Espagnols, fut enfin élu roi et eut dispense du pape pour épouser sa belle-sœur, sous prétexte que le mariage n'avait point été consommé avec le feu roi qui avait été, disait-on, toujours malade. Durant l'interrègne qui dura assez longtemps, Bois-Robert étant chez Rossignol, où il y avait un homme qu'il ne connaissait point, on vint à parler des États de Pologne, cet homme dit : « C'est le prince Casimir qui sera roi. — Voire, dit Bois-Robert, iraient-ils faire roi un niais qui s'est fait moine, » Rossignol l'avertit que c'était le résident de ce prince ; Bois-Robert continue : « Il est vrai que c'est un bon prince et bien pieux, ce n'est pas peu pour un roi. »

(4) « *Voiture en conta aussi... à la marquise de Sablé*

et à d'autres. » Mme de Sablé, fille du maréchal de Souvré, gouverneur de Touraine, chevalier du Saint-Esprit. C'est en 1614 qu'elle épousait Emmanuel de Montmorency-Laval, seigneur de Sablé, dans le Maine.

« La marquise de Sablé, dit Mme de Motteville, était une de celles dont la beauté faisait le plus de bruit quand la reine Anne d'Autriche arrivait en France. Mais si elle était aimable, elle désirait encore plus de le paraître. L'amour que cette dame avait pour elle-même la rendit un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignaient. Il y avait encore en France quelques restes de la politesse que Catherine de Médicis y avait apportée d'Italie; et on trouvait une si grande délicatesse dans les comédies nouvelles et dans tous les autres ouvrages en vers et en prose qui venaient de Madrid qu'elle avait conçu une haute idée de la galanterie que les Espagnols avaient apprise des Maures. Elle était persuadée que les hommes pouvaient sans crime avoir des sentiments tendres pour les femmes, que le désir de leur plaire les portait aux plus belles et aux plus grandes actions et leur inspirait de la libéralité, mais que d'un autre côté, les femmes qui étaient l'ornement du monde et étaient faites pour être servies et adorées ne devaient souffrir que leurs respects. »

C'est la Parthénie du Grand Cyrus, ce roman à clef et à portraits, de Mlle de Scudéry, dont nous avons déjà parlé. Voir notamment : *Historiette de Conrart*, dans *Rois, grandes dames et beaux esprits d'autrefois*, 1er volume.

« Née avec une beauté surprenante, Parthénie

charme dès le premier instant qu'on la voit et qui semble encore augmenter à tous moments qu'on la regarde. Son esprit brille aussi bien que ses yeux et sa conversation, quand elle le veut, n'a pas moins de charme que son visage. Au reste, son esprit n'est pas de ces esprits bornés qui savent bien une chose et en ignorent cent mille; au contraire, il a une étendue si prodigieuse que, si l'on ne peut pas dire que Parthénie sache toutes choses également bien, on peut du moins assurer qu'elle parle de tout fort à propos et agréablement bien... Rien n'est si agréable que de lui entendre faire la distinction d'une amour toute pure à une amour grossière et terrestre, d'une amour d'inclination à une amour de connaissance, d'une amour sincère à une amour feinte, et d'une amour d'intérêt à une amour héroïque. Elle vous fait pénétrer dans le cœur... »

Que les voilà donc merveilleusement saisies sur le vif toutes ces distinctions subtiles dans lesquelles se complaisaient les « Précieuses » !

Il va de soi que Tallemant ne l'a point ménagée. Il nous la montre jalouse de M. de Montmorency et lui donnant l'ordre « de ne danser qu'avec les laides ». Puis c'est Armentières, « garçon à l'esprit vif et disant plaisamment les choses qui allait presque tous les soirs déguisé en femme chez elle, et dont elle eut une fille ». Et Tallemant continue : « Quand elle ne fit plus l'amour elle trouva qu'il était temps de faire la dévote; mais quelle dévote, bon Dieu ! Il n'y a point eu d'intrigue à la cour dont elle ne se soit mêlée. Ajoutez que depuis qu'elle est dévote, c'est la plus friande qui soit au

monde, elle prétend qu'il n'y a personne qui ait le goût si fin qu'elle et ne fait nul cas des gens qui ne goûtent point les bonnes choses. Je vous laisse à penser si une personne comme je vous la viens de représenter peut avoir bien gouverné sa maison. Tout est tombé en telle décadence que ses enfants n'ont rien eu. Elle a encore l'honneur d'être une des plus grandes visionnaires du monde sur le chapitre de la mort. Quand quelqu'un dit qu'il ne craint pas de mourir : « Eh bien ! s'écrie-t-elle quel mal vous peut-on souhaiter si vous n'appréhendez pas le plus grand de tous les maux? Je crains la mort plus que les autres, parce que personne n'a jamais si bien conçu ce que c'est que le néant. »

Que faut-il penser de toutes ces malveillances, tout au moins de toutes ces exagérations? Toujours est-il que cette « visionnaire », que cette « personne qui laissait tomber sa maison en décadence », que « cette grosse dondon qui n'avait que le mal qu'elle s'imaginait avoir », fut une des femmes les plus distinguées de ce siècle où tant de femmes furent supérieures, et que de son « salon », l'un des plus réputés, les plus enviés, les plus courus de Paris, sortirent — et ce n'est pas une mince gloire — *les Maximes de La Rochefoucauld.* Pascal et Domat furent aussi parmi « ses fidèles ». Ces noms disent assez haut ce que devaient être les conversations et le genre d'esprit de celle dont le salon était recherché par de tels visiteurs !

« A la marquise de Sablé, Voiture en conta », nous dit Tallemant. Sans doute, mais de quelle manière? Il est probable que jamais Voiture n'aima réellement

Mme de Sablé, qui, d'ailleurs, ne se serait pas laissé aimer par lui, autrement que d'une façon platonique; mais il trouva qu'il était « du bon air » de ne point paraître mal avec une femme de ce rang, de cette intelligence, de cette beauté. Aussi, en public, affectait-il, vis-à-vis d'elle, on ne sait quelle sorte de familiarité. Et jamais Mme de Sablé ne s'en formalisa, parce « qu'on passait beaucoup de choses à Voiture », qu'on ne prenait pas très au sérieux en matière d'amour. Recevait-il quelque lettre qu'avait écrite Mme de Sablé? Il ne la montrait pas, comme s'il y avait eu quelque mystère entre eux. Une fois même, nous dit Mlle de Scudéry, « alors que Mme de Sablé était dans le Maine, il fit semblant d'aller la voir, bien qu'elle ne voulût recevoir personne, faisant une partie du chemin jusqu'à certain endroit où sûrement on le verrait, et rentrant chez lui par un détour ! »

Au nombre de ces autres dont parle Tallemant, il nous faut ranger Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, et qui fut Mme de Montausier. « Après Hélène, dit Tallemant, dans son *Historiette*, il n'y a guère eu de personne dont la beauté ait été plus généralement chantée. Cependant, ce n'a jamais été une beauté. A la vérité elle a toujours la taille fort avantageuse. On dit qu'en sa jeunesse elle n'était point trop maigre et avait le teint beau. Je veux croire, cela étant ainsi, que, dansant admirablement, comme elle faisait, qu'avec l'esprit et la grâce qu'elle a toujours eus, c'était une fort aimable personne. Elle a eu des amants de plusieurs sortes. Les principaux sont Voiture, et

M. de Montausier d'aujourd'hui, mais Voiture était plutôt un amant de galerie et pour badiner qu'autrement. »

Voiture s'en convainquit un jour. Ayant donné la main à cette « fière beauté » pour passer d'un appartement dans un autre, il voulut lui baiser le bras. Mais, tout aussitôt, il recevait une assez verte leçon de bienséance. Julie ne pensait point, comme Mme de Sévigné qui, s'il en faut croire le malveillant Bussy-Rabutin, dans son *Histoire amoureuse des Gaules,* « ne tenait pas ses bras trop chers parce qu'ils ne sont pas beaux. Les prend et les baise qui veut, elle se persuade qu'il n'y a point de mal parce qu'elle croit qu'on n'y a point de plaisir. »

Cette leçon de « retenue » qu'il recevait, Voiture la renvoyait à Godeau, cet évêque de Grasse dont nous avons déjà parlé : *Historiette de Conrart.* Voir *Rois, grandes dames et beaux esprits d'autrefois.* 1[er] volume. Provoqué par Godeau à croiser, non le fer, mais le vers amoureux, en l'honneur de Mlle Rambouillet, ce rondeau fanfaron fut sa riposte :

Comme un galant et brave chevalier,
Vous m'appelez en combat singulier
D'amour, de vers et de prose polie.
Mais, à si peu, mon cœur ne s'humilie
Je ne vous tiens que pour un écolier.

Et fussiez-vous brave, docte et guerrier,
En cas d'amour n'aspirez au laurier,
Rien ne déplaît à la belle Julie
Comme un galant !

Quittez l'amour, ce n'est votre métier,
Faites des vers, traduisez le psautier :
Votre façon d'écrire est fort jolie.
Mais gardez-vous de faire de folie;
Ou je saurai, ma foi, vous châtier
Comme un galant !

(5) « *Dont Voiture se plaint dans ses lettres à Costar.* » Il nous faut ici plus longuement revenir sur Costar dont nous parlions, *Historiette* de Ménage, appendice I, à propos du seul sermon qu'il savait. Costar, l'un des « beaux esprits » d'alors naissait au Mans en 1603, et en 1660 mourait à Paris. Ce fut « l'âme damnée », le chien fidèle de Voiture; ce qu'avait été Racan pour Malherbe. Laissons cancaner Tallemant; Costar ne s'en sortira point les « braies nettes », comme l'on disait à cette époque :

« Je l'ai vu faire le beau, nonobstant sa goutte, à l'âge de cinquante ans, et il mettait ses cheveux sous son bonnet; il n'allait qu'en habits courts, mais il s'en avisa sur le tard, car il avait le visage un peu bien usé, et les yeux un peu bien rouges. Je crois qu'il n'avait pas été mal fait dans sa jeunesse. Il s'avisa même de copier Voiture; mais il le copiait toujours misérablement, car il était toujours guindé, toujours sur le bien dire, et il lui échappait souvent de grandes grotesques. Il disait sans cesse de puantes flatteries. Il avait une telle bassesse en faisant la cour à Voiture qu'il lui rapportait tout ce qu'on disait de lui. Il arriva que M. de Montausier dit qu'il faudrait changer quelque chose au sonnet qu'il a fait sur les machines des comédiens italiens.

Quelle docte Circé, quelle nouvelle Armide,
Fait paraître à nos yeux ces miracles divers.
Et depuis quand les corps, par le vague des airs,
Savent-ils s'élever d'un mouvement rapide?...

« Costar alla dire à son ami que le marquis avait dit que pour raccommoder ce sonnet il ne fallait refaire que quatorze vers. Toutes ces choses déplurent tellement à Mme de Rambouillet qu'elle ne voulut jamais qu'on lui menât cette homme. Il n'a pas laissé pourtant de lui donner de l'encens dans ses ouvrages, car il ne veut pas qu'on croie qu'il n'était pas connu d'une si illustre personne.

« Un jour que Mme de Longueville était au cours, le laquais de Costar qui, selon le proverbe, tel maître, tel valet, était un beau garçon bien civil et bien disant, alla pour aider à raccommoder quelque chose qui s'était rompu à son carrosse, et fit cela avec beaucoup de zèle et d'un air fort galant. Mme de Longueville fut surprise de l'honnêteté de ce laquais et lui demanda à qui il était : « Je suis à M. Costar, Madame. — Et qui est ce M. Costar? — C'est un bel esprit, Madame — Et qui te l'a dit? — Si vous ne voulez pas me croire, Madame, prenez la peine de le demander à M. Voiture. »

« Costar a quelquefois des raffinements assez bizarres. Il dit qu'il se fit durer la fièvre six mois, parce qu'au sortir de la fièvre, il avait des rêveries agréables. Plusieurs ont remarqué cela aussi bien que lui, mais je ne pense pas que personne se soit encore avisé d'une volupté semblable. Pour ses ouvrages, avant la *Défense de Voiture*, il n'avait fait que des dettes. C'est un esprit



Bibl. Nationale

Mademoiselle Angélique Paulet

encartelé, mais on ne peut pas dire qu'il n'écrive pas bien, à tout prendre, mais la *Défense de Voiture* est la meilleure chose qu'il ait faite et qu'il fera. Puis Costar voyant le succès qu'avait eu le livre : *Les entretiens de Balzac*, en donnait un second qu'il appela : *Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*; il y a furieusement de latin et bien des bévues, car il prend souvent *martre* pour *renard*, et ma foi cela n'est bon que pour mieux faire entendre les lettres que Voiture lui a écrites. Il fait là dedans le docteur et il se trouve que Voiture entend tout autrement bien les auteurs que lui, et se moque de lui en plus d'un endroit, sans qu'il s'en aperçoive ou qu'il en ose rien témoigner. »

Tallemant rappelle encore la suite de la *Défense de Voiture* et ajoute que « Costar pria Conrart de lui en dire son avis. L'autre lui écrivit que tout le monde était scandalisé de ce qu'il y déchirait M. de Balzac. Sans doute, aucun homme du monde n'avait donné autant de prise sur lui, mais ce n'est pas que ce ne soit une infamie d'avoir bafoué un homme qu'il avait baisé au cul. »

Costar fut aussi très attaché à M. de Lavardin qui demandait l'évêché du Mans. « Or, ajoute Tallemant, quand il en parla à M. Vincent, — saint Vincent de Paul, — alors chef du conseil de conscience de la reine, M. Vincent lui dit qu'il avait tort de songer à l'épiscopat, que sa vie n'était pas dans l'ordre, et qu'il avait chez lui un M. Costar, qui était un sodomite, et qui faisait profession d'impiété, d'athéisme. Ce fut pour cela que Costar s'en alla à Angers, sous prétexte d'un

mariage dont il se mêlait. Pour l'*humeur italienne,* l'on a toujours un peu accusé; pour le reste, je n'en ai rien ouï dire. »

(**6**) *De Maleville* nous est surtout resté : *La Belle Matineuse,* ce sonnet qui n'a rien encore perdu de son charme un peu quintessencié, à la mode du temps :

Le silence régnait sur la terre et sur l'onde,
L'air devenait serein et l'Olympe vermeil,
Et l'amoureux Zéphyr affranchi du sommeil
Ressuscitait les fleurs, d'une haleine féconde.

L'aurore déployait l'or de sa tresse blonde,
Et semait de rubis le chemin du soleil;
Enfin ce Dieu venait au plus grand appareil
Qu'il soit jamais venu pour éclairer le monde.

Quand la jeune Philis, au visage riant,
Sortant de son palais, plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumière et plus vive et plus belle.

Sacré flambeau du jour, n'en soyez point jaloux;
Vous parûtes alors aussi peu devant elle
Que les feux de la nuit avaient fui devant vous.

A ce sonnet, on opposait — et on comparait — dans les « ruelles », celui de Voiture, ayant le même titre : *La belle Matineuse.* Il est tout aussi gracieux et « apprêté » :

Des portes du matin l'amante de Céphale
Ses roses épandait dans le milieu des airs,
Et jetait sur les cieux nouvellement ouverts
Ces traits d'or et d'azur qu'en naissant elle étale.

Quand la nymphe divine à mon repos fatal
Apparut et brilla de tant d'attraits divers
Qu'il semblait qu'elle seule éclairait l'Univers,
Et remplissait de feux la rive orientale.

Le soleil se hâtant pour la gloire des cieux
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre et l'air s'illuminaient à l'entour,
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crut que Philis était l'astre du jour.

(7) « *Voiture était petit* ». Mlle de Scudéry, dans le *Grand Cyrus*, fait ce portrait de Voiture, portrait fort sincère, pour l'époque :

« Callicrate était un homme d'assez basse naissance et qui par son esprit en était venu au point qu'il allait de pair avec tout ce qu'il y avait de grand à Paphos, et parmi les hommes et parmi les dames. Il écrivait en vers et en prose fort agréablement et d'une manière si galante et si peu commune, qu'on pouvait presque dire qu'il l'avait inventée, car d'une bagatelle il faisait une agréable lettre et si les Phrygiens disent vrai lorsqu'ils assurent que tout ce que Midas touchait devenait or, il est encore plus vrai de dire que tout ce qui passait par l'esprit de Callicrate devenait diamant, étant certain que des sujets les plus stériles, les plus bas, les moins galants il en tirait quelque chose de brillant et d'agréable. Sa conversation était, aussi, fort divertissante à certains jours, à certaines heures, mais elle était fort inégale, et il y en avait d'autres où il n'ennuyait guère moins que la plupart du monde ne l'ennuyait lui-même. En effet, il avait une délicatesse dans l'esprit,

qui pouvait plutôt, quelquefois, se nommer caprice que délicatesse, tant elle était excessive. Sa personne n'était pas autrement bien faite, cependant il faisait profession ouverte de galanterie, mais d'une galanterie universelle, puisqu'il est vrai qu'on peut dire qu'il a aimé des personnes de condition. Il avait pourtant une qualité dangereuse pour un amant, c'est qu'il n'aimait pas moins à faire croire qu'il était aimé qu'à l'être. »

(**8**) « *C'est le père de l'ingénieuse badinerie.* » Choisissons, parmi quelques-unes de ces « badineries », ces *Stances* alertement « troussées » : ce nous semble être vraiment le mot : *Sur une Dame dont la jupe fut retroussée en versant dans un carrosse, à la campagne.*

Philis, je suis dessous vos lois,
Et sans remède à cette fois;
Mon âme est votre prisonnière;
Mais sans justice et sans raison;
Vous m'avez pris par le derrière,
N'est-ce pas une trahison?

Je m'étais gardé de vos yeux,
Et ce visage gracieux.
Qui peut faire pâlir le nôtre,
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardais pas.

D'abord il se fit mon vainqueur,
Ses attraits percèrent mon cœur,
Ma liberté se vit ravie,
Et le méchant en cet état
S'était caché toute sa vie
Pour faire cet assassinat.

Il est vrai que je fus surpris,
Le feu passa dans mes esprits,
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'amour
Quand il vit votre cul, sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du jour.

Le soleil confus dans les cieux
En le voyant si radieux
Pensa retourner en arrière,
Son feu ne servant plus de rien,
Mais ayant vu votre derrière,
Il n'osa plus montrer le sien.

En découvrant tant de beautés,
Les sylvains furent enchantés,
Et Zéphyr, voyant encore,
D'autres appas que vous avez,
Même, en la présence de Flore,
Vous baisa ce que vous savez.

La rose, reine des fleurs
Perdit ses plus vives couleurs :
De crainte l'œillet devint blême,
Et Narcisse, alors convaincu,
Oublia l'amour de soi-même
Pour se mirer dans votre cul.

Aussi, rien n'est si précieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,
Votre teint qui jamais ne change,
Et le reste de vos appas
Ne méritent point de louanges
Qu'alors qu'il ne se montre pas.

On m'a dit qu'il a des défauts
Qui me causeront mille maux,
Car il est farouche à merveilles
Il est dur comme un diamant,
Il est sans yeux et sans oreilles
Et ne parle que rarement.

Mais je l'aime et veux que mes vers,
Par tous les coins de l'Univers,
En fassent vivre la mémoire,
Et ne veux penser désormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau cul qui fut jamais.

Philis, cachez bien vos appas.
Les mortels ne dureraient pas
Si ces beautés étaient sans voiles.
Les dieux qui règnent dessus nous,
Assis là-haut sur les étoiles,
Ont un moins beau siège que vous.

C'est sur une aventure réelle, d'ailleurs, que Voiture a tissé cette badinerie. Loret, dans sa *Gazette*, raconte une aimable « chute » semblable et ne tarit pas en éloges sur les beautés qui furent dévoilées aux curieux :

« Comme les bois et la solitude assaisonnent souvent les plaisirs que l'on trouverait fades dans les grandes villes, notre monarque ne passa pas longtemps à Paris sans retourner à Versailles, séjour si rempli d'enchantements et si propre à inspirer les passions. Toute la cour partit pour ce lieu ravissant et délicieux. Le roi y renouvela tous les divertissements, qui avaient été interrompus par son absence. L'on fut à la chasse tout les jours et les dames qui, d'ordinaire, accompagnent

Sa Majesté dans cet exercice y parurent infatigables. La santé de la belle mignonne de notre prince — sans doute Mlle de Fontanges — lui était trop chère pour qu'il lui permît de s'engager comme les autres dans la course. Elle en eut le plaisir sans se mettre au hasard, et vit de son carrosse tout ce qui lui pouvait donner satisfaction. La chasse finie, Sa Majesté descendit de cheval, prit place auprès de sa charmante et la conduisit dans son appartement. Cette jolie chasseresse était dans la plus belle humeur du monde. Elle dit mille plaisanteries à son amant sur le divertissement qu'une de la troupe avait donné en tombant de cheval. Le roi riait sans retenue, particulièrement, quand elle lui dit que cette chute devait être fort sensible à cette aimable Diane, ne s'étant pas pourvue de caleçon. Cela donnait l'occasion à Mlle de Bonnifasse — Mlle de Beauvais — fille d'honneur de la reine, Madame, de dire qu'elle mourrait de chagrin si ce malheur était arrivé : « Je me réserve, continua-t-elle, pour des plaisirs plus tranquilles et qui donnent moins de peine. » Voir *Tombeau des amours de Louis le Grand.*

(9) « *Voiture croyait qu'ayant réussi en galanterie.* » Qu'appelait-on au juste « galanterie », dans ce monde des beaux esprits, des précieuses et des précieux? Pour « le fonds », voici ce que nous en apprend Mlle de Scudéry, t. X, p. 887 : *Le Grand Cyrus* :

« L'air galant ne consiste pas à avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement et beaucoup de savoir, c'est quelque chose de si particulier et de si difficile à acquérir, quand on ne l'a pas, qu'on ne sait où le

prendre, ni où le chercher, car enfin, ajouta Sapho, je connais un homme que toute la compagnie connaît aussi, qui est bien fait, qui a de l'esprit, qui est magnifique en train, en meubles et en habillements, qui est élégant, qui parle judicieusement, qui, de plus, fait ce qu'il peut pour avoir l'air galant et qui, cependant, est le moins galant de tous les hommes. Je suis persuadée qu'il faut que la nature mette, du moins dans l'esprit et dans la personne de ceux qui veulent avoir l'air galant, une certaine disposition à le recevoir; il faut, de plus, que le grand commerce du monde, et du monde de la cour, aide encore à le donner. Et il faut aussi que la conversation des femmes le donne aux hommes, car je soutiens qu'il n'y en a jamais eu qui aient eu l'air galant, qui aient fui l'entretien des personnes de mon sexe et si j'ose dire tout ce que je pense, je dirai encore qu'il faut même qu'un homme ait eu une fois dans sa vie quelque légère inclination pour acquérir parfaitement l'air galant... Et dans le même temps que je soutiens que pour faire qu'un homme ait l'air tout à fait galant, il faut qu'il ait le cœur un peu engagé, je soutiens aussi que pour faire qu'une dame ait ce même air, il suffit qu'elle ait reçu une disposition favorable de la nature, qu'elle ait vu le monde, qu'elle ait su connaître les honnêtes gens et qu'elle ait eu le dessein de plaire en général, sans aimer rien en particulier... Je crois qu'on peut mettre l'air galant à tout, et qu'on le peut même conserver jusqu'à la fin de sa vie. Mais à vous parler de la chose en général, cette espèce de galanterie est assurément fille de l'autre, et il faut avoir

aimé ou avoir souhaité de plaire pour l'acquérir. Ce je ne sais quoi galant répandu en toute la personne de celui qui le possède, soit en esprit, en ses paroles, en ses actions, ou même en ses habillements, est ce qui achève les honnêtes gens, ce qui les rend aimables et ce qui les fait aimer. En effet, il y a un biais de dire les choses qui leur donne un nouveau prix, et il est constamment vrai que ceux qui ont un tour galant dans l'esprit peuvent souvent dire ce que les autres n'oseraient seulement penser. Mais, selon moi, l'air galant de la conversation consiste principalement à penser les choses d'une manière aisée et naturelle, à pencher plutôt vers la douceur et l'enjouement que vers le sérieux et le brusque, et à parler enfin facilement et en termes propres sans affectation. Il faut même avoir dans l'esprit je ne sais quoi d'insinuant et de flatteur pour réduire l'esprit des autres, et, si je pouvais bien exprimer ce que je comprends, je vous ferais avouer qu'on ne saurait être tout à fait aimable sans avoir l'air galant. »

Toute cette « dissertation » nous semble un brin subtile. Plus amusants sont quelques sonnets de l'époque : « codes » satiriques — car c'est la contre-partie réaliste — du bon ton, de la galanterie des manières. C'est la « forme » et le « dehors ». Voici trois de ces sonnets.

I

L'un lui baise les mains, l'autre perd contenance,
Et ne sait quel propos il lui doit commencer,
L'un perd son éventail, puis se met à penser,
L'autre, du fond du cœur, mille soupirs élance.

L'un se frise le poil et en chantant il danse,
L'autre prend son chapeau, afin de l'enfoncer,
L'un trousse son manteau ou se met à tousser,
Et l'autre pense avoir beaucoup de suffisance.

Cinq ou six qu'ils seront vous les verrez toujours
Parler de leurs faveurs ou discourir d'amours.
L'un dit : « Elle a l'œil bleu »; l'autre : « Elle est bien apprise !

De tous ces amoureux, ce qui nous déplaît,
C'est qu'après avoir vu tout cela qu'ils ont fait
Vous n'en apporterez rien qu'une vaine sottise.

II

Entrant dans le château, il faut avoir la cape
Pendante d'un côté, la baguette à la main,
Branler en cheminant, faire bien de l'humain
Gardant qu'un seul bonjour, pour rien ne leur échappe,

Puis, s'étant arrêté, il faut soudain qu'on frappe
Le pied, pour le montrer, avoir un baise-main
En bouche à tout propos, et passer son chemin
Ayant mis sur les rangs, l'empereur et le pape.

Si l'on est à l'église, adorer tout debout;
Les dames œillader de l'un à l'autre bout,
Du saint lieu où l'on est, priant sans révérence.

Au sortir, s'en aller épier son dîner
Avec quelque sot qui se laisse affluer
Et d'argent et d'habit et de l'autre dépense.

III

Au sortir du dîner, il faut faire la cour,
Se moucher, ou cracher, ou soupirer pour elle;
Levant les yeux au ciel, dire : « Pourquoi, fidèle?
Ne connaît-on mon cœur? » Puis se taire tout court!

Si l'on ne sait que dire, il faut faire le sourd;
A la dame qu'on sert, soit-elle belle ou laide,
Il faut baiser son bras, qu'elle ne veut, cruelle,
Laisser tout profaner, sachant le bruit qui court.

Il faut parer son bras d'un manchon que par force
Bien souvent l'on a eu de celle qui s'efforce
D'autre part attiser, mille tels amoureux.

Puis partir, tout soudain, faire une autre conquête;
Car il faut vivre enfin. Voilà quasi la fête
Qu'exercent tous les jours les courtisans heureux.

(**10**) « *Dans les vers à la reine* « *Je pensais* », *il lui dit qu'elle avait été amoureuse de Buckingham. On voit aussi comme il parle à M. le Prince* (*le prince de Condé*). »

Ces vers « Je pensais » sont assez rares; on ne les trouve que dans certaines et très peu nombreuses éditions de Voiture.

Je pensais que la Destinée,
Après tant d'injustes malheurs,
Vous a justement couronnée
De gloire, d'éclat et d'honneurs;
Mais que vous étiez plus heureuse
Lorsqu'on vous voyait autrefois,
Je ne veux pas dire amoureuse,
La rime le veut, toutefois!...

Je pensais, car nous autres poètes
Nous pensons extravagamment,
Ce que dans l'état où vous êtes
Vous feriez si, dans ce moment,
Vous avisiez en cette place,
Venir le duc de Buckingham,
Et lequel serait en disgrâce,
De lui ou du Père Vincent !...

Ce Père Vincent est, nous l'avons dit, le célèbre saint Vincent de Paul. Hélas ! que les saints ne lui ont-ils pas tous ressemblé, et par la vertu sincère, éclairée, et par l'inépuisable charité? Voici maintenant comment il parle à M. le Prince dans : *Réponse à l'épître écrite à Mme la marquise de Montausier sur son nouvel accouchement* :

. . . .
Du temps que Monseigneur le prince
Ne tenait pas un aussi haut rang,
Qu'il n'était que prince du sang,
Que vainqueur de trois cents murailles
Et que gagneur de trois batailles,
Voiture était aimé de lui,
Comme d'autres sont aujourd'hui.
Mais du jour qu'il fut grand maître
Il fit sa faveur disparaître
Et il laissa dans un grand déchet
Feu son compère le brochet...
Les princes sont d'étranges gens
Heureux qui ne les connaît guère,
Plus heureux qui n'en a que faire...

Nous trouverons tout à l'heure l'explication du mot brochet.

(**11**) « *Cela n'est point de notre corps.* » On sait à quel point Voiture, fils d'un marchand de vin, voulait dissimuler son humble origine; il est alors curieux de reproduire cette lettre qu'il écrivait au marquis de Pisani, fils de Mme de Rambouillet, « qui ayant eu l'épine du dos démise en nourrice en devint si contrefait qu'on ne lui pouvait faire de cuirasse». Voir plus loin : *Historiette de Mme de Rambouillet.*

« Monsieur, je me réjouis de ce que vous êtes devenu le plus fort homme du monde, et que le travail, les veilles, la maladie, le plomb ni le fer des Espagnols ne vous peuvent faire de mal. Je ne croyais pas qu'un homme nourri de tisane et d'eau d'orge pût avoir la peau si dure, ni qu'il eût des caractères qui pussent faire cet effet. Par quelle voie que cela arrive, je sais bien qu'elle ne peut être naturelle, et je ne m'en saurais formaliser. Car j'aime encore mieux que vous soyez sorcier, que de vous voir en l'état du pauvre Attichy ou de Grainville, quelque bien embaumé que vous puissiez être. A vous en parler franchement, pour quelque cause que l'on meure, il me semble qu'il y a toujours quelque chose de bas à être mort, et cela *n'est point de notre corps.* Empêchez-vous-en donc, Monsieur, le plus que vous pourrez, et hâtez-vous, je vous supplie, de revenir. Car je ne saurais plus me passer de vous voir et c'est en cela principalement que je conçois que vous usez de charmes, que moi qui me passe assez aisément des absents, je vous désire continuellement et je vous trouve à dire en toutes rencontres. Au moins les occasions où je vous souhaite sont aussi agréables et

moins périlleuses que celles où vous vous trouvez tous les jours. Mettez-vous donc, si vous me croyez, un bon cheval entre les jambes, et soyez aussi aise de revenir à Paris que vous le fûtes d'en sortir. Aussitôt que je saurai que vous y serez, je vous promets que je quitterai Blois, Tours et Richelieu, Mme de Combalet et Mlle votre sœur, pour aller vous voir et vous dire que tout cœur, je suis... »

Il est évident que Voiture est très orgueilleux d'écrire de façon si libre, si familière, à un marquis, tout contrefait soit-il, et d'apprendre, à qui le voudra savoir, qu'il fréquente haute et noble compagnie. »

(**12**) « *Comme il était en Espagne, Mlle Paulet eut le dessein de le divertir.* » Nous avons longuement parlé dans l'*Historiette de Henri IV* — voir *Rois, grandes dames, originaux d'autrefois*, 1er volume, —de Mlle Paulet que, dit Tallemant, « sa fierté, ses yeux vifs, ses cheveux trop dorés avaient fait surnommer *la lionne* », de Mlle Paulet qui « chantait si merveilleusement qu'un rossignol était mort de jalousie après l'avoir entendue ». Nous n'y reviendrons alors que pour rappeler la lettre que lui écrivait Voiture, lettre aussi célèbre en ce temps, que celle de l'*Arioste*, on l'a vu plus haut, et que celle du Brochet, nous la verrons tout à l'heure. C'est sa « trilogie » épistolaire.

« *A Mlle Paulet, en lui envoyant plusieurs lions de cire rouge :* Mademoiselle, ce lion ayant été contraint, pour quelques raisons d'État, de sortir de Libye avec toute sa famille, et quelques-uns de ses amis, j'ai cru qu'il n'y avait pas de lieu au monde où il pût se retirer

si dignement qu'auprès de vous, et que son malheur lui serait heureux, en quelque sorte, s'il lui donne occasion de connaître une si rare personne. Il vient en droite ligne d'un lion illustre, qui commandait il y a trois cents ans sur la montagne de Caucase, et de l'un des petits-fils duquel on tient ici qu'était descendu votre bisaïeul, celui qui le premier des lions d'Afrique passa en Europe. L'honneur qu'il a de vous appartenir me fait espérer que vous le recevrez avec plus de douceur et de pitié que vous n'avez coutume d'en avoir, et je crois que vous ne trouverez pas indigne de vous, d'être le refuge des lions affligez. Cela augmentera votre réputation dans toute la Barbarie, où vous êtes estimée plus que tout ce qui est delà la mer, et où il ne se passe de jour que je n'entende louer quelqu'une de vos actions. Si vous leur voulez apprendre l'invention de se cacher sous une forme humaine, vous leur ferez une faveur signalée. Car, par ce moyen, ils pourraient faire beaucoup plus de mal, et plus impunément. Mais, si c'est un secret que vous vouliez réserver pour vous seule, vous leur ferez toujours assez de bien, de leur donner place auprès de vous et de les assister de vos conseils. Je vous assure, Mademoiselle, qu'ils sont estimés les plus cruels et les plus sauvages de tout le pays, et j'espère que vous en aurez toute sorte de contentement. Il y a avec eux quelques lionceaux qui, pour leur jeunesse, n'ont encore pu étrangler que des enfants et des moutons. Mais je crois qu'avec le temps, ils seront gens de bien et qu'ils pourront atteindre à la vertu de leurs pères. Au moins sçais-je qu'ils ne verront rien auprès

de vous qui leur puisse radoucir ou rabaisser le cœur, et qu'ils y seront aussi bien nourris que s'ils étaient dans leur plus sombre forêt d'Afrique. Sur cette espérance et l'assurance que j'ai, que vous ne sauriez manquer à tout ce qui est de la générosité, je vous remercie déjà du bon accueil que vous leur ferez et vous assure que je suis, Mademoiselle, votre très humble et très obéissant serviteur : *Léonard, gouverneur des lions du roi de Maroc.* »

Mlle Paulet est la Parthénie des précieuses du *Dictionnaire* de Somaize.

« Rousses, voici votre consolation, et Parthénie dont je parle, et qui eut les cheveux de cette couleur, est une précieuse dont l'exemple suffit pour faire voir qu'elles sont autant capables de donner de l'amour que les brunes et les blondes. Cette beauté régnait du temps de Valère (Voiture) qui lui adressait une partie de ses lettres et qui avait un commerce de galanterie avec elle qu'on a rarement quand on est indifférent. Aussi bien, loin de l'être pour elle, il en était fort amoureux. Faleinian (M. Le Febvre), dont les écrits ont fait tant de bruit, cet illustre chronologiste qui tenait académie chez lui, en a été puissamment amoureux. Aussi, avait-elle deux cordes à son arc dont il est malaisé de se parer; une extrême blancheur de teint et une extrême vivacité d'esprit, ce qui la fait considérer parmi les plus illustres de son siècle et qui nous apprend, par conséquent, qu'on peut aimer les rousses, et que les belles qualités et les plus propres à faire naître cette passion se rencontrent quelquefois avec

autant d'avantages chez elles que chez les autres beautés. Il serait inutile d'ajouter à ceci qu'elle écrivait galamment : le commerce qu'elle avait avec Valère, et presque généralement avec tous les amis et les amies de ce galant homme, en est une assez grande preuve, et si ce que j'en dis ici n'est pas suffisant, les œuvres de cet agréable écrivain vous en diront plus que moi. » — Somaize, *Dictionnaire des Précieuses*, i, p. 194.

(**13**) « *Il y a tel brave qui ne s'est pas battu tant de fois.* » Ici Tallemant se plaît à railler Voiture, qui fut surtout brave la plume à la main, quand, par exemple, il écrit encore, à Mlle Paulet :

« Mademoiselle, ce fut un grand bonheur pour moi de recevoir votre lettre devant que de partir de Bruxelles et de recevoir tant de consolation à la veille d'avoir tant de peine... J'ai cheminé douze jours sans m'arrêter depuis le matin jusqu'au soir; j'ai passé par des pays où le blé est une plante rare et où l'on conserve les pommiers avec tant de soin que les orangers en France. Je me suis trouvé en des lieux où les plus vieilles personnes ne se souviennent pas d'avoir jamais vu de lit. Et pour me rafraîchir je me trouve, à cette heure, dans une armée où les plus robustes sont fatigués. Cependant, je vis encore et ne vois ici personne qui se porte mieux que moi. Je ne sais pas à quoi attribuer une force si extraordinaire qu'à l'effet de votre lettre. En arrivant je me suis fait enrôler, par la faveur de M. de Chaudebonne, dans une compagnie de Cravates, et, je vous puis dire sans vanité, Mademoiselle, qu'il n'y a personne qu'y fasse mieux que moi... Je me

fortifie tous les jours et suis plus déterminé qu'il n'est possible de croire. Tout de bon, je suis tout autre que vous ne m'avez vu, et telle personne qui s'est autrefois sauvée de mes mains ne m'échapperait pas à cette heure.»

Ingénieuse hâblerie, car mis en face d'un véritable danger, ce matamore change bien vite de langage, et s'en tire par une « pirouette ». Un grand seigneur, blessé par une de ses épigrammes, le provoque en duel. Voiture lui répond : « La partie n'est pas égale. Vous êtes grand, je suis petit, vous êtes brave, je suis poltron. D'ailleurs, vous voulez me tuer. Eh bien ! je me tiens pour mort ! »

(**14**) A MONSEIGNEUR LE DUC D'ANGUIEN, *lors qu'il fit passer le Rhin aux troupes qui devaient joindre celles de M. le maréchal de Guébriant.* — L'éditeur : Paris, rue Saint-Jacques, chez Michel Guignard et Claude Robustel, *près la Fontaine Saint-Séverin, à l'image Saint-Jehan,* MDCCXIII, fait précéder cette lettre de l'explication que voici »

« Il faut savoir qu'avant que M. le Duc partît de Paris, étant en une compagnie de dames avec lesquelles il vivait très familièrement, il se mit à jouer avec elles à de petits jeux, et particulièrement à celui des poissons où il était le *Brochet,* ce qui donna sujet à Voiture, qui était aussi du jeu, sous le nom de la *Carpe,* de lui écrire cette ingénieuse plaisanterie :

« Hé ! bonjour, mon compère le brochet ! Bonjour, mon compère le brochet ! Je m'étais toujours bien douté que les eaux du Rhin ne vous arrêteraient pas ; et con-

naissant votre force et combien vous aimez à nager en grande eau j'avais bien cru que celles-là ne vous feraient point de peur et que vous les passeriez aussi glorieusement que vous avez achevé tant d'autres aventures. Je me réjouis pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous l'avions espéré et que, sans que vous ni les vôtres y aient perdu une seule écaille, le seul bruit de votre nom ait dissipé tout ce qui se devait opposer à vous. Quoique vous ayez été excellent jusqu'ici à toutes les sauces où l'on vous a mis, il faut avouer que la sauce d'Allemagne vous donne un grand goût et que les lauriers qui y entrent vous relèvent merveilleusement. Les gens de l'Empereur qui vous pensaient frire et vous manger avec un grain de sel en sont venus à bout, comme j'ai le dos, et il y a du plaisir de voir que ceux qui se vantaient de défendre les bords du Rhin ne sont pas, à cette heure, assurés de ceux du Danube. Tête d'un poisson, comme vous y allez ! Il n'y a point d'eau si trouble, si creuse, ni si rapide où vous ne vous jetiez à corps perdu ! En vérité, mon compère, vous faites mentir le proverbe, qui dit : jeune chair et vieux poisson. Car, n'étant qu'un jeune brochet, comme vous êtes, vous avez une fermeté que les plus vieux esturgeons n'ont pas et vous achevez des choses qu'ils n'oseraient avoir commencées. Aussi, vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où s'étend votre réputation. Il n'y a point d'étangs, de fontaines, de ruisseaux, de rivières, ni de mers où vos victoires ne soient célébrées, point d'eau bruyante où il ne soit bruit de vous. Votre nom pénètre jusqu'au centre des

mers et vole sur la surface des eaux, et l'Océan qui borne le monde ne borne pas votre gloire.

« L'autre jour que mon compère le Turbot et mon compère le Grenant, avec quelques autres poissons d'eau douce, soupions ensemble chez mon compère l'Éperlan, on nous présenta au second, un vieux Saumon qui avait fait deux fois le tour du monde, et qui venait fraîchement des Indes Occidentales, et avait été pris comme espion en France en suivant un bateau de sel. Il nous dit qu'il n'y avait point d'abîmes si profonds sous les eaux où vous ne fussiez connu et redouté, et que les baleines de la mer Atlantique suaient à grosses gouttes et étaient toutes en eaux, dès qu'elles vous entendaient seulement nommer. Il nous en eût dit davantage, mais il était au court-bouillon, et cela était cause qu'il ne parlait qu'avec beaucoup de difficultés. Plusieurs choses, à peu près, nous furent dites par une troupe de harengs frais, qui venaient de vers les parties de Norvège. Ceux-là nous assurèrent que la mer de ces pays-là s'était glacée, cette année, deux mois plus tôt que de coutume, par la peur que l'on y avait été sur les nouvelles, que quelques macreuses y avaient apportées, que vous dressiez vos pas vers le Nord, et nous dirent que les gros poissons, lesquels, comme vous le savez, mangent les petits, avaient peur que vous fissiez d'eux comme ils font des autres, que la plupart d'entre eux s'étaient retirés jusque sous l'ours, jugeant que vous n'iriez pas là, que les forts et les faibles sont en alarme et en trouble et particulièrement certaines anguilles de mer qui crient déjà comme si vous les écor-

chiez et font un bruit qui fait retentir tout le rivage.

« A dire le vrai, mon compère, vous êtes un terrible brochet. Et n'en déplaise aux Hippopotames, aux Loups-marins ni aux Dauphins même, les plus grands et les plus considérables hôtes de l'Océan ne sont que de pauvres Cancres auprès de vous, et si vous continuez comme vous avez commencé, vous avalerez la mer et les poissons. Cependant votre gloire se trouvant à un point qu'il est assuré qu'elle ne peut aller ni plus loin ni plus haut, il est, ce me semble, bien à propos, qu'après tant de fatigues, vous veniez vous rafraîchir dans l'eau de la Seine et vous récréer joyeusement avec beaucoup de jolies tanches, de belles perches et d'honnêtes truites qui vous attendent ici avec impatience. Quelque grande, pourtant, que soit la passion qu'elles ont de vous voir, elle n'égale pas la mienne ni le désir que j'ai de vous pouvoir témoigner combien je suis Votre très humble et très obéissante servante et commère, *La Carpe.* »

«(**15**) *Voici un vaudeville que Blot...* » Si Voiture aimait passionnément les femmes et le jeu, par contre, il détestait le vin. Mais ce dégoût ne lui venait-il point plutôt de la tête que de l'estomac? En repoussant le vin, il n'obéissait, croit-on, qu'à certaine rancune puérile. Les railleries prodiguées aux brocs et au comptoir paternels avaient fortement endolori son amour-propre. « Le vin, disait Bassompierre, qui fait revenir le cœur aux autres, fait pâmer Voiture. » Ripostant au « vaudeville », il vantait les prouesses des buveurs d'eau. C'était de bonne guerre :

I

D'un beuveur d'eau, comme avez débatu,
Le sang n'est pas de glace revestu,
Mais si bouillant et si chaud au contraire,
Que chaque veine en eux est une artère
Pleine de sang, de force et de vertu.

Le feu par l'eau foiblement combattu,
Croissant sa force, au lieu d'estre abbattu,
Va redoublant la chaleur ordinaire
D'un beuveur d'eau.

Toujours de preux le renom ils ont eu,
Ils ont l'estoc bien ferme et bien pointu,
Chauds en amour, et plus chauds en colère.
Si que ferez fort bien de vous en taire,
Qu'un de ces jours vous ne soyez battu
D'un beuveur d'eau.

II

Un beuveur d'eau, pour aux dames complaire
Suivant l'amour dont le seul feu l'éclaire,
Se voit tousjours sobre, courtois et doux;
Et ne sçauriez si tost boire dix coups
Qu'encor plus tost il ne le puisse faire.

Vénus, d'Amour la gracieuse mère,
Nasquit de l'eau sur les bords de Cythère,
Aussi son fils favorise sur tous
Un beuveur d'eau.

Il entend mieux ses loix et son mistère,
Il sçait jouïr, et discret sçait se taire,

A le rein ferme, et fermes les genoux;
Et trente-six yvrognes comme vous
Ne valent pas en l'amoureuse affaire
Un beuveur d'eau.

(**16**) *Sarrazin fit la pompe funèbre qui, quoique languissante en bien des endroits, est pourtant la meilleure chose qu'il ait faite.* » — Rien de plus juste. Mais si, déjà, Tallemant la trouvait « languissante », combien, aujourd'hui, cette longue raillerie de Sarrazin, — « adressée à Monsieur Ménage », — toute d'actualité, toute en allusion et dans le style de Voiture, ne nous paraîtra-t-elle pas davantage traînante et fade, bien que laissant deviner tout le succès énorme et tapageur qu'elle eut chez les contemporains? Donnons-en un court extrait. — Défile le cortège funèbre :

« ...Premièrement parurent les Grâces, les cheveux en désordre et sans leurs guirlandes accoutumées. Elles avaient déchiré leurs vêtements pour témoigner leur déplaisir et étaient quasi nues. Elles conduisaient cinquante amours communs, qui portaient, au lieu de leurs flambeaux ordinaires, des torches à demi éteintes de leurs larmes, et marchaient deux à deux ayant leurs bandeaux déchirés, leurs carquois renversés et vides, leurs arcs traînants, leurs ailes ployées et basses. Trente petits Cupidons suivaient ceux-ci, et faisaient beaucoup plus les affligés que leurs compagnons, mais on soupçonnait cette grande douleur d'hypocrisie, car ces trente étaient tous amours coquets, qui sont de grands comédiens, et qui ne ressentent jamais les passions qu'ils témoignent. Le défunt n'avait point eu de plus

chers amis, ni qu'il eût plus volontiers employé en ses affaires. Aussi étaient-ils choisis pour porter une partie des honneurs de la Pompe, et tenaient, l'un la bigotière, l'autre le miroir; l'autre les pincettes et enfin, les autres les peignes d'écaille de tortue, les boîtes de poudre, les pommades, les essences, les huiles, les savonnettes, les pastilles et le reste des armes qui avaient servi aux conquêtes du grand Voiture. Mais voyez comment on se trompe au choix qu'on fait des amis ! Ces petits fripons qui pensaient duper le monde avec leurs larmes feintes, dès qu'ils croyaient n'être point aperçus, badinaient avec les choses qu'ils portaient. L'un faisait des grimaces devant le miroir, l'autre se bridait de la bigotière, l'autre tirait les poils des sourcils de ses compagnons avec les pincettes. Il y en avait même un qui s'enfarinait de la poudre et un autre qui se faisait des lunettes de la peinture dont, dans les derniers temps, Voiture rajeunissait ses cheveux et sa barbe. Après eux paraissaient vingt grands Cupidons couronnés de palmes et de cyprès, armés en Amours, mais ayant leurs armes couvertes de crêpe. Ils portaient les marques de plusieurs victoires galantes : des bracelets de cheveux, des bagues, des rubans, des bourses pleines d'argent, des bavolets et des aprétadors de pierreries; car Voiture avait aimé depuis le sceptre jusqu'à la houlette. »

Puis viennent les Amours qui représentent les « Latins », ies Italiens, les Espagnols, — Voiture parlait la langue de les trois peuples, — mais pas les Grecs, « car il les avait toujours haïs ». Jamais, en effet, Voiture ne sut parler la langue grecque.

« ...Il avait composé en latin quelques épîtres et quelques vers que l'ancienne Rome aurait approuvés et, pour l'en récompenser, plusieurs priaient Tibulle de pleurer la mort par une élégie et Pline le jeune d'honorer sa mémoire par un Panégyrique. Mais ils s'en excusaient tous deux; l'un parce qu'il y avait longtemps qu'il n'avait fait des vers, l'autre, sur ce qu'il ne haranguait plus depuis qu'il était mort. Et ils vous les renvoyaient, protestant que vous composiez des vers dignes du siècle d'Auguste et que votre prose égalait celle des meilleurs écrivains de ce même siècle. Une partie de leur troupe chantait les louanges de ce bel esprit. Voici les vers que quelques-uns de cette troupe firent pour son épitaphe :

Pallus Appollinis
Heu! Lacrymabili
Morté péremptus
Inclytus ista.
Conditur urna.
Spargité florès
Et tumulo lévi
Hoc mansurum
Addité carmen,
Vetturius nulli nugarum laudé secundus

« Les Italiens marchaient après les Latins et chantaient à l'envi.

Sonneti, madrigaletti
Versi, siolti, vezzozetti
Per Vincenzo Vetturétti.

« Les Espagnols passaient les troisièmes et disaient, en chemin faisant, *unas Décimas* que, Voiture avait composées en castillan :

Ces gens ravis de la beauté
De ces vers pleins de majesté
Admiraient un si noble ouvrage,
Et chacun, au style trompé,
Criait tout haut, en son langage :
Es dè Lopé! Es dè Lopé!

Lopè qui se voyait flatter
Pour ôter tout lieu de douter
Qu'il n'eût fait ce divin poème,
D'une fausse gloire pippé
Criait comme un diable, lui-même :
Es dè Lopé! Es dè Lopé!

Y los échos du Parnasse
Pour favorescer Vettura
Otro Narcisso moderno
Aunqué ès de Lopé vièron
Es dè Vettura dixèron.

« Après ces auteurs étrangers paraissaient nos vieux romanciers. La déesse Badinerie suivait, sa tristesse paraissait badine, et elle était accompagnée du vieux badin que vous connaissez :

Il me semble que je le *voi*
De noir comme un Pégase vê *tu*
En sa nouvelle tablatu *re*
Cherchant trois rimes à *Voiture*

Il cheminait en ce con *voi*
Le front ridé, l'œil abba *tu*
La barbe jusqu'à la ceintu *re*
Triste du trépas de *Voiture*

« Cet homme menait le cheval Pégase en main, et ce cheval était venu là parce que Voiture, étant petit, il avait accoutumé de s'agenouiller badinement toutes les fois qu'il voulait monter dessus. Ce pauvre cheval marchait avec grand'peine, tant il avait les jambes de derrière gorgées de ces eaux qui lui descendent incessamment et qui se font tellement corrompues, sur sa vieillesse, qu'enfin elles ont fait un vilain marais au pied du Parnasse et produit toutes les grenouilles poétiques dont nous sommes persécutés :

Comme un vieux cheval de ren *voi*
Maigre, harassé, courba *tu*
Venait la débile montu *re*
Aux funérailles de *Voiture.*

« Son corbeau et son chien y étaient aussi. Le corbeau jetait des cris pitoyables et le chien ne disait mot; au contraire, il marchait pensif et tenait la queue entre les jambes. On s'étonna fort de n'y voir point le Grillon, le Hibou, la Tortue et la Taupe, à qui Voiture avait donné l'immortalité dans ses ouvrages.

« La représentation de Voiture paraissait enfin couronnée de lauriers et portée sur les épaules de huit beaux garçons : c'étaient les Jeux et les Ris qui l'avaient accompagné pendant sa vie. Mais les Ris étaient mélancoliques et les Jeux ne prenaient rien en jeu. Les quatre coins du grand drap, sur lequel cette figure était posée, étaient soutenus par Ronsard, Desportes, Bertault et Malherbe. Jupiter menait Apollon, et neuf des plus grandes déesses, chacune une muse. Le reste de nos

poètes des derniers temps suivaient la figure et fermaient le convoi. Il y avait une telle foule le long du chemin que, sans les satyres qui faisaient faire place à coups de thyrses, la Pompe aurait eu peine à passer. Après qu'on eut rendu les derniers devoirs, Apollon, couronné de cyprès, tenant un luth, et s'avançant devers les hommes et devers les dieux, chanta des vers... »

(**17**) *Amours différents...* C'est-à-dire des amours arrivés de différents pays et ne se ressemblant ni les uns ni les autres. Voici le passage des « Amours différents » dans l'*Epître à M. de Coligny* :

. . . .
Au bruit du célèbre hyménée,
Pour être de la grande journée,
Là, se rendent à grand concours
Tout ce que le monde a d'amours;
De tous les endroits de la terre,
D'Irlande, d'Écosse, d'Angleterre,
Du pays des Italiens,
De celui des Siciliens
De Corse et de la Sardaigne,
Et grande quantité d'Espagne.
De delà la mer, il en vint
De gros escadrons plus de vingt;
Des brûlants déserts de l'Afrique
Des derniers bouts de l'Amérique :
Du Japon, de Manicongo,
Quoiqu'ils y vivent à gogo;
Des solitudes de la Lybie;
Même il en vint d'Éthiopie,
Noirs comme de petits ramoneurs;
Et ces noirs-là sont les meilleurs.]

Il en arriva trois volées
Des marches les plus reculées
Du Cap-Vert. Ceux-là sont petits,
Gaillards, éveillés et gentils.
Ils ont partout même ramage,
Et cent couleurs en leur plumage,
Comme on en voit aux perroquets!
Et sont ceux qui font les coquets.
Cent ans qu'il en vint en France,
Maintenant, en est grand rapport;
Car ces oiseaux provignent fort.
Il en est beaucoup de femelles,
Et vont plus vite qu'hirondelles.
D'autres meilleurs viennent encor
Devers les terres de Mogor
Des monts Rhypéans et des Scythes,
Et des farouches Moscovites.
Il en vint du plus haut des airs;
Il en vint du plus creux des mers.
Car, de ce que le ciel enserre
Sous l'Onde, dans l'Air, sous la Terre,
Dans ce grand et vaste contour,
Il n'est rien qui soit sans amour,
Rien qui sans amour ne subsiste,
Et rien vivant qui lui résiste.
On les voyait comme moineaux
Ou comme troupeau d'étourneaux,
Ombrager toute la campagne
Et couvrir toute la Champagne.
L'air, par tant d'amours allumé
Fut de telle sorte enflammé
Qu'on en dit des choses admirables,
Et dans l'avenir mémorables.
Aussitôt que l'on respirait,
L'amour dans les cœurs soupirait
La vierge la plus modérée,

La veuve la plus retirée,
Le plus saint et le plus dévot,
Le plus habile et le plus sot,
Les vieillards les plus honorables,
Les vieilles les plus détestables.
Ressentant l'amoureux flambeau,
Ne pouvaient durer dans leur peau.
Il se fit d'étranges ménages.
Les bergères et les bergers,
Dans les prés et dans les vergers,
Les vachers avec les vachères
Dans les bois et dans les fougères,
Les plus farouches paysans
Pour ce jour n'en furent exempts.
Chacun rencontra sa chacune,
Nul ne fut sans bonne fortune,
Tout le monde mourait de chaud,
Et l'on se baisa comme il faut.
Personne, d'aimer n'avait honte...

(**18**) « *Consolation sur la mort de Voiture.* »

C'est trop pleurer un mort à qui les destinées
Firent un si riant et si tranquille cours,
Qui sut si bien user des moments de ses jours,
Et vit de tant d'honneurs ses veilles couronnées.

Une suite, en vivant, de Grâces enchaînées,
De leurs dons plus exquis ornèrent ses discours;
Et l'art, à leurs beautés, ajoutant son secours,
Sur un parfait modèle accomplit ses années.

Il est vrai que la mort par qui tout est détruit,
Trop tôt du noir bandeau de l'éternelle nuit,
A voilé sa belle âme et scellé sa paupière,

Mais, sans plus rien devoir au céleste flambeau,
Brillant dans ses écrits de sa propre lumière,
Ne va-t-il pas revivre en dépit du tombeau?

Ce sonnet du « neveu Pinchesne » a sa contre-partie. Dans la *Pompe Funèbre,* où nous prenons cette ballade :

BALLADE

Maître Vincent nous avait retirés
Par ses beaux vers faits à notre manière,
Des dents des vers, nos ennemis jurés,
Du long oubli, d'une sale poussière.
Lorsque, jadis, nous tenions cour plénière,
Tout gentil cœur composait un rondeau.
Vieille ballade était un fruit nouveau.
Les triolets avaient grosse pratique,
Tout nous riait, mais tout est à vau-l'eau
Voiture est mort, adieu la muse antique!

Bien est raison que nous soyons éplorés,
Quand Atropos la Parque Safranière,
En retranchant les beaux fils dorés,
Où tant se plaît sa sœur la filandière,
A fait tomber Voiture dans la bière.
Bien nous faut-il prendre le chalumeau,
Et tristement, ainsi qu'au renouveau,
Le rossignol au bocage rustique,
Chacun chanter, en pleurant comme un veau,
Voiture est mort, adieu la muse antique!

Or, nous serons partout déshonorés,
L'un sera mis en cornét d'épicière,
L'autre exposé dans les lieux égarés
Où les mortels, d'une posture fière,
Lui tourneront par mépris le derrière.

Plusieurs seront balayés au ruisseau;
Maint au foyer, traînant en maint lambeau,
Sera brûlé comme un traître hérétique.
Chacun de nous aura sa part au gâteau.
Voiture est mort, adieu la muse antique!

ENVOI

Prince Apollon, un funeste corbeau,
En croassant au sommet d'un ormeau,
A dit trois fois, d'une voix prophétique :
Bouquins, bouquins, rentrez dans le tombeau
Voiture est mort, adieu la muse antique!

(**19**) *Dans ses Mémoires, le cardinal de Retz raconte longuement et spirituellement cette même aventure* :

« Les conférences dont je vous ai parlé se terminaient assez souvent par des promenades dans le jardin. Feu Mme de Choisy en proposa une à Saint-Cloud, et elle dit en badinant, à Mme de Vendôme, qu'il y fallait donner la comédie à M. de Lisieux. Le bonhomme, qui admirait les pièces de Corneille, répondit qu'il n'en ferait aucune difficulté, pourvu que ce fût à la campagne, et qu'il y eût peu de monde. La partie se fit. L'on convint qu'il n'y aurait que M. et Mme de Vendôme, Mme de Choisy, M. de Turenne, M. de Brion, Voiture et moi. Brion se chargea de la comédie et des violons, je me chargeai de la collation. Nous allâmes à Saint-Cloud chez M. l'Archevêque. Les comédiens qui jouaient ce soir à Ruel, chez M. le Cardinal, n'arrivèrent qu'extrêmement tard. M. de Lisieux prit plaisir aux violons, Mme de Vendôme ne se lassait point de voir



Louis XIV

danser Mademoiselle sa fille, qui dansait pourtant toute seule. Enfin, l'on s'amusa tant que la petite pointe du jour, c'était dans les plus grands jours de l'été, commençait à paraître quand on fut au bas de la descente des Bons-Hommes.

« Justement, au pied, le carrosse arrêta tout court. Comme j'étais à l'une des portières avec Mlle de Vendôme, je demandai au cocher pourquoi il arrêtait, et il me répondit avec une voix étonnée : « Voulez-vous que je passe par-dessus tous les diables qui sont devant moi? » Je mis la tête hors de la portière, et comme j'ai toujours eu la vue fort basse je ne vis rien. Mme de Choisy, qui était à l'autre portière, avec M. de Turenne, fut la première qui aperçut, du carrosse, la cause de la frayeur du cocher, je dis du carrosse, car cinq ou six laquais, qui étaient derrière, criaient : Jésus Maria ! et tremblaient de peur. M. de Turenne se jeta hors du carrosse, aux cris de Mme de Choisy. Je crus que c'étaient des voleurs. Je sautai aussi hors du carrosse et j'allai joindre de l'autre côté M. de Turenne regardant fixement quelque chose que je ne voyais point.

« Je lui demandai ce qu'il regardait, et il me répondit, en me poussant du bras, et assez bas : « Je vous le dirai, mais il ne faut pas épouvanter ces femmes », qui, à la vérité, hurlaient plutôt qu'elles ne criaient. Voiture commença un *oremus*; vous connaissez peut-être les cris aigus de Mme de Choisy; Mlle de Vendôme disait son chapelet, Mme de Vendôme se voulait confesser à M. de Lisieux, qui lui disait : « Ma fille, n'ayez point de peur, vous êtes entre les mains de Dieu », et le comte de

Brion avait entonné, bien dévotement à genoux, avec tous nos laquais, les litanies de la Vierge. Tout cela se passa comme vous pouvez l'imaginer, en même temps et en moins de rien. M. de Turenne, qui avait une petite épée à son côté, l'avait aussi tirée, et après avoir un peu regardé, comme je vous l'ai déjà dit, il se tourna vers moi de l'air dont il eût demandé son dîner, et de l'air dont il eût donné une bataille, me dit ces paroles : « Allons voir ces gens-là. — Quels gens? » lui repartis-je. Dans le vrai, je croyais que tout le monde avait perdu le sens. Il me répondit : « Effectivement, je crois que ce pourrait bien être des diables ! »

« Comme nous avions déjà fait cinq ou six pas du côté de la savonnerie et que nous étions, par conséquent, plus proches du spectacle, je commençai à entrevoir quelque chose, et ce qui m'en parut fut une longue procession de fantômes noirs, qui me donna d'abord plus d'émotions qu'elle n'en avait donné à M. de Turenne; mais qui, par la réflexion que je fis, que j'avais longtemps cherché des esprits, et qu'apparemment j'en trouvais en ce lieu, me fit faire un mouvement plus vif que ses manières ne lui permettaient de faire. Je fis deux ou trois sauts vers la procession. Les gens du carrosse qui croyaient que nous étions aux mains avec tous les diables firent un grand cri, et ce ne furent pourtant pas eux qui eurent le plus de frayeur.

« Les pauvres Augustins réformés et déchaussés, que l'on appelle des capucins noirs, qui étaient nos diables d'imagination, voyant venir à eux deux hommes qui avaient l'épée à la main, eurent très grande peur, et

l'un deux, se détachant de la troupe, nous cria : « Messieurs, nous sommes de pauvres religieux qui ne faisons mal à personne, et qui venons de nous rafraîchir un peu dans la rivière pour notre santé. »

« Nous retournâmes en carrosse, M. de Turenne et moi, avec les éclats de rire que vous pouvez imaginer; et nous fîmes, lui et moi, dès le moment même, deux observations que nous nous communiquâmes dès le lendemain matin. Il me jura que la première apparition de ces fantômes imaginaires lui avait donné de la joie, quoiqu'il eût toujours cru, auparavant, qu'il aurait peur s'il voyait jamais quelque chose d'extraordinaire; et je lui avouai que la première vue m'avait ému, quoique j'eusse souhaité, toute ma vie, de voir des esprits. La seconde observation que nous fîmes fut que tout ce que nous lisons dans la vie de la plupart des hommes est faux. M. de Turenne me jura qu'il n'avait pas senti la moindre émotion, et il convint que j'avais eu sujet de croire, par son regard si fixe et par son mouvement si lent, qu'il en avait eu beaucoup. Je lui confessai que j'en avais eu d'abord; et il me protesta qu'il aurait juré sur son salut que je n'avais eu que du courage et de la gaieté. Qui donc peut écrire la vérité que ceux qui l'ont sentie?...

« Mlle de Vendôme conçut un mépris inconcevable pour le pauvre Brion qui, en effet, avait fait voir de son côté, dans cette ridicule aventure, une faiblesse inimaginable. Elle s'en moqua avec moi dès que l'on fut rentré en carrosse et elle me dit : « Je sens, à l'estime que je fais de la valeur, que je suis petite-fille de Henri le

Grand. Il faut que vous ne craigniez rien puisque vous n'avez pas eu peur en cette occasion. — J'ai eu peur, lui répondis-je, Mademoiselle, mais comme je ne suis pas si dévot que Brion, ma peur n'a pas tourné du côté des litanies. — Vous n'en avez point eu, me dit-elle, et je crois que vous ne croyez pas au diable, car M. de Turenne, qui est bien brave, a été ému lui-même et il n'allait pas aussi vite que vous. »

» Je vous confesse que cette distinction qu'elle mit entre M. de Turenne et moi me plut et me fit naître la pensée de hasarder quelque douceur. Je lui dis donc : « On peut croire au diable et ne le craindre pas; il y a des choses au monde plus terribles. — Et quoi? reprit-elle. — Elles le sont si fort que l'on n'oserait les nommer », lui répondis-je. Elle m'entendit bien, à ce qu'elle m'a confessé depuis, mais elle n'en fit pas semblant. Elle se remit dans la conversation publique. L'on descendit à l'hôtel de Vendôme, et chacun alla chez soi. »

Récit agréable, certes, mais absolument faux. Le 27 janvier 1642, Richelieu quittait Paris pour n'y rentrer qu'en décembre. Les comédiens ne purent, alors, lui donner une représentation à Ruel, pendant l'été. De 1639 à 1643 Turenne fut tantôt en Italie, tantôt en Roussillon. De janvier 1641 à décembre 1643, M. de Vendôme était en exil dans ses terres. — Voir *Verrier,* Morceaux choisis du Cardinal de Retz, *Librairie du Mercure de France.*

(**20**) « *A une maîtresse inconnue...* » Cette lettre ne fut-elle qu'une simple récréation d'esprit? S'adressait-elle

vraiment à une femme que courtisait Voiture et dont le nom ne nous est pas arrivé?

« *A une maîtresse inconnue.* Il n'y eut jamais une inclination si extraordinaire ni si étrange que celle que j'ai pour vous. Je ne sais du tout qui vous êtes et de ma vie, que je sache, je ne vous ai seulement ouï nommer. Cependant je vous assure que je vous aime et qu'il y a déjà un jour que vous me faites souffrir. Sans avoir jamais vu votre visage, je le trouve beau, et votre esprit me semble agréable, quoique je n'en aie jamais rien ouï dire. Toutes vos actions me ravissent et je m'imagine en vous je ne sais quoi qui me fait aimer passionnément je ne sais qui. Quelquefois je me figure que vous êtes blonde, et d'autres fois que vous êtes brune; tantôt grande, tantôt petite, avec un nez aquilin, avec un nez retroussé. Sous toutes ces formes où je vous mets, vous me paraissez toujours la plus aimable chose du monde, et sans savoir quelle sorte de beauté vous avez, je jurerais que c'est la plus aimable de toutes. Si vous me connaissez aussi peu, et que vous m'aimiez autant, j'en rends grâce à l'amour et aux étoiles. Mais afin que vous ne soyez pas trompée, et qu'en cas que vous m'imaginiez un grand blond, vous ne soyez pas surprise en me voyant, je vous veux dire à peu près comme je suis. Ma taille est deux ou trois doigts au-dessous de la médiocre. J'ai la tête assez belle avec beaucoup de cheveux gris, les yeux doux, mais un peu égarés, et le visage assez niais. En récompense, une de vos amies vous dira que je suis le meilleur garçon du monde, et que pour aimer en cinq ou six lieux à la fois, il n'y a personne qui le

fasse si fidèlement que moi. Si vous pouvez vous accommoder de tout cela, je vous l'offrirai à première vue. En attendant, je penserai en vous, sans savoir en qui je pense et quand on me demandera pour qui je soupire, n'ayez peur que je le déclare et soyez assurée que je ne dirai rien de vous. »

N'est-ce pas un peu la *Chanson de Fortunio* sur laquelle Offenbach tissait une si délicieuse musique?

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer;
Je ne saurais pour un empire
Vous la nommer!

Sauf que Fortunio est un gracieux « petit page », et que Voiture est un « Roquentin » cinquantenaire, à cheveux gris.

LA MARQUISE DE RAMBOUILLET

Mme de Rambouillet est fille de feu le marquis[1] de Pisani et d'une Savelli, veuve d'un d'Ursins. Sa mère était une habile femme ; elle eut soin de l'entretenir dans la langue italienne, afin qu'elle

1. Tallement nous a laissé l'*Historiette* de ce Jean de Vivonne, marquis de Pisani : Historiette, chose rarissime ! toute louangeuse. Jean de Vivonne, marquis de Pisani, ambassadeur de France à Rome, eut, de son mariage avec Julia Savelli, une fille unique, Catherine de Vivonne. C'est, en 1588 qu'elle naquit à Rome, pendant l'ambassade de son père. En 1600, âgée de douze ans, elle épousait Charles d'Angennes : Marquis de Rambouillet, alors vidame du Mans, capitaine d'une des compagnies de cent gentilshommes de la maison du roi. Successivement, il devint maître de la garde-robe, chevalier des ordres, colonel général de l'infanterie italienne, maréchal de camp, ambassadeur « extraordinaire » en Piémont, puis en Espagne : à tous égards, personnage fort considérable, de beaucoup d'esprit, d'une grande fierté, de peu d'ordre et dépensant à profusion sa fortune. En 1606, était vendu l'hôtel, qui portait son nom, demeure de la famille ; et c'est en 1624 que, des mains de son nouveau propriétaire, Richelieu l'achetait pour le démolir et faire construire sur son emplacement le Palais-Cardinal : depuis le Palais-Royal.

sût également cette langue et la française. On fit toujours cas de cette dame-là à la cour et Henri IV l'envoya avec Mme de Guise, surintendante de la maison de la reine, recevoir la Reine mère à Marseille. Elle maria sa fille devant douze ans avec M. le vidame du Mans. Mme de Rambouillet dit qu'elle regarda d'abord son mari qui avait alors une fois autant d'âge qu'elle, comme un homme fait et qu'elle se regarda comme un enfant et que cela lui est toujours demeuré dans l'esprit et l'a portée à le respecter davantage. Hors les procès, jamais il n'y a eu un homme plus complaisant pour sa femme. Elle m'a avoué qu'il avait toujours été amoureux d'elle et ne croyait pas qu'on pût avoir plus d'esprit qu'elle en avait. A la vérité, il n'avait pas grand'peine à lui être complaisant, car elle n'a jamais rien voulu que de raisonnable.

Cependant, elle jure que si on l'eût laissée jusqu'à vingt ans et qu'on ne l'eût point obligée, après, à se marier, elle fût demeurée fille. Je la croirai bien capable de cette résolution quand je considère que dès vingt ans, elle ne voulut plus aller aux assemblées du Louvre[1]; chose assez

1. Cette résolution dut être, surtout, secondée par l'agrément et la beauté de l'habitation qu'elle se donnait; et sans vouloir ici trop préciser il semblerait que c'est de 1618 à 1620 que l'on pourrait placer les commencements de la célèbre société de

étrange pour une belle et jeune personne et qui est de qualité. Elle disait qu'elle n'y trouvait rien de plaisant que de voir comme on se pressait pour y entrer et que quelquefois il lui est arrivé de se mettre en une chambre pour se divertir du méchant ordre qu'il y a pour ces choses-là en France. Ce n'est pas qu'elle n'aimât le divertissement, mais c'était en particulier. A l'entrée qu'on devait faire à la Reine mère, quand Henri IV la fit couronner, Mme de Rambouillet était une des belles qui devaient être de la cérémonie.

Elle a toujours aimé les belles choses et elle allait apprendre le latin, seulement pour lire Virgile, quand une maladie l'en empêcha. Depuis, elle n'y a pas songé et s'est contentée de l'espagnol[1].

C'est une personne habile en toutes choses. Elle fut elle-même, l'architecte de l'hôtel de Rambouillet qui était la maison de son père[2], mal sa-

Rambouillet. Elle jette son plus fort éclat pendant trente années, jusqu'à ce qu'à la fin surviennent, presque coup sur coup, le mariage de Julie en 1645, la Fronde en 1648, la mort de M. de Rambouillet en 1652, la vieillesse et les infirmités de la noble et vaillante femme qui l'avait créée et si longtemps soutenue.

1. De Henri II, aux commencements de Louis XIII, la langue italienne fut surtout à la mode, à cause de Catherine et de Marie de Médicis; mais lorsque Louis XIII eut épousé Anne d'Autriche, la langue espagnole prévalut, outre que Louis XIV épousait, lui aussi, une princesse espagnole : Marie-Thérèse.

2. Parmi les biens que Catherine de Vivonne apportait à son mari, était l'hôtel Pisani, l'ancien hôtel d'O et de Noirmoutiers.

tisfaite de tous les dessins qu'on lui faisait (c'était du temps du maréchal d'Ancre, car alors on ne savait que faire une salle à un côté, une chambre à l'autre et un escalier au milieu; d'ailleurs la place était fort irrégulière et d'une assez petite étendue). Un soir, après y avoir bien rêvé, elle se mit à crier : « Vite! du papier, j'ai trouvé le

La jeune marquise, qui prenait en Italie le goût des belles choses, ne trouvant pas cet hôtel assez beau, le fit mettre à bas, et, parce que nul architecte ne lui proposait de plan à son idée, elle s'érigeait elle-même en architecte et faisait, sur les dessins qu'elle-même avait tracés, construire un hôtel nouveau. — « *Cléomire*, dit M[lle] de Scudéry, dans le *Grand Cyrus*, s'est fait faire un palais de son dessein qui est des mieux entendus du monde; et elle a trouvé l'art de faire en une place de médiocre grandeur un palais d'une vaste étendue. L'ordre, la régularité, la propreté (ne pas oublier le sens de ce mot au XVII[e] siècle), sont dans tous ses appartements et tous ses meubles; tout y est magnifique chez elle, et même particulier : les lampes y sont différentes des autres lieux; ses cabinets sont pleins de mille raretés qui font voir le jugement de celle qui les a choisies; l'air est toujours parfumé dans son palais; diverses corbeilles magnifiques, pleines de fleurs, font un printemps continuel dans sa chambre; et le lieu où on la voit d'ordinaire est si bien agréable, si bien imaginé, qu'on croit être dans un enchantement lorsqu'on y est auprès d'elle... » — Puis, Mademoiselle dans *La Princesse de Paphlagonie :* « ... l'antre de la déesse d'Athènes est entouré de grands vases de cristal pleins des plus belles fleurs du printemps, qui durent toujours dans les jardins qui sont auprès de son temple pour lui produire ce qui lui est agréable. Autour d'elle, il y a force tableaux, de toutes les personnes qu'elle aime : ses regards sur ces portraits portent toute bénédiction aux originaux, il y a aussi force livres sur des tablettes qui sont dans cette grotte; on peut juger qu'ils ne traitent rien de commun... »

moyen de faire ce que je voulais! » Sur l'heure, elle en fit le dessin, car naturellement, elle sait dessiner, et, dès qu'elle a vu une maison, elle en tire le plan fort aisément. De là vient qu'elle faisait tant la guerre à Voiture de ce qu'il ne retenait jamais rien des beaux bâtiments qu'il voyait, et c'est ce qui a donné lieu à cette ingénieuse badinerie qu'elle lui écrivit sur le Valentin. On suivit le dessin de Mme de Rambouillet, de point en point. C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges et vis-à-vis les unes des autres; et cela est si vrai que la Reine mère, quand elle fit bâtir le Luxembourg, ordonna aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet et ce soin ne leur fut pas inutile. C'est la première qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autre couleur que le rouge ou tanné et c'est ce qui a donné à sa grande chambre le nom de la *chambre bleue* (1).

Mme la Princesse et le cardinal de la Valette étaient fort de ses amis. L'hôtel de Rambouillet était, pour ainsi dire, le théâtre de tous les divertissements; et c'était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus galant à la Cour et de plus poli

parmi les beaux esprits[1] du siècle (2). Or, quoique le cardinal de Richelieu eût au cardinal de La Valette la plus grande obligation qu'on puisse avoir, il voulait pourtant savoir toutes ses pensées aussi bien que d'un autre, et, un jour, comme M. de Rambouillet était en Espagne, il envoya le Père Joseph chez Mme de Rambouillet; celui-ci, sans faire semblant de rien, la mit sur les discours de cette ambassade, et, après lui avoir dit que M. son mari étant employé à une négociation importante, M. le cardinal de Richelieu pouvait prendre son temps pour faire quelque chose de considérable pour lui, mais qu'il fallait qu'il y

1. C'est exact, surtout de 1620 à 1650. « Mais, dit Mlle de Scudéry, pour comprendre la douceur de cette société ; il faut faire un léger crayon de ceux qui la composaient; j'entends de ceux qui étaient amis particuliers, car il serait trop long de parler de ce grand nombre d'honnêtes gens qui se rencontrent chaque jour au palais de Cléomire. Si je l'entreprenais il faudrait que je vous fisse plus de portraits qu'il n'y a de statues d'or et d'argent dans les palais de Crésus ; de sorte que, me renfermant dans des bornes plus étroites, je vous ferai seulement la peinture de cinq ou six qu'on estime les plus, et qui sont, en effet, les plus dignes d'être estimés... » Ces cinq ou six sont : *Montausier,* qui fut, treize années le soupirant puis le mari de Julie d'Angennes; *Godeau,* évêque de Grasse, qu'à cause de sa petite taille, on appelait le nain de Julie ; *Arnauld de Corbeville* (voir plus loin la note sur le Madrigal) ; *Conrart* (voir son *Historiette : Rois, grandes dames et beaux esprits d'autrefois :* 1er volume) ; *M. de Chandeville* « le jeune et beau neveu de Malherbe » ; *Chapelain* (voir *Historiette* de Conrart) l'auteur malheureux de *la Pucelle.*

contribuât de son côté et qu'elle donnât à Son Éminence une petite satisfaction qu'il désirait d'elle; qu'un premier ministre ne pouvait prendre trop de précaution; en un mot que M. le cardinal souhaitait de savoir par son moyen les intrigues de Mme la Princesse et de M. le cardinal de La Valette : « Mon Père, lui dit-elle, je ne crois point que Mme la Princesse et M. le cardinal de La Valette aient aucunes intrigues; mais, quand ils en auraient, je ne serais pas trop propre à faire le métier d'espion[1]. » Il s'adressait mal, il n'y a pas au monde de personne moins intéressée. Elle dit qu'elle ne conçoit pas de plus grand plaisir au monde que d'envoyer de l'argent aux gens sans qu'ils puissent savoir d'où il vient. Elle passe bien plus avant que ceux qui disent que donner est un plaisir de roi, car elle dit que c'est un plaisir de Dieu. En me contant cette histoire du Père Joseph,

1. Ségrais raconte cette anecdote d'une autre manière. Selon Segrais l'envoyé de Richelieu aurait été Boisrobert. Il aurait dit à la marquise, « que le cardinal la priait en amie de lui donner avis de ceux qui parlaient de lui dans les assemblées qui se tenaient chez elle. Alors elle répondit qu'ils étaient si fortement persuadés de la considération et de l'amitié qu'elle avait pour Son Eminence, qu'il n'y en avait pas un seul qui eût la hardiesse de parler mal de lui en sa présence, et ainsi qu'elle n'aurait jamais occasion de lui donner semblable avis. » Plus vraisemblable est le récit de Tallemant, à qui, d'ailleurs, la marquise, elle-même, l'aurait dit « en confidence ».

elle me disait, car il n'y a pas au monde un esprit plus droit, qu'elle souffrirait encore moins qu'on eût des gens d'Église pour galants que d'autres : — « C'est une des choses, ajoutait-elle, pourquoi je suis bien aise de n'être point demeurée à Rome car, quoique je fusse bien assurée de ne point faire de mal, je n'étais pourtant point assurée qu'on n'en dît point de moi, et apparemment, si on en eût dit, la médisance m'aurait mise avec quelque cardinal. »

Jamais il n'y a eu meilleure amie[1]. M. d'Andilly qui faisait le professeur en amitié, lui dit un jour qu'il la voulait instruire simplement en cette belle science; il lui faisait des leçons prolixes; elle, pour trancher tout d'un coup, lui dit : « Bien loin de ne pas faire toutes choses au monde pour mes amis, si je savais qu'il y eût un fort honnête homme aux Indes, sans le connaître autre-

1. « Il faut vraiment, écrit Victor Cousin (*La Société française au* XVIIe *siècle, d'après le Grand Cyrus*), que Mme de Rambouillet ait été une femme d'un mérite bien extraordinaire, pour avoir réuni les suffrages de tous ceux qui l'ont approchée, quels que fussent leurs opinions, leurs intérêts, leur rang et leur caractère. Nous avons en vain cherché sur son compte, ce qui ne manque d'ordinaire à aucune destinée un peu brillante, quelque calomnie ou quelque médisance, un mot équivoque, l'épigramme la plus légère : partout nous n'avons trouvé qu'un concert d'éloges vivement sentis qui traversent plusieurs générations... Elle a désarmé Tallemant lui-même... »

ment, je tâcherais de faire pour lui tout ce qui serait à son avantage. — Quoi ! s'écria d'Andilly, vous en savez jusque-là ! Je n'ai plus rien à vous montrer ! »

Mme de Rambouillet est encore présentement à se divertir de tout. Un de ses plus grands plaisirs était de surprendre les gens. Une fois, elle fit une galanterie à M. de Lisieux, à laquelle il ne s'attendait pas. Il l'alla voir à Rambouillet. Il y a au pied du château une fort grande prairie au milieu de laquelle, par une bizarrerie de la nature, se trouve comme un cercle de grosses roches entre lesquelles s'élèvent de grands arbres qui font un ombrage très agréable. C'est le lieu où Rabelais se divertissait, à ce qu'on dit dans le pays ; car le cardinal Du Bellay, à qui il était, et MM. de Rambouillet, comme proches parents, allaient fort souvent passer le temps à cette maison et encore aujourd'hui on appelle une certaine roche creuse et enfumée la *Marmite de Rabelais*. La marquise proposa donc à M. de Lisieux d'aller se promener dans la prairie. Quand il fut assez près de ces roches pour entrevoir à travers les feuilles des arbres, il aperçut, en divers endroits, je ne sais quoi de brillant. Étant plus proche, il lui sembla qu'il discernait des femmes et qu'elles étaient vêtues en nymphes.

La marquise, au commencement, ne faisait pas semblant de rien voir de ce qu'il voyait. Enfin, étant parvenus jusqu'aux roches, ils trouvèrent Mlle de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison vêtues effectivement en nymphes (3) qui, assises sur ces roches, faisaient le plus agréable spectacle du monde. Le bonhomme en fut si charmé que, depuis, il ne voyait jamais la marquise sans lui parler des roches de Rambouillet.

Si elle eût été en état de faire de grandes dépenses, elle eût bien fait de plus chères galanteries. Je lui ai entendu dire que le plus grand plaisir qu'elle eût pu avoir, eût été de faire bâtir une belle maison au bout du parc de Rambouillet[1] si

1. C'est en 1612 que la « terre de Rambouillet « fut érigée en marquisat. Elle était alors possédée par Charles d'Angennes qui se mariait à Catherine de Vivonne : la marquise de Rambouillet. Le marquisat passait ensuite au duc de Montausier, le mari de Julie d'Angennes; puis, au duc d'Uzès qui épousait Mlle de Montausier, morte sans enfants. Un décret du Parlement adjugeait alors Rambouillet à Fleuriau d'Armenonville, directeur général des finances. Il le revendait au comte de Toulouse en faveur duquel le marquisat fût érigé en duché-pairie. Plus tard, Louis XVI l'acquérait du duc de Penthièvre. Il y fit de grands embellissements, car la reine et le roi y séjournaient très volontiers. Marie-Antoinette y créait une « laiterie modèle », et Louis XVI une « ferme nationale » où furent élevés les premiers moutons mérinos importés en France. Depuis 1871, cette ferme est devenue « l'école des bergers ». Napoléon Ier résida quelquefois à Rambouillet; il y signait, en 1810, le décret qui réunissait la Hollande à la France. Charles X y chassait sou-


PAUL SCARRON
Mort à Paris, le 14. Octobre 1660.

secrètement que personne de ses amis n'en sût rien (et avec un peu de soin la chose n'était pas impossible, parce que le lieu est assez écarté et que ce parc est un des plus grands de France, et même éloigné d'une portée de mousquet du château qui n'est qu'un bâtiment à l'antique); qu'elle eût voulu ensuite mener à Rambouillet ses meilleurs amis et, le lendemain, en se promenant dans le parc, leur proposer d'aller voir une belle maison qu'un de ses voisins avait fait faire depuis quelque temps; et après bien des détours, je les aurais menés, disait-elle, dans ma nouvelle maison que je leur aurais fait voir, sans qu'il parût un seul de mes gens, mais seulement des personnes qu'ils n'eussent jamais vues; et enfin, je les aurais priés de demeurer quelques jours en ce beau lieu dont le maître était assez mon ami pour le trouver bon. Je vous laisse à penser, ajoutait-elle, quel aurait été leur étonnement lors-

vent. Sous le second empire Rambouillet appartint « à la liste civile ». Mais Napoléon III n'y vint que rarement; il préférait Compiègne, Sous la troisième république les Présidents Mac-Mahon, Grévy, Sadi-Carnot firent de Rambouillet surtout un « rendez-vous de chasse » : Félix Faure le choisissait comme résidence d'été. Cette tradition présidentielle s'est conservée. Le château souvent reconstruit ou remanié ne garde plus, comme vestige du XIVe siècle, qu'une grosse tour ronde à mâchicoulis et à créneaux. Voir Longnon : *Le Château de Rambouillet*, 35 gravures, 2 plans. Laurens édit., Paris.

qu'ils auraient su que tout ce secret n'aurait été que pour les surprendre agréablement.

Elle attrapa plaisamment le comte de Guiche, aujourd'hui le maréchal de Grammont. Il était encore fort jeune lorsqu'il commença à aller à l'hôtel de Rambouillet. Un soir, comme il prenait congé de Mme la marquise, M. de Chaudebonne, le plus intime des amis de Mme de Rambouillet, qui était fort familier avec lui, lui dit : « Comte, ne t'en va point, soupe céans. — Jésus ! vous moquez-vous? s'écria la marquise, le voulez-vous faire mourir de faim? — Elle se moque elle-même, reprit Chaudebonne, demeure, je t'en prie ! » Enfin, il demeura. Mlle Paulet, car tout cela était concerté, arriva en ce moment avec Mlle de Rambouillet; on sert et la table n'était couverte que de choses que le comte n'aimait pas. En causant. on lui avait fait dire, à diverses fois, toutes ses aventures. Il y avait, entre autres choses, un grand potage au lait et un gros coq d'Inde. Mlle Paulet y joua admirablement son personnage. « Monsieur le comte, lui disait-elle, il n'y eut jamais un aussi bon potage au lait; vous en plaît-il sur votre assiette? — Mon Dieu ! le bon coq d'Inde ! il est aussi tendre qu'une gélinotte. — Vous ne mangez point du blanc que je vous ai servi; il vous faut

donner du rissolé de ces petits endroits de dessus le dos. » Elle se tuait de lui en donner et lui de la remercier. Il était déferré, il ne savait que penser d'un si pauvre souper. Il émiait du pain entre ses doigts. Enfin, après que tout le monde s'en fut bien diverti, Mme de Rambouillet dit au maître-d'hôtel : « Apportez donc quelque autre chose, M. le comte ne trouve rien là à son goût! » Alors, on servit un souper magnifique ; mais ce ne fut pas sans rire.

On lui fit encore une malice à Rambouillet Un soir qu'il avait mangé force champignons, on gagna son valet de chambre qui donna tous les pourpoints des habits que son maître avait apportés. On les étrécit promptement. Le matin, Chaudebonne le va voir, comme il s'habillait, mais, quand il voulut mettre son pourpoint, il le trouva trop étroit de quatre grands doigts : « Ce pourpoint-là est bien étroit, dit-il à son valet de chambre, donnez-moi celui de l'habit que je mis hier. » Il ne le trouve pas plus large que l'autre. « Essayons-les tous », dit-il. Mais tous étaient également étroits. — « Qu'est ceci, ajouta-t-il, suis-je enflé? Serait-ce d'avoir trop mangé de champignons? — Cela pourrait bien être, dit Chaudebonne, vous en mangeâtes hier au soir, à crever. »

Tous ceux qui le virent lui en dirent autant et voyez ce que c'est que l'imagination! Il avait, comme vous le pensez, le teint tout aussi bon que la veille; cependant il y découvrit, ce lui semblait, je ne sais quoi de livide. La messe sonne, c'était un dimanche : il fut contraint d'y aller en robe de chambre. La messe dite, il commence à s'inquiéter de cette prétendue enflure, et il disait du bout des dents : « Ce serait pourtant une belle fin que de mourir à vingt et un ans pour avoir mangé des champignons! » Comme on vit que cela allait trop avant, Chaudebonne dit qu'en attendant qu'on pût avoir du contrepoison, il était d'avis qu'on fît une recette dont il se souvenait; il se mit aussitôt à l'écrire et la donna au comte. Il y avait : « *Recipé* de bons ciseaux et décous ton pourpoint. » Or, quelque temps après, comme si c'eût été pour venger le comte, Mlle de Rambouillet et M. de Chaudebonne mangèrent effectivement de mauvais champignons et on ne sait ce qui fût arrivé si Mme de Rambouillet n'eût trouvé de la thériaque dans un cabinet où elle chercha à tous hasards.

Mme de Rambouillet a eu six enfans (4); Mme de Montausier est l'aînée de tous. Mme d'Hyères est la seconde; M. de Pisani était après. Il y avait

un garçon bien fait qui mourut de la peste à huit ans. Sa gouvernante alla voir un pestiféré, et au sortir de là fut assez sotte pour baiser cet enfant; elle et lui en moururent. Mme de Rambouillet, M. de Montausier et Mlle Paulet l'assistèrent jusques au dernier soupir. Mme de Saint-Étienne est après, puis Mme de Pisani. Toutes sont religieuses hors la première et la dernière des filles, qui est Mlle de Rambouillet.

M. de Pisani vint beau, blanc et droit au monde; mais il eût l'épine du dos démise en nourrice, sans qu'on le sût et devint si contrefait qu'on ne lui pouvait faire de cuirasse. Cela lui gâta jusques aux traits du visage, et il demeura fort petit; ce qui semblait d'autant plus étrange, que son père, sa mère, et ses sœurs sont tous grands. On disait, autrefois, *les sapins de Rambouillet*, parce qu'ils étaient je ne sais combien de frères de grande taille et point gros. M. de Pisani avait beaucoup d'esprit et beaucoup de cœur. De peur qu'on ne le fît d'Église il ne voulut jamais étudier ni même lire en français, et il ne commença à y prendre quelque goût que quand on imprima la traduction de ces huit oraisons de Cicéron, dont il y en a trois de M. d'Ablancourt et une de M. Patru. Il les aimait et les lisait à toute

heure. Il raisonnait comme s'il eût eu toute la logique du monde dans la tête. Il avait l'esprit adroit, et chez les dames il était quelquefois mieux reçu que les mieux bâtis. Un peu débauché et pour les femmes et pour le jeu. Un jour, pour avoir de l'argent, il fit accroire à son père et à sa mère, qui en vingt-huit ans n'avaient couché qu'une nuit à Rambouillet, qu'il y avait du bois mort dans le parc, et qu'il le faudrait ôter ; et en ayant eu la permission, il fit couper six cents cordes du plus beau et du meilleur. Il disait à M. le Prince en disputant, car ils disputaient souvent : « Faites-moi prince du sang, au lieu de vous, et ayez toutes les raisons du monde ; je gagnerai toujours contre vous. » Il voulut le suivre en toutes ses campagnes, quoique ce fût une terrible figure à cheval, que le marquis de Pisani. On disait que c'était le chameau du bagage de M. le Prince. Il y fut tué enfin ; ce fut à la bataille de Nordlingue. Il était à l'aile du maréchal de Gramont, qui fut rompue. Le chevalier de Gramont lui cria : « Viens par ici, Pisani, c'est le plus sûr ! » Il ne voulut pas apparemment se sauver en si mauvaise compagnie, car le chevalier était fort décrié pour la bravoure ; il alla par ailleurs, il rencontra des Cravates qui le massacrèrent.

Il faut que je conte une chose de lui qui est plaisante. Mme de Rambouillet, qui a l'esprit délicat, disait qu'il n'y avait rien plus ridicule qu'un homme au lit, et qu'un bonnet de nuit est une fort sotte coiffure. Mme de Montausier avait un peu plus d'aversion qu'elle pour les bonnets de nuit; mais Mlle d'Arquenay, aujourd'hui abbesse de Saint-Étienne de Reims, était la plus déchaînée contre ces pauvres bonnets. Son frère, un jour, l'envoya prier de venir jusque dans sa chambre. Elle n'y fut pas plutôt qu'il ferma la porte au verrou; incontinent cinq ou six hommes sortent d'un cabinet avec des bonnets de nuit qui, à la vérité, avaient des coiffes bien blanches, car des bonnets de nuit eussent été capables de la faire mourir de frayeur. Elle s'écrie enfin, et veut s'enfuir: « Jésus, ma sœur, lui dit-il, pensez-vous que je vous aie voulu donner la peine de venir ici pour rien? Non! non! Vous ferez collation, s'il vous plaît. » — Quoi qu'elle pût faire ou dire, il fallut se mettre à table et manger de la collation que ces gens à bonnets de nuit leur servirent. Depuis cela, le marquis de Montausier, instruit de cette petite aversion jusqu'à la grande blessure qu'il reçut au combat de Montausier, en 1652, coucha toujours avec sa femme sans bon-

net de nuit, quoiqu'elle le priât d'en prendre. C'est ce qui a fait dire que les véritables précieuses ont peur des bonnets de nuit.

Voiture et lui avaient une grande amitié[1] l'un pour l'autre... Une fois, M. de Pisani, durant une grande gelée, dit à quelqu'un : « Tenez, je n'ai qu'une chemise — Hé! comment pouvez-vous faire, dit l'autre. — Comment je fais? reprit-il, je tremble toujours de froid! »

Il y avait un gros gueux à la porte de l'hôtel de Rambouillet. Un jour, comme il lui demandait, Mme la marquise dit : « Il faut donner à ce pauvre homme. — Je m'en garderai bien, dit-il, je veux qu'il me prête de l'argent ; j'ai ouï dire qu'il avait plus de mille écus. »

Revenons au plaisir qu'avait Mme de Rambouillet à surprendre les gens. Elle fit faire un grand cabinet, avec trois grandes croisées à trois faces différentes, qui répondaient sur le jardin des Quinze-Vingts, sur le jardin de l'hôtel de Chevreuse, et sur le jardin de l'hôtel de Rambouillet. Elle le fit bâtir, peindre et meubler, sans que personne de cette foule de gens qui allaient chez elle s'en fût aperçu. Elle faisait passer les ouvriers

1. Voir *Historiette* de Voiture, appendice n° 11. *Lettre à Pisani.*

par-dessus la muraille, pour aller travailler de l'autre côté, car ce cabinet est en saillie sur le jardin des Quinze-Vingts. Le seul M. Arnault eut la curiosité de monter sur une échelle qu'il trouva appuyée à la muraille du jardin ; mais quelqu'un l'appela qu'il n'était encore qu'au second échelon ; depuis, il n'y pensa plus. Un soir donc, qu'il y avait grande compagnie à l'hôtel de Rambouillet, tout d'un coup, on entend du bruit derrière la tapisserie ; une porte s'ouvre ; et Mlle de Rambouillet, aujourd'hui Mme de Montausier, vêtue superbement, paraît dans un grand cabinet tout à fait magnifique et merveilleusement bien éclairé. Je vous laisse à penser si le monde fut surpris. Ils savaient que, derrière cette tapisserie, il n'y avait que le jardin des Quinze-Vingts, et sans avoir eu le moindre soupçon, ils voyaient un cabinet si beau, si bien peint, et presque aussi grand qu'une chambre, qui semblait apporté là par enchantement. M. Chapelain, quelques jours après, y fit attacher secrètement un rouleau de vélin, où était cette ode, où Zyrphée, reine d'Argennes (5), dit qu'elle a fait cette loge pour mettre Arthénice à couvert de l'injure des ans ; car, comme nous dirons bientôt, Mme de Rambouillet avait bien des incommodités.

Aurait-on cru, après cela, qu'il se fût trouvé un chevalier et encore un chevalier qui descend d'un des neuf preux, qui sans respecter la *reine d'Argennes*, ni la grande *Arthénice*, ôtât à ce cabinet, que depuis on appela la *loge de Zyrphée*, une de ses plus grandes beautés? Car M. de Chevreuse s'avisa de bâtir je ne sais quelle garde-robe dont la croisée qui donnait sur son jardin fut bouchée. On lui en fit des reproches : « Il est vrai, dit-il, que M. de Rambouillet est mon bon ami et mon bon voisin, et que, même, je lui dois la vie; mais où voulait-il que je misse mes habits? » Notez qu'il avait quarante chambres de reste.

Depuis la mort de M. de Rambouillet, Mme de Montausier a fait de l'appartement de Monsieur son père un appartement magnifique et commode tout ensemble. Quand il fut achevé, elle voulut le dédier, et pour cela elle y donna à souper à Madame sa mère. Elle, sa sœur de Rambouillet, et Mme de Saint-Étienne, qui était alors religieuse ici, la servirent à table sans que pas un homme, pas même M. de Montausier, eût le crédit d'y entrer. Mme de Rambouillet fit aussi quelque chose à son appartement, qui n'est pas moins beau, ni moins bien pratiqué, et je me souviens

qu'on disait à la mère et à la fille, voyant tant d'alcôves et d'oratoires, qu'elles prenaient tous les ans quelque chose sur l'hôtel de Chevreuse pour venger l'injure qu'on avait faite à Zyrphée.

Un jour Mme de Rambouillet, entrant dans ce cabinet, aperçut assez loin un grand jet d'eau qu'elle n'avait point accoutumé de voir. Ce jet d'eau était dans le parterre du logement de Mademoiselle[1]. On avait dessein d'y faire un bassin; depuis on n'y pensa plus. On découvre ce parterre aisément de cette loge. Elle considéra qu'il n'y avait pas si loin qu'on ne pût conduire cette eau facilement dans le jardin de l'hôtel de Rambouillet. Elle parle à Mme d'Aiguillon pour en avoir la décharge, car la fontaine de l'hôtel de Rambouillet n'a qu'un filet d'eau. Mme d'Aiguillon fut quelque temps sans lui rendre réponse et Mme de Rambouillet lui envoya ce madrigal pour

1. Mademoiselle de Montpensier, fille de Gaston d'Orléans et, alors, cousine germaine de Louis XIV. Elle habitait les Tuileries où l'avait reléguée Richelieu « mécontent de ce qu'elle avait appelé le Dauphin (le futur Louis XIV) « mon petit mari ». Sous Louis XIII la cour des Tuileries était dessinée en parterre. Mme de Rambouillet dont l'hôtel était rue St-Thomas du Louvre pouvait apercevoir le jardin de Mademoiselle... Pour cette fontaine, voici l'inscription que fit Malherbe.

Vois-tu, passant, couler cette onde
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fait la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.

l'en faire ressouvenir; car elle en a fait quelquefois de bien jolis.

MADRIGAL

Orante, dont les soins obligent tout le monde,
Gardez que le cristal dont se forme cette onde,
Qui dans le parterre a son trône établi,
A la fin ne se perde dans le fleuve de l'oubli[1]!

Mais il se trouva que cette eau n'avait été conduite là qu'afin de la conduire au Palais-Cardinal, c'est-à-dire que, comme il la fallait faire passer par là auprès, il fut de la bienséance d'en

1. Est-il vraiment de la marquise ce joli madrigal? Ne serait-il pas plutôt de Malherbe, ou de Voiture, ou de Godeau, ou de tel autre qui fréquentait la chambre bleue? Mme de Rambouillet, des plus spirituelles en conversation, écrivait à Godeau, pour le consoler de son exil, dans l'évêché de Grasse : « Si mon poète carabin ou mon carabin poète était à Paris, je vous ferais réponse en vers et non en prose; *mais, par moi-même, je n'ai aucune familiarité avec les muses...* » — Ce poète carabin est Arnauld de Corbeville, colonel des carabiniers, « homme de plaisirs, homme de lettres et homme de guerre », à la fois. La seule poésie qui nous soit restée de la marquise serait, si nous en croyons Malherbe, cette médiocre épitaphe :

Ici gît Arthénice, exempte des rigueurs
Dont la rigueur du sort l'a toujours poursuivie;
Et si tu veux, passant, compter tous ses malheurs,
Tu n'auras qu'à compter les malheurs de sa vie.

Épitaphe menteuse, d'ailleurs, comme la plupart des épitaphes; car, dans « sa vie », Mme de Rambouillet fut plutôt heureuse.

donner un peu à Mademoiselle; mais la décharge était pour remplir le grand rond d'eau du Palais-Cardinal.

Il est temps de parler des incommodités de Mme de Rambouillet. Elle en a une dont il faut dire l'histoire, si on peut parler ainsi; car cela a fait croire à ceux qui ne voient les choses que de loin, qu'il y avait de la vision.

Mme de Rambouillet pouvait avoir trente-cinq ans ou environ, quand elle s'aperçut que le feu lui échauffait étrangement le sang, et lui causait des faiblesses. Elle qui aimait fort à se chauffer ne s'en abstint pas pour cela, absolument; au contraire, dès que le froid fut revenu, elle voulut voir si son incommodité continuerait : elle trouva que c'était encore pis. Elle essaya encore l'hiver suivant, mais elle ne pouvait plus s'approcher du feu. Quelques années après le soleil lui causa la même incommodité; elle ne se voulait pourtant point rendre car personne n'a jamais tant aimé à se promener, à considérer les beaux endroits du paysage de Paris. Cependant il fallut y renoncer, au moins tandis qu'il faisait soleil ; car une fois qu'elle voulut aller à Saint-Cloud, elle n'était pas encore à l'entrée du cours qu'elle s'évanouit, et on lui voyait visiblement bouillir le sang dans les

veines, car elle a la peau fort délicate. Avec l'âge son incommodité augmenta; je lui ai vu un érésypèle pour un poêle de feu qu'on avait par mégarde oublié sous son lit. La voilà donc réduite à demeurer presque toujours chez elle, et à ne se chauffer jamais. La nécessité lui fit emprunter des Espagnols l'invention des *Alcôves*[1], qui sont aujourd'hui si fort en vogue à Paris. La compagnie se va chauffer dans l'antichambre. Quand il gèle, elle se tient sur son lit, les jambes dans un sac de peau d'ours, et elle dit plaisamment, à cause de la grande quantité de coiffes qu'elle met l'hiver, qu'elle devient sourde à la Saint-Martin et qu'elle recouvre l'ouïe à Pâques. Pendant les grands et longs froids de l'hiver passé, elle se hasarda de faire un peu de feu dans une petite cheminée qu'on a pratiquée dans sa petite chambre à alcôve. On mettait un grand écran du côté du lit, qui, étant plus éloigné qu'autrefois, n'en recevait qu'une chaleur fort tempérée. Cependant cela ne dura pas longtemps, car elle en reçut, à la fin, de l'incommodité ; et cet été qu'il a fait un furieux chaud, elle en a pensé mourir, quoique sa maison soit bien fraîche.

1. Voir appendice n° 2.

Au dernier voyage qu'elle fit à Rambouillet, avant les barricades, elle fit des prières pour son usage particulier qui sont fort bien écrites. Ce fut à M. Conrart qu'elle les donna pour les faire copier par Jarry[1] cet homme qui imite l'impression et qui a le plus beau caractère du monde. Il les fit copier sur du vélin et après les avoir fait relier le plus galamment qu'il put, il en fit un présent à celle qui en était l'*auteur*, s'il est permis d'user du masculin quand on parle d'une dame. Ce Jarry disait naïvement : « Monsieur, laissez-moi prendre quelques-unes de ces prières-là, car, dans les heures qu'on me fait copier quelquefois, il y en a de si sottes que j'ai honte de les transcrire. »

Dans ce voyage à Rambouillet, elle fit dans le parc une belle chose, mais elle se garda de le dire à ceux qui la furent voir. J'y fus attrapé comme les autres. Chavaroche, intendant de la maison, autrefois gouverneur du marquis de Pisani, eut charge de me faire tout voir. Il me fit faire mille tours ; enfin, il me mena en un endroit où j'entendis un grand bruit, comme d'une grande chute d'eau. Moi qui avais toujours ouï dire qu'il n'y avait que des eaux basses à Rambouillet, imaginez-

1. Un de nos plus célèbres calligraphes. Son chef-d'œuvre est *La Guirlande de Julie*. Voir appendice n° 4.

vous à quel point je fus surpris quand je vis une cascade, un jet et une nappe d'eau dans le bassin où la cascade tombait; un autre bassin ensuite avec un gros bouillon d'eau et au bout de tout cela un grand carré où il y a un jet d'eau d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires, avec une nappe d'eau encore qui conduit toute cette eau dans la prairie où elle se perd. Ajoutez que tout ce que je viens de vous représenter est ombragé des plus beaux arbres du monde. Toute cette eau venait d'un grand étang qui est dans le parc en un endroit plus élevé que le reste. Elle l'avait fait conduire par un tuyau hors de terre, si à propos que la cascade sortait d'entre les branches d'un grand chêne et on avait si bien entrelacé les arbres qui étaient derrière celui-là, qu'il était impossible de découvrir ce tuyau. La marquise, pour surprendre M. de Montausier qui y devait aller, fit travailler avec toute la diligence possible imaginable. La veille de son arrivée, on fut obligé, la nuit étant survenue, de mettre plusieurs lanternes sur les arbres et d'éclairer aux ouvriers avec des flambeaux; mais sans compter pour rien le plaisir que lui donna le bel effet que faisaient toutes ces lumières entre les feuilles des arbres et dans l'eau des bassins et du

grand carré, elle eut une joie étrange de l'étonnement où se trouva le lendemain le marquis, quand on lui montra tant de belles choses.

Mme de Rambouillet a toujours un peu trop affecté de deviner certaines choses. Elle m'en a conté plusieurs qu'elle avait devinées ou prédites. Le feu roi étant à l'extrémité, on disait : « Le roi mourra aujourd'hui, » puis « il mourra demain. — Non, dit-elle, il ne mourra que le jour de l'Ascension, comme j'ai dit il y a un mois. » Le matin de ce jour-là, on dit qu'il se portait mieux ; elle soutenait toujours qu'il mourrait dans le jour ; en effet, il mourut le soir. Elle ne pouvait souffrir le roi, il lui déplaisait étrangement : tout ce qu'il faisait lui semblait contre la bienséance. Mlle de Rambouillet disait : « J'ai peur que l'aversion que ma mère a pour le roi ne la fasse damner. »

Elle devina en regardant par la fenêtre, à la campagne, qu'un homme qui venait à cheval était un apothicaire. Elle le lui envoya demander et cela se trouva vrai. Une fois Mlle de Bourbon et Mlle de Rambouillet se divertissaient à deviner le nom des passants. Elles appelèrent un paysan :

1. Voir Mort de Louis XIII, dans : *Rois, grandes dames et beaux esprits d'autrefois*, 1er volume.

« Compère, ne vous appelez-vous pas Jean? — Oui, Mesdemoiselles, je m'appelle *Jean-Foutre* à votre service. »

M[me] de Rambouillet est un peu trop complimenteuse pour certaines gens qui n'en valent pas trop la peine, mais c'est un défaut que peu de personnes ont aujourd'hui ; car il n'y a plus guère de civilité. Elle est un peu trop délicate et le mot *teigneux* dans une satire ou dans une épigramme, lui donne, dit-elle, une vilaine idée. On n'oserait prononcer le mot *cul* (**6**). Cela va dans l'excès, surtout quand on est en liberté. Son mari et elle vivent un peu trop en cérémonie.

Hors, qu'elle branle un peu la tête et cela lui vient d'avoir mangé trop d'ambres, autrefois, elle ne choque point encore, quoiqu'elle ait près de soixante-dix ans. Elle a le teint beau et les sottes gens ont dit que c'était pour cela qu'elle ne voulait point voir le feu, comme s'il n'y avait pas d'écrans au monde. Elle dit que ce qu'elle souhaiterait le plus pour sa personne, ce serait de se pouvoir chauffer tout son saoul. Elle alla à la campagne, l'automne passé, qu'il ne faisait ni froid, ni chaud ; mais cela lui arrive rarement ; et ce n'était qu'à une demi-lieue de Paris. Une maladie lui rendit les lèvres d'une vilaine cou-

leur, depuis, elle y a toujours mis du rouge. J'aimerais mieux qu'elle n'y mît rien. Au reste, elle a l'esprit aussi net et la mémoire aussi présente que si elle n'avait que trente ans. C'est d'elle que je tiens la plus grande et la meilleure partie de ce que j'ai écrit et de ce que j'écrirai dans ce livre. Elle lit toute une journée sans la moindre incommodité. Je la trouve un peu trop persuadée, pour ne rien dire de pis, que la maison des Savelles est la meilleure maison du monde !

APPENDICE

(1) *La chambre bleue.* — La chambre bleue, nous apprend Sauval, « était parée d'un ameublement de velours bleu rehaussé d'or et d'argent. C'était le lieu où Arthénice recevait ses visites. Les fenêtres sans appui qui règnent de haut en bas, depuis son plafond jusqu'à son parterre, la rendent très gaie et laissent jouir sans obstacle de l'air, de la vue et du plaisir du jardin... »

La marquise de Rambouillet est l'Arthénice de la Chambre bleue; la Rozelinde, du *Dictionnaire des Précieuses*, de Somaize; la Cléomire, du *Grand Cyrus*, de Mlle de Seudery; la Rodanthe de Malherbe. Voir sur tous ces noms de « Précieuses », et ces portraits : *Historiette de Conrart et appendices : Rois, Grandes Dames, et Beaux esprits d'autrefois*, 1er volume, et *Historiette de Malherbe.*

« *Rozelinde* est une précieuse de grande naissance dont la maison est la plus connue de cet empire. Elle a deux filles : Ménalide — Mme de Montausier — et l'autre qui a épousé depuis peu le brave Gariman — le marquis

de Grignan qui, veuf, épousait Mlle de Sévigné ; — et ces deux personnes sont estimées non seulement de tous ceux qui les connaissent, mais encore de ceux qui ne les connaissent pas et leur nom n'est pas moins célèbre parmi les gens de lettres que celui des plus grands capitaines parmi leurs soldats, et ce qui est admirable en Ménalidus, — M. de Montausier, — c'est qu'il joint les choses qui semblent les plus éloignées; car il est vaillant et docte, galant et brave, fier et civil, en un mot. c'est un homme accompli. Pour Ménalide, c'est une nécessité indispensable, à tous ceux qui veulent parler d'elle, de faire son panégyrique, car on ne dit rien davantage de personne, soit à l'égard de l'esprit, soit à l'égard du corps, que l'on ne soit obligé de le dire d'elle. C'est ce qui obligea l'agréable Valère (Voiture) à la prendre pour son héroïne en toutes les idées qu'il nous a tracées d'une fille parfaite; et c'est à elle qu'il adressait la plupart de ses lettres, et de qui il en recevait fort souvent. Toutes ces belles qualités rendirent Ménalidus amoureux d'elle, il soupira longtemps avant de la posséder, mais comme un grand mérite secondait en lui une grande passion, quelque estime qu'elle fît de sa liberté, elle crut qu'elle ne pouvait l'engager plus heureusement qu'en l'immolant aux soins de cet illustre amant. Damoxène, — Mme la duchesse d'Aiguillon, — qui les considérait tous deux infiniment, voulut être témoin de leur alliance, et ce fut dans leur maison de campagne que leur hymen s'accomplit, avec toute la magnificence que l'on peut s'imaginer d'une personne de sa naissance, en une

occasion semblable. Je ne parlerai point des jeux, des fêtes et de toutes les choses qui le suivirent. Le palais de Rozelinde a de tout temps été le séjour des muses, l'asile des gens d'esprit, le mérite y a toujours été en estime. » (Voir *appendice VI.*)

Il ne nous reste, je crois, de la marquise, aucun portrait authentique, peint ou gravé, — écrivait Victor Cousin avant 1870 : en a-t-on trouvé depuis? — Mais il y en avait certainement, continue-t-il, au XVII[e] siècle et de la main des meilleurs peintres. Scudéry nous apprend qu'il en possédait deux : l'un de Ducayer où elle était peinte, aux temps de sa jeunesse, en Romaine, sous les traits de Lucrèce ou de Porcie, l'autre où Van Moll la représentait regardant le corps de son fils tué à Nordlingen, en 1645, âgé de trente ans; la mère en avait alors cinquante-sept. Tallemant nous dit « qu'elle était belle et qu'elle avait la peau délicate ». Sans doute, mais c'est un peu vague et nous devons alors nous contenter du « portrait à la plume » que nous en fait M[lle] de Scudéry dans le *Grand Cyrus*, portrait où nous préférerions, à tant d'emphatiques louanges, quelques indications physiques mieux accentuées. Force nous est de nous en contenter :

« Imaginez-vous la beauté même si vous voulez concevoir celle de cette admirable personne. Je ne vous dis point que vous vous figuriez celle que nos peintres donnent à Vénus, pour comprendre la sienne, car elle ne serait pas assez modeste; ni celle de Pallas parce qu'elle serait trop fière, ni celle de Junon qui ne serait pas assez charmante, ni celle de Diane qui serait un peu

trop sauvage, mais je vous dirais que pour représenter Cléomire, il faudrait prendre de toutes les figures qu'on donne à ces déesses ce qu'elles ont de beau, et l'on en ferait peut-être une passable peinture. Cléomire est grande et bien faite, tous les traits de son visage sont admirables; la délicatesse de son teint ne se peut exprimer. — Voir tout de même ce qu'en dit Tallemant à la fin de son *Historiette* : « elle s'aperçut que le feu lui échauffait le sang. » — La majesté de toute sa personne est digne d'admiration, et il sort je ne sais quel éclat de ses yeux qui imprime le respect dans l'âme de tous ceux qui les regardent, et pour moi je vous avoue que je n'ai jamais pu approcher de Cléomire sans sentir dans mon cœur je ne sais quelle crainte respectueuse qui m'a obligé de songer plus à moi, étant auprès d'elle, qu'en nul autre lieu du monde où j'aie jamais été. Au reste, les yeux de Cléomire sont si admirablement beaux qu'on ne les a jamais pu bien représenter; ce sont pourtant des yeux qui, en donnant de l'admiration, n'ont pas produit ce que les autres beaux yeux ont accoutumé de produire dans le cœur de ceux qui les voient, car enfin, en donnant de l'amour, ils ont toujours donné en même temps de la crainte et du espect, et, par un privilège particulier, ils ont purifié tous les cœurs qu'ils ont embrasés. Il y a même parmi leur éclat et parmi leur douceur une modestie si grande qu'elle se communique à ceux qui la voient, et je suis fortement persuadé qu'il n'y a point d'homme au monde qui eut l'audace d'avoir une pensée criminelle en la présence de Cléomire. Sa physionomie est la plus

belle et la plus noble que je vis jamais, et il paraît une tranquillité sur son visage qui fait voir clairement qu'elle est celle de son âme. On voit même que toutes ses passions sont soumises à sa raison et ne font point de guerre intestine dans son cœur. En effet, je ne pense point que l'incarnat qu'on voit sur ses joues ait jamais passé ses limites et se soit épanché sur tout son visage, si ça n'a été par la chaleur de l'été ou par la pudeur; mais jamais par la colère ni par aucun dérèglement de l'âme; ainsi Cléomire étant toujours tranquille, est toujours également belle. Au reste, l'esprit et l'âme de cette merveilleuse personne surpassent de beaucoup sa beauté, le premier n'a point de bornes dans son étendue, l'autre n'a point d'égale en générosité, en constance, en bonté, en justice et en pureté. L'esprit de Cléomire n'est pas un de ces esprits qui n'ont de lumière que celle que la nature leur donne, car elle l'a cultivé soigneusement, et je pense pouvoir dire qu'il n'est point de belles connaissances qu'elle n'ait acquises. Elle sait diverses langues et n'ignore presque rien de ce qui mérite d'être su; mais elle le sait sans faire semblant de le savoir et on dirait à l'entendre parler, tant elle est modeste, qu'elle ne parle de toutes choses, admirablement comme elle fait, que par le simple sens commun et par le seul usage du monde. Cependant, elle se connaît à tout : les sciences les plus élevées ne passent pas sa connaissance, les arts les plus difficiles sont connus d'elle parfaitement. »

(2) « *L'hôtel de Rambouillet était le théâtre de tous les divertissements, le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de*

plus galant à la cour, et de plus poli parmi les beaux esprits du siècle... » « Il n'y a personne, dit encore Mlle de Scudéry, toujours dans le *Grand Cyrus,* il n'y a personne en toute la cour, qui ait quelque esprit et quelque vertu qui n'aille chez elle. Rien n'est trouvé beau si elle ne l'a approuvé. Il ne vient même pas un étranger qui ne veuille voir Cléomire et lui rendre hommage, et il n'est pas jusqu'aux excellents artisans qui ne veuillent que leurs ouvrages aient la gloire d'avoir son approbation. Tout ce qu'il y a de gens qui écrivent en Phénicie — dans son entourage parisien — ont chanté ses louanges, et elle possède si merveilleusement l'estime de tout le monde qu'il ne s'est jamais trouvé personne qui l'ait pu voir sans dire d'elle mille choses avantageuses, sans être également charmé de sa beauté, de son esprit, de sa douceur et de sa générosité. »

Jamais l'œil du soleil
Ne vit rien de pareil
Ni si plein de délices
Rien si digne d'amour...

Est-il besoin de rappeler que ces vers sont de Voiture?

Les différentes pièces de l'hôtel où se « réunissaient les beaux esprits et ce qu'il y avait de galant à la cour » étaient petites. Dans celle où se tenait habituellement la société de la marquise, on avait établi de vastes paravents que l'on développait selon le nombre des personnes présentes. On commençait à sentir le

charme des réduits pour l'intimité. La conversation s'animait plus facilement, la plaisanterie se goûtait mieux, le cœur se trouvait plus à l'aise, alors qu'on ne se sentait plus isolé comme dans un désert et qu'on était amené à plus d'abandon par plus de familiarité, à plus de familiarité par l'habitude de se voir de plus près. Tous les visiteurs étaient reçus dans la chambre à coucher, tantôt aussi dans un cabinet encore plus reculé du bruit et placé dans la partie la plus retirée de la maison. Mais la *chambre à coucher* était le lieu où les dames recevaient le plus ordinairement. Elle se distinguait de la salle où l'on donnait le bal et où se prenaient les repas, des *salons*, grandes salles voûtées fort élevées où l'on recevait les ambassadeurs dans les maisons royales et dont la mode était venue d'Italie. L'appartement du maître de maison était, d'ordinaire, en bas et celui de Madame au premier étage.

La chambre était divisée en deux parties par une balustrade qui séparait le lit du reste de la pièce. Le lit, large autant que long, faisait face à la fenêtre, le chevet adossé au mur, et laissait de chacun de ses côtés deux espaces égaux, dont l'un formait le devant du lit, l'autre la ruelle. C'est devant le lit qu'on recevait ses amis; dans la ruelle qu'on parlait aux domestiques, et qu'on traitait les affaires : mais ces mots se confondaient souvent.

Puis ce fut l'*alcôve*, qu'à l'imitation des Espagnols, dit Tallemant, Mme de Rambouillet fit aménager dans son salon. Était-ce vraiment à l'imitation des Espagnols et la première fois dans un appartement? Dubuisson-

Aubenay nous raconte que, le 16 février 1651, les princes revenant de captivité visitèrent qui les recevait étant « sur son lit dans une alcôve ». Lorsque, après les troubles de la Fronde, la Grande Mademoiselle se réfugiait dans son château de Saint-Fargeau, « son premier soin fut de se mettre au goût du jour ». « Alors, continue-t-elle, je voulus changer les cheminées, les portes et faire une alcôve. Je m'informais s'il n'y avait point d'architecte dans le pays, qui fût une grande faute que je commis. » La mode fit rage. L'alcôve remplaça la ruelle, et alors l'on eut les *alcôvistes.*

Mais entendez-bien que les alcôves, en ce temps, n'avaient point la forme, la mesure étriquée qui les font ressembler aujourd'hui à de grands placards dans lesquels est dissimulé le lit. L'alcôve, au XVIIe siècle, était une partie de la chambre séparée de l'autre par une balustrade ou encore par une estrade ornementée richement et à colonnades : cette séparation était, selon les fortunes ou le rang social, le plus souvent d'une somptueuse richesse. Nous trouvons dans l'*État du mobilier de la couronne pour 1670* : « Balustrade d'alcôve d'argent ciselé pesant plus de 4 000 marcs », — environ 250 000 francs de notre monnaie actuelle.

Petit à petit elles diminuaient de grandeur : *Le Mercure de France* de 1673 annonce, comme une « importante nouvelle », qu'on vient « de bannir le tapis de pied des alcôves pour les faire parqueter de bois », preuves qu'en ce temps on n'y mettait pas encore de lits. Au XVIIe siècle, l'alcôve, diminuant de plus en plus, cesse de devenir lieu de réception, pour se transformer en

boudoir intime. Les « poètes légers » en font alors « l'asile des amours » :

Dans une alcôve parfumée,
Impénétrable au dieu du jour,
La pudeur, sans être alarmée,
Dort sur les genoux de l'amour.

dit l'abbé de Bernis, futur cardinal, futur ambassadeur, futur ministre, par la grâce toute-puissante du petit Dieu qu'il chantait agréablement en vers faciles.

La garniture de la chambre était composée, outre le lit, de douze ou dix-huit sièges. « Les sièges sont des fauteuils qui ont un dossier et des bras, des sièges qui n'ont qu'un dossier, des placets et des tabourets qui n'ont ni l'un ni l'autre. » On avait encore les « sièges pliants » ou simplement « les pliants » sur lesquels, munis d'un dos, mais alors sous le nom de « perroquets », on s'asseyait à table.

Une fois réunis, une fois assis, tantôt on écoutera quelque chanson où, par exemple, Mlle Paulet déploiera sa magnifique voix, tantôt on cherchera dans la chronique scandaleuse quelque méchanceté bien gaie, quelque anecdote plaisante. Mais le principal sujet de ces entretiens était les discussions littéraires. Puis, « on y apprenait à faire des récits et des « billets », des « abords » et des « sorties », de quel air on doit parler aux princes, de quelle façon il faut déférer aux dames, comment les conditions s'expriment, les sexes se règlent ». Poésies, pièces de théâtre, histoire, dissertations philosophiques — car la gravité des sujets n'effrayait

point les Précieuses, vraies ou fausses — étaient lues dans les assemblées avant que d'être imprimées pour le public. Parfois aussi des dissertations galantes, comme aux temps des « cours d'amour », et tout le monde gagnait à cette sorte de domination des femmes dans ces cercles littéraires. C'est là que commençait en France cet esprit de conversation qui l'a toujours rendue célèbre dans l'Europe entière. Sous leur patronage s'accomplissait alors cette fusion, si nécessaire aux uns et aux autres, des gens de lettres et des hommes puissants par leur fortune et leur crédit. C'est par elles que s'est effacée cette inégalité choquante qui séparait ceux dont la plume, comme dit Scudéry, était au chapeau de ceux qui la maniaient comme une arme.

L'Hôtel de Rambouillet ! Il n'entre point dans notre cadre de dire quelle fut, sur la littérature, le langage et les mœurs polies d'alors, l'influence considérable de cet hôtel fameux. Il était, pour les Précieuses, ce qu'est le temple de Lassa pour les Thibétains; le Gange dont les eaux purifient pour les Indous; la Caaba de la Mecque pour les Mahométans; la Jérusalem céleste pour les chrétiens; l'*ad liminina apostolorum* pour les Princes de l'Église. Nous renvoyons à tous les cours de littérature qui, d'ailleurs, renvoient eux aussi aux sources plus profondes où ils puisèrent. Les bibliographies sont, alors, pour les chercheurs absolument complètes. Toutefois, ici, quelques larges traits sont utiles. Ils nous feront mieux pénétrer dans l'*Historiette* que Tallemant nous laissa de M[me] la marquise de Rambouillet.

Le moyen âge, dit LIVET, préface au *Dictionnaire*

des Précieuses, — Paris, Janet, 1856, t. I, — avait créé pour la femme ce type idéal sous lequel nous sont parvenus les noms de Laure et de Béatrix. Les mœurs réelles formaient, sans doute, un rude contraste avec ces gracieuses fantaisies de l'imagination, mais les poètes, en plaçant si haut la femme au-dessus de l'humanité, avaient fixé à ses efforts le but qu'elle voulut atteindre. Ce charme sans nom, ce doux prestige que les femmes ont par le cœur, les poètes l'avaient consacré; ils eurent à montrer que le génie n'est pas le privilège exclusif de l'homme. Au XV[e] et au XVI[e] siècle les écrits de quelques femmes d'élite prouvèrent bien qu'elles ne réclamaient pas sans justice une partie de la gloire que l'homme s'était réservée.

Au commencement du XVII[e] siècle, M[lle] de Gournay leva l'étendard, posant hardiment sa thèse qu'elle défendit avec courage. — Voir dans les *advis ou présents de la demoiselle de Gournay* : Du Bray, 1641, p. 295. *Égalité des hommes et des femmes,* et p. 384, *Grief des Dames.* Quelques années plus tard, une pièce curieuse, dont le sujet, tiré d'Érasme, fut imité par Molière, *l'Académie des femmes* répète les plaintes de la vaillante demoiselle.

> Pour notre unique emploi pour tout notre partage
> N'aurons-nous donc jamais que les soins du ménage?

Là est la question. Oui, sans doute aux femmes les soins du ménage, mais loin de nous la pensée d'y renfermer étroitement, avec la rigueur exagérée, et, en ce

temps, salutaire des *Femmes savantes,* ces rares génies dont les œuvres ont une place dans notre histoire littéraire, place qui resterait vide si leur art délicat ne l'avait occupée. Comment enlever à la couronne de nos gloires ces fleurons qu'y ont attachés les œuvres de quelques femmes illustres? Comment comprendre le XVIIe siècle, si nous en retranchons les scènes où figurent Mme de Rambouillet, Mmes de Longueville, de Sablé, de Hautefort, Mlle de Scudéry, Mme de la Suze, Mme de Villedieu, Mme de Sévigné et Mme de Maintenon.

En 1600 Catherine de Vivonne, alors âgée de douze ans, épousait Charles d'Angennes, vidame du Mans, qui fut, à la mort de son père, marquis de Rambouillet. Une austère pudeur, la sagesse précoce d'un caractère déjà formé, le sentiment de sa dignité, l'éloignèrent bientôt d'une cour où ses yeux et son intelligence avaient vu et trouvé la parcimonie sans grandeur, la familiarité sans noblesse, la dépravation sans voile et sans décence. — Voir les *Historiettes de Henri IV et de Louis XIII.* — Dès l'âge de vingt ans, en 1608, la jeune marquise, rentrée dans son hôtel, s'attachait à former son esprit par l'étude, et mit un rare empressement à rechercher les savants et les littérateurs. Chez elle se rendit toute une génération nouvellement venue, impatiente d'une longue corruption, fatiguée des divisions qu'avait enfantées un demi-siècle des guerres civiles, avide d'épancher de profondes affections longtemps contenues. N'est-ce pas, d'ailleurs, une des lois du mouvement en morale que d'amener à la suite


IVLIE LVCINE
D'ANGENNES
DAMOISELLE DE RAMBOVILLET

d'une longue période de dissolution une période quasi de réserve et de pruderie? De là, sans doute, un peu d'excès dans les qualités qu'on venait opposer aux défauts de la génération précédente. Faut-il se plaindre que le but fut dépassé, puisque nous sommes assurés qu'il fut atteint?

Les premiers qui fréquentèrent l'hôtel de Rambouillet furent : Malherbe, Gombaud, Racan, dès l'origine. Puis Balzac, Chapelain et Voiture qui avait assez de fortune pour figurer parmi la noblesse et trop d'esprit pour, disait Mme de Chaudebonne, « rester dans la bourgeoisie ». Voiture, d'ailleurs, devint « l'âme du Rond ». Il y trouva Vaugelas et le jeune évêque de Luçon qui se plaisait, dans les loisirs de son épiscopat, à souvent y soutenir des thèses d'amour. Là encore brillèrent la princesse de Condé, Mlle de Scudéry, la marquise de Sablé, la duchesse de Longueville, Mme d'Adington, depuis comtesse de la Suze, la femme de Scudéry, Costar, si dévoué à Voiture qui se moquait de lui, Sarrazin, Conrart, Mairet, Patru, Godeau, Corneille, Rotrou, Benserade, Saint-Évremont, Charleval, Ménage, La Rochefoucauld, Bossuet, Fléchier, le galant marquis de la Salle, chansonnier exquis, improvisateur fécond dont on a si fort exagérément assombri l'image pour en faire l'austère duc de Montausier et que nous sommes trop habitués à voir, assez faussement, d'ailleurs, à travers le *Misanthrope*, de Molière. Telle était la société de la marquise. Quelle gloire y manquait?

Les éloges sont unanimes au XVIIe siècle pour Mme de Rambouillet et les privilégiés qu'elle admettait

dans son *Réduit.* « Souvenez-vous, s'écrie Fléchier du haut d'une chaire chrétienne, — *Oraison funèbre de M*me *de Montausier,* — souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'esprit se purifiait, où la vertu était révérée sous le nom de l'incomparable Arthénice, où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite, qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. »

La différence des mœurs, avant toute autre cause, sépara des autres l'hôtel de Rambouillet. De cet isolement naquit sa grandeur; de sa grandeur peut-être ses travers. Pour quelques rares familles, comme celle de la marquise, où l'amour du beau et du bien était héréditaire, les mœurs générales furent une maladie dont on mettait tous ses soins à se préserver. Le vice régnait à la cour, la vertu ne remonta pas au ciel. C'est dans ces maisons qu'elle prit asile, amenant avec elle la pudeur du langage, la délicatesse du sentiment, le charme ingénieux de conversations spirituelles. Lorsque Mme de Rambouillet et ses amies se lancèrent dans la philosophie, elles eurent Descartes pour père. C'est ainsi, du moins, que Mme de Sévigné nomme le philosophe chéri de sa fille. Cette tendance sérieuse que l'on remarque dans l'esprit des femmes vraiment distinguées de cette époque était un auxiliaire puissant à la réforme dont elles avaient pris, instinctivement, l'initiative. Ce qu'il fallait pour remédier à la dépravation générale, c'était une règle faite par une société choisie

qui tenait à honneur de l'observer, parce qu'elle-même l'avait librement établie. Le respect que l'on professait pour la marquise de Rambouillet, sa bienveillance que l'on voulait conserver et à laquelle on voulait répondre, le charme nouveau de ces réunions qu'elle provoquait, tout concourut à établir son influence sur le cercle qui l'entourait. Tout ce que la cour comptait de seigneurs plus galants, de dames plus vertueuses, d'écrivains plus célèbres, briguèrent l'honneur d'y être admis, et les princesses même, au mépris de l'étiquette prise à l'Espagne.

Si l'hôtel de Rambouillet fut la première en date, la plus recherchée et la plus influente de ces réunions qui se formèrent à la fin du règne de Henri IV en haine des mauvaises mœurs et du mauvais langage, — il y eut, en effet, beaucoup d'autres nombreuses assemblées : voir *Historiette de Conrart*, aux appendices, — ce ne fut pas la seule maison où l'on « reçût compagnie. » Après la mort de Voiture, « que les Précieuses s'arrachaient », quand Mlle de Rambouillet, Julie d'Angennes, fut mariée — voir TALLEMANT, *Historiette de Mme de Montausier* — et quitta Paris pour l'Angoumois, aux temps où s'éteignait le vieux mari de la marquise, c'est-à-dire entre 1648 et 1655 environ, l'hôtel de Rambouillet cessa d'être aussi animé et bientôt ne fut plus fréquenté que par quelques vieux et sérieux amis. C'est en ce temps, surtout, que se multiplièrent les cercles et qu'on prit jour pour recevoir, pour avoir *Ruelle* au grand complet. Mais alors nous en arrivons aux précieuses du *Dictionnaire* de SOMAIZE, à cette génération quasi postérieure à la

dissolution de l'hôtel de Rambouillet et que Molière a si cruellement raillée dans ses *Précieuses ridicules*. Elles s'étaient d'ailleurs ridiculisées elles-mêmes par l'excès où elles avaient porté les mêmes mérites qui avaient illustré l'hôtel de Rambouillet, par leur maladresse à remplacer la pudeur par la pruderie, la pureté du langage par l'afféterie, le savoir modeste par l'orgueil d'un pédantisme prétentieux. — Voir notamment *Les Précieuses ridicules*, édit. Livet, et, dans Molière, — Collection des grands écrivains de la France, — la préface aux *Précieuses ridicules* et aux *Femmes savantes;* et aussi dans Petit de Julleville, *Cours de littérature*; — Bourciez, sur *les Précieuses et l'hôtel de Rambouillet*.

De celles-ci et de celles-là nous n'avons pas à nous occuper et nous renvoyons, pour elles, au *Dictionnaire des Précieuses*, de Somaize, qui date de 1660. Ces mauvaises imitatrices, dans leur langage affecté, subtil, — dont pourtant quelques heureuses expressions nous sont restées, — firent de la France le « royaume de Grèce » et de Paris la « ville d'Athènes ». Puis le faubourg Saint-Germain sera, par exemple : la petite Athènes; le palais Mazarin, le palais de Caton, — car Rome n'est pas plus oubliée qu'Athènes, — la langue française, la langue de Grèce; le Louvre, le grand palais d'Athènes; l'Ile Notre-Dame, l'Ile de Délos; la place Royale, la place Dorique; le palais royal, le palais de Sénèque, toute l'antiquité grecque et romaine y passèrent.

Et non seulement à Paris, mais dans les grandes villes de province qui eurent, elles aussi, leurs Pré-

cieuses; précieuses de mauvaise marque, entendez-le bien, à peine la menue monnaie de l'Hôtel Rambouillet. C'est ainsi, par exemple, que règnent, que tiennent cercle et bureau d'esprit : à Thèbes (Arles), Doristée, Mlle de Grille, « de bonne maison et des plus belles de cette ville, » et aussi Briséis, Mlle de Baresme, « dont l'esprit est de ceux qu'il faut avoir pour être du nombre des précieuses; en la ville d'Acaris (Bordeaux), Beaumérine, Mlle de Beaumont, « que son esprit, son enjouement rendent agréable à tous ceux qui la connaissent »; à Argos (Poitiers), Barsinde, Mme de Boismoran, « naturellement spirituelle »; à Corinthe (Aix), Baradonte, Mme de Barbantane, « à l'esprit vif et turbulent ». Mais faut-il insister. De même que Paris, la France entière est devenue grecque et romaine : Milet, ce sera Lyon; Lacédémone, Toulouse; Argire, Avignon. Pour toutes ces démences, nous renvoyons au *Dictionnaire* de Somaize.

C'est vraiment alors, — d'après la définition de l'abbé de Pure, *La Précieuse ou le mystère des ruelles*, Paris, 1656, — que « la Précieuse mérite d'être appelée un animal d'une espèce aussi bizarre qu'inconnue. Les naturalistes n'en disent rien, et nos plus anciens historiens ni même nos modernes n'en ont encore point fait de mention. Comme on découvre tous les jours des astres au ciel et des pays inhabités sur la terre, la Précieuse fut introduite à peu près en vogue la même année qu'on eut déclaré permis de prendre la macreuse pour poisson et en manger tout le carême. On fut surpris, à l'abord, d'une chose de si belle apparence, et on la

reçut avec toute l'estime que notre nation a pour toutes les choses nouvelles. Chacun tâcha de s'en fournir ou du moins d'en voir. On dit qu'elles ne se formaient que d'une vapeur toute spirituelle qui, se tenant par les douces agitations qui se font dans une docte ruelle, se forme enfin en corps et compose la Précieuse. Je m'en vais vous dire comment je l'ai conçu. La Précieuse n'est point la fille de son père, ni de sa mère : elle n'a ni l'une ni l'autre; elle n'est pas, non plus, l'ouvrage de la nature sensible et matérielle, elle est un précis d'esprit, un résidu de raison.

« Comme la perle vient de l'Orient, ainsi la Précieuse se forme dans la ruelle... Il est impossible de savoir comment la chose s'est rendue si commune. Il n'est plus de femme qui n'affecte d'avoir une Précieuse, ou pour se mettre en réputation, ou pour avoir le droit de censurer autrui, pour se tirer de la juridiction des connaisseux et des raisonnables. »

Disons enfin que la maxime VIII des *Précieuses* de Somaize, mais alors des *Fausses précieuses,* est celle-ci :

« Elles sont fortement persuadées qu'une pensée ne vaut rien lorsqu'elle est entendue de tout le monde; et c'est une de leurs maximes de dire qu'il faut nécessairement qu'une précieuse parle autrement que le peuple, afin que ses pensées ne soient entendues que de ceux qui ont des clartés au-dessus du vulgaire; et c'est à ce dessein qu'elles font tous leurs efforts pour détruire le vieux langage, et qu'elles en ont fait un, non seulement qui est nouveau, mais encore qui leur est particulier. »

(3) « *Toutes les demoiselles de la maison vêtues en nymphes...* » De l'une de ces fêtes mythologiques champêtres si fort en vogue, en ce temps, Voiture nous laisse cette description, dans sa lettre au cardinal de La Valette :

« ...Vous saurez donc, Monseigneur, que six jours après l'éclipse, M[me] la Princesse, M[lle] de Bourbon, M[me] du Vigean, M[me] Aubry, M[lles] de Rambouillet et Paulet, M. de Chaudebonne et moi, partîmes de Paris vers les six heures du soir, pour aller à la Barre, où M[me] du Vigean devait donner la collation à M[me] la Princesse. Nous ne trouvâmes en chemin aucune chose digne d'être remarquée, si ce n'est qu'à Ormesson, nous vîmes un grand chien qui vint à la porte du carrosse me faire fête. De là nous arrivâmes à la Barre et entrâmes dans une salle où l'on ne marchait que sur des roses et de la fleur d'oranger. M[me] la Princesse, après avoir admiré cette magnificence, voulut aller voir les promenoirs en attendant l'heure du souper. Le soleil se couchait dans une nuée d'or et d'azur et ne donnait de ses rayons qu'autant qu'il en faut pour faire une lumière douce et agréable; l'air était sans vent et sans chaleur, et il semblait que la terre et le ciel, à l'envi de M[me] du Vigean, voulaient festoyer la plus belle princesse du monde. Après avoir passé un grand parterre et de grands jardins tout pleins d'orangers, elle arrivait en un bois, où il y avait plus de cent ans que le jour n'était entré, qu'à cette heure-là, qu'il y entra avec elle. Au bout d'une grande allée à perte de vue, nous trouvâmes une fontaine qui jetait, toute

seule, plus d'eau que toutes celles de Tivoli. A l'entour étaient rangés vingt-quatre violons qui avaient de la peine à surmonter le bruit qu'elle faisait en tombant. Quand nous nous en fûmes approchés, nous découvrîmes dans une niche qui était dans une palissade, une Diane à l'âge de onze ou douze ans, et plus belle que les forêts de la Grèce et de Thessalie ne l'avaient jamais vue. Elle portait son arc et ses flèches dans ses yeux et avait tous les rayons de son frère à l'entour d'elle. Dans une autre niche, auprès, était une de ses nymphes, assez belle et assez gentille pour être de sa suite. Ceux qui ne croient pas les fables crurent que c'était Mlle de Bourbon et la pucelle Priande. Et, à la vérité, elles leur ressemblaient extrêmement. Tout le monde était sans proférer une parole, en admiration de tant d'objets qui étonnaient en même temps les yeux et les oreilles; quand, tout à coup, la déesse sauta de sa niche et, avec une grâce qui ne se peut représenter, commença un bal qui dura quelque temps autour de la fontaine. Cela est étrange, Monseigneur, qu'au milieu de tant de plaisirs, qui devaient remplir entièrement et attacher l'esprit de ceux qui en jouissaient, on ne laissa pas de se souvenir de vous, et que tout le monde dit que quelque chose manquait à tant de contentements, puisque vous et Mme de Rambouillet n'y étaient pas. Alors, je pris une harpe et chantais :

Puès quiso mé suerté dura
Qué saltando mi séñor
Tambien saltassé mi damat...

Et continuais le reste si mélodieusement et si tristement qu'il n'y eut personne en la compagnie à qui les larmes n'en vinssent aux yeux et qui ne pleurât abondamment.

« Et cela eût duré trop longtemps, si les violons n'eussent vivement sonné une sarabande si gaie, que tout le monde se leva aussi joyeux que si de rien n'eût été. Et ainsi, sautant, dansant, voltigeant, pirouettant, cabriolant, nous arrivâmes au logis où nous trouvâmes une table qui semblait avoir été servie par les fées. Ceci, Monseigneur, est un endroit de l'aventure qui ne se peut décrire. Et certes, il n'y a point de couleurs ni de figures en la rhétorique, qui puissent représenter six potages, qui d'abord se présentèrent à nos yeux. Cela y fut particulièrement remarquable, que n'y ayant que des déesses à la table et deux demi-dieux, à savoir, M. de Chaudebonne et moi, tout le monde y mangea ne plus ne moins que si c'eussent été véritablement des personnes mortelles... Au sortir de la table, le bruit des violons fit monter tout le monde, en haut, où l'on trouva une chambre si bien éclairée qu'il semblait que le jour qui n'était plus dessus la terre s'y fût retiré tout entier. Là, le bal commença, en meilleur ordre et plus beau qu'il n'avait été autour de la fontaine. Et, la plus magnifique chose qui y fut, c'est, Monseigneur, que j'y dansais. Mlle de Bourbon jugea qu'à la vérité, je dansais mal, mais que je tirais bien des armes; pour ce qu'à la fin de toutes les cadences il semblait que je me misse en garde. Le bal continuait avec beaucoup de plaisir, quand tout à coup un grand bruit que l'on

entendit dehors obligea toutes les dames à mettre la tête à la fenêtre; et l'on vit sortir d'un grand bois qui était à trois cents pas de la maison un tel nombre de feux d'artifice, qu'il semblait que toutes les branches et les troncs des arbres se convertissent en fusées et que toutes les étoiles du ciel tombassent...

« On reprit le chemin de Paris, à la lueur de vingt flambeaux. Nous chantâmes en chemin une infinité de scavans, de petits-doits, de bons-soirs, de Pons-bretons... Nous continuâmes notre chemin assez heureusement, si ce n'est qu'en entrant dans le faubourg, nous trouvâmes six grands plâtriers tout nus qui passèrent devant le carrosse où nous étions. Enfin nous arrivâmes à Paris. Et ce que je m'en vais vous dire est plus épouvantable que tout le reste. Nous vîmes qu'une grande obscurité couvrait toute la ville; et au lieu que nous l'avions laissée, il n'y avait que sept heures, pleine de bruits, d'hommes, de chevaux et de carrosses, nous trouvâmes un grand silence, et une effroyable solitude partout; et les rues tellement dépeuplées que nous n'y rencontrâmes pas un homme, et vîmes seulement quelques animaux, qui, à la lueur des flambeaux. se cachaient. Mais Monseigneur, je vous dirai le reste, de cette aventure une autre fois. »

En outre, Voiture, dans une lettre qu'il écrit à M. de Rambouillet, alors ambassadeur en Espagne, mars 1627, lui rappelle, non sans une petite pointe de « maniérisme », cette « fête mythologique » dont parle Tallemant.

« ...Vous saurez donc, Monseigneur, que le dimanche vingt et unième du mois passé, environ sur les douze

heures de la nuit, le roi et la reine sa mère, étant assemblés devant toute la cour, on vit en l'un des bouts de la grande salle du Louvre, où rien n'avait paru auparavant, éclater tout à coup une grande clarté, et paraître en même temps, entre une infinité de lumières, une troupe de dames toutes couvertes d'or et de pierreries, et qui semblaient ne faire que de descendre du ciel. Mais, particulièrement, l'une d'elles était aussi aisée à remarquer entre les autres, que si elle eût été toute seule; et je crois certainement que les yeux des hommes n'ont jamais rien vu de si beau. C'était celle-là même, Monseigneur, qui, en une autre rencontre, avait été tant admirée sous le nom et les habits de Pyrame; et qui, une autre fois, apparut dans les rochers de Rambouillet avec l'arc et le visage de Diane. Mais ne pensez pas vous imaginer plus de la moitié de sa beauté, si vous ne vous figurez que celle que vous lui avez vue, et sachez que cette nuit-là les fées avaient répandu sur elle ces beautés et ces grâces secrètes qui mettent de la différence entre les femmes et les déesses... »

(4) « *Mme de Rambouillet eut six enfants...* » M. de Rambouillet, nous dit Tallemant, dans l'*Historiette* qu'il a faite du marquis, « était de la maison d'Angennes, maison ancienne, mais où je ne vois pas qu'il y ait eu de grandes dignités; car, hors le cardinal de Rambouillet, je ne trouve que le père de M. de Rambouillet qui ait eu quelque grand emploi. Il fut vice-roi de Pologne en attendant que Henri III y allât; et quand le roi y arriva, il lui dit : « Sire, j'ai une somme considérable à vous remettre entre les mains. » C'étaient cent mille écus

et davantage. « Vous vous moquez, monsieur de Rambouillet, dit le roi, c'est votre épargne. — Sire, il faut que vous la preniez, vous en aurez bon besoin ! »

« ...M. de Rambouillet, son fils, n'était point un homme capable d'aucun ordre. Jamais il n'a eu de bienfaits de la cour et il a toujours dépensé beaucoup. Il voulait faire ses écritures lui-même et abondait furieusement en son sens. Des choses qui ne lui eussent coûté que deux mille écus, par son opiniâtreté lui en ont coûté trente. Il disait qu'il s'en rapporterait à qui on voudrait; et, quand c'était au fait et au prendre, il trouvait toujours quelque échappatoire. Mme d'Aiguillon, du vivant du cardinal de Richelieu, voulut se mêler d'accommoder ses procès; il n'y a point de doute qu'il eût eu une telle composition qu'il eût voulu, ayant toute la faveur de son côté; cela ne servit de rien; il n'y avait que Dieu qui lui pût ôter de la tête ce qu'il s'y était mis une fois. Il avait terriblement de l'esprit, mais un peu frondeur, et qui était persuadé que l'État n'irait jamais bien s'il ne gouvernait. C'était un des plus grands disputeurs qui aient jamais été... Il était né pour la cour, mais son incommodité lui a nui. Il n'a jamais voulu avouer qu'il ne voyait goutte; il croyait que cela le rendrait méprisable : cependant cette faiblesse le rendait ridicule, car il affectait de s'apercevoir des choses et souvent il se trompait. Une fois, entre autres, il avait ouï dire que feu M. de Montausier — le frère aîné du duc de Montausier, qui épousait sa fille, Julie d'Angennes — avait un habit de la plus belle écarlate du monde; la première fois qu'il allait à l'hôtel

de Rambouillet, M. de Rambouillet, sans demander quel habit il avait, lui va dire : « Ah ! Monsieur, la belle écarlate ! » Et par malheur, ce jour-là, il était vêtu de noir... Sa mort a touché Mme de Rambouillet; il était temps qu'il mourût; tout était en pitoyable état. Depuis, les choses se sont rétablies peu à peu;... M. de Rambouillet était fort bien, et de belle taille, mais le visage un peu chaffouin... »

De son mariage avec Catherine de Vivonne, il eut sept enfants, et non six, comme le dit Tallemant : deux garçons et cinq filles. L'aîné des garçons, Léon-Pompée d'Angennes, marquis de Pisani, naissait en 1615. Il avait de l'esprit et du cœur. Il fut le compagnon et un peu le disciple de Voiture. Il mourait à Nordlingen, en 1645 : toutes les muses de l'Hôtel pleurèrent et célébrèrent ce trépas. Vers 1631 la peste enlevait, à l'âge d'environ sept ans, son deuxième garçon. Sur les cinq filles, trois furent religieuses, — Tallemant nous a laissé leur *Historiette*, — deux, successivement abbesses du couvent d'Hières, tout proche de Paris. La troisième, plus distinguée, et qui avait quelque chose des éminentes qualités de sa famille, devint supérieure de l'abbaye de Saint-Étienne, à Reims. Les deux autres furent Angélique d'Angennes, filleule de Mlle Paulet, et la première femme d'Adhémar de Monteil, comte de Grignan qui, veuf, épousait Mlle de Sévigné; l'autre, Lucie-Julie d'Angennes, Mme la duchesse de Montausier, gouvernante du Dauphin, première dame d'honneur de la reine Marie-Thérèse. C'est en 1607 qu'elle naquit et ce fut la quatrième

fille. Avec son esprit naturel et les leçons de sa mère, elle prit part de fort bonne heure aux « assemblées » de l'illustre hôtel. Vingt ans elle ne cessa de les animer, jusqu'en 1645 où, après s'en être longtemps défendue, elle épousait M. de Montausier, un peu par force et surtout pour complaire à l'ardent désir de sa famille, aux longues instances de son entourage. Elle savait qu'elle était « le génie du lieu », et qu'elle était plutôt faite pour être l'inspiratrice, l'âme d'une société d'élite que pour paraître à la cour et y suivre la carrière des honneurs, aux dépens de ses plus brillantes facultés. C'est la Philonide, du *Grand Cyrus.*

« Philonide est une personne dont la naissance est des plus heureuses du monde; car elle a, tout ensemble, beaucoup de beauté, beaucoup d'agrément, beaucoup d'esprit, toutes les inclinations nobles et généreuses. Sa taille est des plus grandes et des mieux faites; sa beauté est de bonne mine, sa grâce est la plus naturelle qui sera jamais, son esprit est le plus charmant, le plus aisé, le plus galant du monde; elle écrit aussi bien qu'elle parle et elle parle aussi bien qu'on peut parler. Elle est merveilleusement éclairée en toutes les belles choses et n'ignore rien de tout ce qu'une personne de sa condition doit savoir, et elle danse bien jusqu'à donner de l'amour quand même elle n'aurait rien d'aimable que cela. Mais ce qu'il y a de merveilleux est qu'elle est tellement née pour le monde, pour les grandes fêtes et pour faire les honneurs d'une grande cour, qu'on ne peut pas l'être davantage. La parure lui sied si bien et l'embarrasse si

peu qu'on dirait qu'elle ne peut être autrement... Elle a une multitude d'amies et d'amis si prodigieuse, pour ne rien dire de ses amants, qu'on est quelquefois épouvanté comment elle peut faire pour répondre à l'amitié de tant de personnes à la fois. Cependant, elle ne laisse pas de les satisfaire toutes... »

« ... Après Hélène, écrit Tallemant, *Historiette de Mme de Montausier,* il n'y a guère eu de personnes dont la beauté ait été plus généralement chantée. Cependant ce n'a jamais été une beauté. A la vérité, elle a toujours la taille fort avantageuse. On dit qu'en sa jeunesse elle n'était point trop maigre et qu'elle avait le teint beau. Je veux croire, cela étant ainsi, que, dansant admirablement, comme elle faisait, qu'avec l'esprit et la grâce qu'elle a toujours eus, c'était une fort aimable personne. Elle a eu des amants de plusieurs sortes. Les principaux sont Voiture et M. de Montausier; mais Voiture était plutôt un amant de galanterie et pour badiner qu'autrement; mais pour M. de Montausier, c'a été un *mourant* d'une constance qui a duré plus de treize ans... — Voir *appendice* 1.

« ...Trois ou quatre ans avant que de l'épouser, il lui envoya *La guirlande de Julie.* C'est une des plus illustres galanteries qui aient jamais été faites. Toutes les fleurs en étaient enluminées sur du vélin, et les vers écrits aussi sur du vélin ensuite de chaque fleur, et le tout de cette belle écriture dont j'ai parlé. Le frontispice du livre est une guirlande au milieu de laquelle est le titre : « La guirlande de Julie, pour Mlle de Rambouillet, Julie-Lucine d'Angennes. » A la feuille sui-

vante, il y a un Zéphyr qui épand des fleurs. Le livre est tout couvert des chiffres de Mlle de Rambouillet. Elle reçut ce présent et même remercia tous ceux qui avaient fait des vers pour elle. Il n'y eut pas jusqu'à M. le marquis de Rambouillet qui n'en fît. On y voit un madrigal de sa façon. Le seul Voiture qui n'aimait pas la foule, ou qui, peut-être, ne voulait point être comparé, ne fit pas un pauvre madrigal. Il est vrai que les chiens de M. de Montausier et les siens n'ont jamais trop chassé ensemble. Mais cela ne vient pas de là seulement, car à la mort du marquis de Pisani, son grand ami, il ne fit rien non plus, quoique tant de gens eussent fait des vers... » — Voir : *La guirlande de Julie*; édit. Van Bever, chez Sansot, Paris, MCMVII. — Édition fort complète, en ce qui concerne les indications historiques et bibliographiques, et aussi *les madrigaux composés pour la guirlande et qui ne figurent pas dans l'original*; et encore *les pièces extraites des manuscrits de Conrart.*

Voici le *madrigal* de M. de Rambouillet, auquel Tallemant fait allusion. Il a pour titre l'*Hyacinthe* :

Je n'ai plus de regrets à ces armes fameuses
Dont l'injuste refus précipita mon sort;
Si je n'ai possédé ces marques glorieuses
Un destin plus heureux m'accompagne à la mort,
Le sang que j'ai versé, d'une illustre folie,
A fait naître une fleur qui couronne Julie!

La *Dédicace* est, tout naturellement, de M. de Montausier : *Zéphyre à Julie,* Madrigal :

Recevez, ô nymphe adorable,
Dont les cœurs recoivent les loix,



Bibl. Nationale

Le Château de Rambouillet

Cette couronne plus durable
Que celles que l'on met sur la tête des rois.
Les fleurs dont ma main la compose
Font honte à ces fleurs d'or qu'on voit au firmament;
L'eau dont Permesse les arrose
Leur donne une fraîcheur qui dure incessamment;
Et tous les jours, ma belle Flore,
Qui me chérit et que j'adore,
Me reproche avecque courroux
Que mes soupirs, jamais pour elle,
N'ont fait naître de fleurs si belles
Que j'en ai fait naître pour vous.

Toutes les fleurs du jardin le plus fleuri composent cette « Guirlande » dont, à présent, l'odeur suave d'autrefois, aussi les vives couleurs d'antan, se sont évanouies et ternies. La rose, le Narcisse, l'Amaranthe, l'Angélique, le Thin, l'Œillet, le Jasmin, la Violette, l'Anémone, le Lys, la Tulipe, la Jonquille, l'Hyacinthe, l'Héliotrope, le Souci, la Pensée, la Fleur d'oranger, la Flambe, le Muguet, la fleur de Grenade et d'Adonis, le Perce-neige, le Pavot, l'Immortel, le Méléaque, eurent chacune et chacun leurs poètes plus ou moins heureux dans ce que Molière appelait « le tour libre et le beau choix des mots ». Et il nous semble juste ici, nous bornant à cette dernière citation, de choisir *Le ys*, que fait parler TALLEMANT, l'amusant cancanier des *Historiettes* :

Devant vous, je perds la victoire
Que ma blancheur me fit donner.
Et ne prétends plus d'autre gloire
Que celle de vous couronner.

Le ciel, par un honneur insigne,
Fit choix de moi seul autrefois,
Comme de la fleur la plus digne
Pour faire un présent à nos rois.

Mais, si j'obtenais ma requête,
Mon sort serait plus glorieux,
D'être monté sur votre tête
Que d'être descendu des cieux.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'un contemporain ait pu dire, avec raison : « Je tiens que Mlle de Rambouillet valait mieux que Mme de Montausier ! » qui, « première dame d'honneur de la reine, gouvernante des enfants de France, s'accommodait beaucoup trop aux faiblesses du roi ». Et pareillement, d'ailleurs, s'en accommodait M. de Montausier. Il eut l'habileté de « séduire son siècle » et même d'en imposer à la Postérité, au point qu'on a voulu voir en lui le prototype d' « Alceste », cet incorruptible, impartial et « tout d'une pièce » personnage de Molière. Mais aujourd'hui, mieux éclairée, cette même Postérité a su retrouver tout ce qu'il y avait en lui de vicieux, de moins bon, si l'on préfère, et l'a quelque peu jeté bas de son piédestal.

(**5**) « *Cette ode où Zyrphé reine d'Argennes...* » C'est dans la cinquième partie des *Poésies choisies,* — Paris, Sercy, 1660, — que parurent les *Stances de Zyrphé reine d'Argennes à la Cour d'Arthénice.* Extrayons-en ces stances qui feront comprendre l'allusion de Tallemant.

Son vaste cœur, en ces bas lieux,
Pour remplir sa grandeur ne voit rien d'assez ample,

Et son esprit prodigieux
Est l'exemple public, mais qui n'a point d'exemple;
De douce majesté son corps est revêtu,
Et qui le détruirait, il détruirait le temple
De l'honneur et de la vertu.

Mais le ciel d'où vient sa clarté,
Pense à la retirer et l'envie à la terre;
Et ravissant sa liberté
Par cent maux, pour l'avoir, il lui livre la guerre
Rien d'un si fier dessein ne le peut divertir,
Il veut la posséder et montre le tonnerre,
A qui n'y veut consentir.

Urgande sut bien autrefois,
En faveur d'Amadis, et de sa noble bande,
Par ses charmes fixer les lois
Du Temps, à qui les cieux veulent que tout se rende;
J'ai dû faire à vos yeux, ce qu'on a fait jadis,
Conserver Arthénice avec l'art dont Urgande
A su conserver Amadis.

Par la puissance de cet art,
J'ai construit cette loge aux maux inaccessible,
Du Temps et du Sort à l'écart
Franche des changements de l'être corruptible,
Pour qui, seule, en roulant, les cieux ne roulent pas;
Bref, où ne montrent pas leur visage terrible
La vieillesse ni le trépas.

Cette incomparable beauté
Que cent maux attaquaient et pressaient de se rendre
Par cet édifice enchanté
Trompera leurs efforts et s'en pourra défendre;
Elle y brille en son trône, et son éclat divin
De là sur les mortels va désormais s'épandre
Sans image, éclipse, ni fin...

(6) « *On n'oserait prononcer le mot cul...* » Pour comprendre de telles minauderies il faut lire les commentaires de Balzac sur *la misère toute nue* du sonnet de Job et avoir appris dans Le *Chavrana* que certaines « précieuses » n'auraient pas « dit un écu au lieu de soixante sols ». Mais, écrit Mlle de Gournay, dans ses *Avis*, « voici d'autres merveilles. Ce sonnet, disent-ils, est bien pensé lorsqu'ils veulent avertir qu'il est bien conçu. Leur raison de cette indigne manière de parler c'est que le terme *conçu* met de laides images dans l'esprit. Oh ! personnes impures, faut-il que les ruisseaux argentés, clairs et vierges du Parnasse se convertissent en cloaques tombant de vos infâmes imaginations. » Par contre, les précieuses de Somaize — alors celles de la mauvaise époque — s'éterniseront en infinies et subtiles discussions sur les « huit sortes de « soupirs » : soupir d'amour, soupir d'amitié, soupir d'ambition, de douleur, de crainte, de vengeance, de joie, d'impuissance, d'incertitude, de pitié, de cour. Quelle plate puérilité et comme Molière eut raison de les flageller !

Mais ces « pruderies » sont surtout en paroles, chez beaucoup de ces grandes dames, s'il faut croire cette chanson de Voiture :

Les demoiselles de ce temps
Ont, depuis peu, beaucoup d'amants.
On dit qu'il n'en manque à personne;
L'année est bonne.

Nous avons vu les ans passés,
Que les galants étaient glacés,
Mais, maintenant, tout en foisonne,
L'année est bonne.

Le temps n'est pas bien loin encor.
Qu'ils se vendaient au poids de l'or,
Et pour le présent, on les donne,
L'année est bonne.

Le soleil, de nous rapproché,
Rend le monde plus échauffé,
L'amour règne, le sang bouillonne,
L'année est bonne.

La belle princesse n'est pas
Du rang des beautés d'ici-bas,
Car une fraîcheur immortelle
Se voit en elle

Dans son visage et dans ses traits
Brillent quelques divins attraits;
Et dans sa mine et dans son geste
Un air céleste.

De perles, d'astres et de fleurs,
Bourbon, le ciel fit tes couleurs
Et mit dedans tout ce mélange
L'esprit d'un ange.

Que de cœurs l'Amour blesserait,
Que de maux au monde il ferait
Si cette belle, moins contraire,
Le laissait faire.

La Duchesse a pris à l'amour
Ses traits, et ce Dieu, tout le jour,
Pour les ravoir de cette belle,
Vole autour d'elle.

Elle les montre en ses appas,
Mais elle ne les lance pas,
Et craint trop d'en blesser personne,
Tant elle est bonne.

Mais ses coups seraient bien heureux,
Et n'est point de cœur généreux
Qui ne voulût mourir pour elle,
Tant elle est belle.

Le soleil cède à ses beaux yeux;
Et ne voit, du plus haut des cieux,
Que lui-même, dedans le monde,
Qui les seconde.

Baronne, pleine de douceur,
Êtes-vous mère, êtes-vous sœur
De ces deux belles si gentilles
Qu'on dit vos filles?

Vous avez l'humeur, ce dit-on,
D'un doux et paisible mouton,
Mais votre peau, blanche et très fine,
Est d'une hermine.

Que vois-je si plein de clarté,
D'attraits, de grâce et de beauté,
Si ce n'est Diane ou l'Aurore
Ou Flore ou Fore?

Sur son visage et sous ses pas
Naissent des fleurs et des appas
Qu'ailleurs on ne voit pas éclore.
C'est Flore ou Fore.

Vigean est un soleil naissant,
Un bouton s'épanouissant,
Ou Vénus qui, sortant de l'onde,
Brûle le monde.

Pour savoir ce que c'est qu'Amour
Ses beaux yeux le mettent au jour;
Et partout, elle le fait naître,
Sans le connaître.

Rambouillet avec sa fierté,
A certain air de sa beauté,
Qui fait qu'autant que l'on l'admire,
On la désire.

Dessus sa bouche sont toujours
Les Grâces avec les Amours;
Ou pour le plaisir de l'entendre,
Ou pour apprendre!

MADAME PILOU

M[me] Pilou [1], étant nouvelle mariée, se trouva logée, par hasard, vis-à-vis de M[lles] Mayerne-Tur-

1. Madame Pilou est, au XVII[e] siècle, — avec M[me] Cornuel, dont Tallemant écrivit aussi l'*Historiette*, — le vrai type de la bourgeoise à langue bien pendue, ne craignant pas le mot cru, rude et salé, au robuste bon sens qu'immortalisait Molière lorsqu'il l'incarnait en sa Madame Jourdain, du *Bourgeois gentilhomme*. Anne Baudesson, fille d'un procureur au Châtelet, naquit en 1580, et mourut en 1668 : elle épousait Jean Pilou, également procureur au Châtelet. Elle fut autant spirituelle que laide; et d'un esprit plutôt mordant. Le poète de l'*Enfer burlesque* voulant peindre « les monstres femelles de l'enfer », dit :

Toutes ces guenons sont si laides
Que ce sont d'amour des remèdes.
Qui voudrait, le plus débauché,
Avoir avec elles couché ?
Ces groupes, ces sales furies,
Ces vieilles chiennes, ces voiries,
Ces laides masques, ces lidrous
Sont autant de dames Pilou.

C'est l'*Arricidie*, de M[lle] de Scudéry, dans sa *Clélie*. Spirinx a gravé son portrait pour la grande édition in-folio des *Mémoires de Conrart*. Au bas ces vers fort médiocres :

Sous ce front que tu vois de Sybylle Camée,
Un langage naïf (?), un entretien charmant

quet, sœurs de ce Mayerne[1] qui a été premier médecin de roi d'Angleterre, où il a fait une assez grande fortune; c'était un peu avant la réduction de Paris. Elle fit amitié avec ces filles qui étaient des personnes raisonnables et qui, comme Huguenotes, en fuyant la persécution, avaient vu assez de pays. Cette connaissance lui servit et la tira en quelque sorte du *câlinage* de sa famille, car son père n'était qu'un procureur. Cela lui servit à connaître une Mme de La Fosse, leur parente, riche veuve qui avait été galante et qui, en mourant, lui laissa du bien. Elle épousa un procureur nommé Pilou, qui ne fit pas grand'fortune; en récompense, elle n'a eu qu'un fils qui vit encore. Il n'y a peut-être jamais eu une moins belle femme qu'elle; mais il n'y en a jamais eu une de meilleur sens et qui die mieux les choses.

Mêlé d'un fort raisonnement,
Une prudence consommée
Firent à cette veuve, autrefois animée,
Mériter de la cour l'estime et l'agrément.

C'est vrai; Mme Pilou fut une des très rares bourgeoises pour lesquelles s'ouvrirent les portes royales du Louvre. Elle fut « dans le grand monde seigneurial » de toutes les fêtes, de toutes les réunions : immense fut, avec celle de Mme Cornuel, sa véritable popularité. Son esprit, et aussi sa bonté de bourrue bienfaisante firent oublier sa laideur.

1. « Il était gentilhomme, dit Tallemant, mais si fort curieux de médecine que, tout enfant, il faisait des anatomies de grenouilles. »

Cette Mme de La Fosse, pour reprendre le fil, n'était pas la plus grande prude du royaume. Mme Pilou, par son moyen, eut bientôt un grand nombre de connaissances, mais, la plupart, de la ville. Insensiblement, elle en fit aussi de la cour et, enfin, elle parvint à être bien venue partout, et chez la reine même.

Elle était fort embarrassée d'un certain brave, nommé Montenac qui voulait enlever Mme de La Fosse. Un jour, ayant trouvé feu M. de Candale : « Monsieur, lui dit-elle, vous menez tous les ans tant de gens à l'armée, ne sauriez-vous nous défaire de Montenac? Tous les ans, vous me faites tuer quelques-uns de mes amis et celui-là revient toujours. — Il faut, répondit-il, que je me défasse de deux ou trois hommes qui m'importunent, et après je me déferai de celui-là, car il est raisonnable que mes *importuns* passent les premiers. »

Elle a fait trois classes de tout le monde ; ses inférieurs, à qui elle fait tout le bien qu'elle peut ; ses égaux, avec lesquels elle est toute prête de se réconcilier quand ils voudront ; et les grands seigneurs pour qui elle dit qu'on ne saurait être trop fier, en un lieu comme Paris. Elle ne se mêle point de donner des gens à personne et ne veut point souffrir que des suivants ou des sui-

vantes lui viennent rompre la tête. Elle dit qu'il y a quelquefois de sottes gens qui rient dès qu'elle ouvre la bouche, comme les badauds rient dès que Jodelet paraît.

La femme d'un procureur, laide comme un diable, qui avait commencé par des femmes qui n'avaient pas le meilleur bruit du monde, ne pouvait guère passer dans l'esprit de ceux qui ne la connaissaient pas bien particulièrement que pour une créature qui servait aux galanteries de tant de jolies personnes qu'elle fréquentait. On a dit de Mme de La Maisonfort qu'elle n'était plus si cruelle :

> Depuis qu'elle fut à Saint-Cloud
> Avec Mme de Pilou.

On a chanté :

> Brion soupire
> Et n'ose dire
> A la Chalais qu'elle fait son martyre.
> Un moment sans la voir lui semble une heure
> *Et Mme Pilou veut qu'il en meure.*

Or, Mme Pilou était la bonne amie de Mme de Castille, mère de Mme de Chalais; et il ne faut point trouver étrange qu'elle fût familière chez cette belle. Il lui arriva une fois une plaisante aventure avec cette Mme de Castille. Mme de Vaucelas, sœur

de Mme de Châteauneuf, était après à louer d'elle une maison qui est devant la chapelle de la Reine, où M. de Châteauneuf a logé longtemps. Elle envoya, un matin, un gentilhomme pour lui parler. Mme de Castille, alors veuve, était encore au lit et Mme Pilou qui était couchée avec elle, lasse des barguigneries de cet homme, mit la tête hors du lit et lui dit : « Allez, Monsieur, allez! on ne l'aura pas à meilleur marché! » Or, elle a la voix assez grosse. Cet homme s'en retourne et dit à Mme de Vaucelas qu'il serait inutile de prétendre avoir meilleur marché de cette maison, qu'il avait parlé à Mme de Castille et que M. son mari, enfin, avait dit qu'on n'en rabattrait rien[1]. Cela fit d'autant plus rire que cette Mme de Castille était un peu galante. On en parla au moins avec Alméras, homme riche et M. de Bassompierre écrivait de Madrid que le duc d'Alméras faisait *soulever Castille la vieille*.

J'ai ouï dire à Ruvigny que Mmes de Rohan et les autres galantes de la place[2] ne craignaient rien

1. On pouvait aisément s'y tromper tant Mme Pilou était noire et barbue. Un vaudeville du temps dit :

> Dame Pilou, pour paraître moins d'âge
> A fait raser les poils de son... visage.

2. La Place Royale, en ce temps l'une des plus fréquentées aujourd'hui place des Vosges.

tant que Mme Pilou, bien loin qu'elle les servît en leurs amourettes. Je sais de bonne part que, toute sa vie, elle a prêché ses amies qui ne se gouvernaient pas bien. « Enfin, disait-elle, ne les pouvant réduire, je leur disais : « Au moins, n'écrivez point. — Voire, me répondaient-elles, ne point écrire, c'est faire l'amour en chambrière. » Je sais bien qu'une fois, comme on lui disait : « Que ne dites-vous à une telle qu'elle se perd de réputation ? — La mère, répondit-elle, m'a pensé faire devenir folle, voulez-vous que la fille m'achève ? »

Elle parle aux princesses tout comme aux autres et dit tout avec une liberté admirable. Elle dit un million de choses de bon sens.

« Quand je vois, disait-elle, ces nouvelles mariées qui vont donnant du timon de leur carrosse contre les maisons, je me mets à crier : *Qui veut du plomb? Plomb à vendre! Plomb à vendre! Qui veut du plomb? Voici des gens qui en vendent!* Cependant, il est certain qu'il ne se fait pas la moitié des cocus qui se devraient faire tant il y a de sots maris! »

M. de Tresmes, duc à brevet, âgé de quatre-vingts ans, tomba malade. Son fils, le marquis de Gesvres, va trouver Mme Pilou et lui dit : « Je

vous prie, parlez à mon père, il ne veut point me voir. Mlle Scarron (sœur du cul-de-jatte), qu'il entretient, m'a mis mal avec lui ; mais le pis, c'est qu'il ne veut rien faire de ce qu'il faut pour bien mourir. » Elle y va : La première fois, elle fit venir les morts subites à propos et dit qu'on était bien heureux d'avoir le loisir de penser à soi. Le malade dit qu'il se sentait bien. Elle ne voulut pas pousser plus loin. La seconde fois, elle presse davantage, et voyant que cet homme disait que les gens d'église mêmes avaient des maîtresses, elle marche sur le pied du médecin Guénault, afin qu'il l'aidât. Au lieu de cela, le médecin dit : « Madame Pilou, vos prônes m'ennuient. » Elle se retire et ne s'en mêle plus. Sur cela, on fait un conte par la ville et que Mme de Tresmes lui avait répondu : « Vous n'étiez pas si scrupuleuse, il y a trente ans. » Elle l'apprend ; à quelques jours de là, elle va voir M. de Langres (*La Rivière*) ; il avait dîné assez de gens avec lui : « Ah ! dit-il, madame Pilou, je défendais votre cause ! » Elle se met dans un fauteuil : « Je vous entends, lui dit-elle, je sais le conte qu'on fait par la ville ; je ne m'étonne pas que ces bruits-là aient couru ; je me suis trouvée engagée avec des femmes qui ont bien fait parler d'elles ; j'ai fait ce que j'ai pu pour les

remettre dans le droit chemin ; c'est ce qui est cause qu'on a cru que j'étais de la manigance. Je vous laisse à penser si, avec la beauté que Dieu m'avait donnée et de la naissance dont je suis, j'eusse été bien reçue à rompre avec elles à cause de cela. Leurs gens croyaient que j'étais de l'intrigue, ils ont semé cela partout ; mais Dieu a permis que j'aie vécu quatre-vingts ans afin que l'on me fît justice. Ceux qui font ce conte-là n'oseraient le faire en ma présence. Je sais toutes les iniquités de toutes les familles de la ville et de la Cour. Je connais les ladres et les fous. Tel fait l'homme de bonne maison que je sais bien d'où il vient ; à d'autres, je leur montrerai que leur père était un cocu et un banqueroutier ; je les défie tous tant qu'ils sont. »

Il y en avait là de *verreux* qui ne firent que rire du bout des dents. Le prince de Guéménée y était pour *cocu* et l'abbé d'Effiat pour race de fous ; son frère est mort en démence. Il y en avait encore d'autres.

Un jour elle disait, à propos de demi-fous, qu'il était difficile de s'en garder. « Quand un homme a un chapeau vert[1], je ne saurais m'y tromper ; mais quand il a un chapeau vert brun,

1. Le débiteur admis au « bénéfice de cession » devait tou-



Bibl. Nationale

Anne Baudesson
Veuve de Jean Pilou

il est assez mal aisé. Il m'est arrivé bien des fois que, lorsque j'y regardais de bien près, je trouvais que tel chapeau que je croyais noir, n'était que vert brun. » Elle dit que, naturellement, elle *sent* le sot et que dès qu'il y en a quelqu'un en une compagnie, elle l'évente tout aussitôt.

J'ai déjà dit, ce me semble, qu'elle ne voulut jamais faire, devant le cardinal de Richelieu, les contes qu'elle savait du président de Chevry[1] (2), après sa mort même, de peur de nuire à son fils. Elle a toujours été fort bien avec les gens de finance, mais elle n'en a point profité; elle a servi

jours porter « *le bonnet vert* »; mais souvent le bonnet *vert brun* dissimulait cette marque d'infamie.

1. Le président de Chevry — au dire de Tallemant — aurait été un assez piètre personnage qui « par ses bouffonneries et par sa danse, se mit bien avec M. de Sully... et avec lui commençait à faire fortune... Il disait qu'il fallait tenir le bassin de la chaise percée à un favori, pour l'en coiffer s'il venait à être disgracié. Il disait encore : « Si un homme me trompe une fois, Dieu le maudisse; s'il me trompe deux fois, Dieu le maudisse et moi aussi; mais s'il me trompe trois fois, Dieu me maudisse tout seul. » Il mourut à la suite d'une opération de la pierre. Voici qu'elle fut son épitaphe... satirique.

Ci-gît qui fuyait le repos,
Qui fut nourri, dès la mamelle,
De tributs, de tailles, d'impôts,
De subsides et de gabelles,
Qui mêlait dans ses aliments
Le jus des dédommagements
Et l'essence de sol par livre.
Passant, songe à te mieux nourrir,
Car si la taille l'a fait vivre
La taille aussi l'a fait mourir.

beaucoup de personnes en de grandes affaires et n'a rien pris.

On dit que l'armée de Corbie (1636)[1], durant le grand effroi qu'on eut à Paris, elle s'en alla chez le feu président de Chevry qui lui dit : « Les ennemis viendront par la porte Saint-Antoine et braqueront leur canon qui *fessera* dans toute la rue. — Il faut donc aller, dis-je, dans les petites rues. — Un autre me disait : ils prendront les petites comme les grandes. Enfin, je retourne chez moi, dans la rue Saint-Antoine; il me fâchait bien de me désemparer, mon mari était malade jusqu'à tenir le lit, il y avait longtemps. Je lui dis : Mon pauvre homme, il faut que je m'en aille, tu fermeras les yeux et tu diras que tu es mort. »

Un mari mort, la voilà seule avec un fils, qui est un bon garçon, fort simple, qui s'est jeté dans la dévotion. Ils ont du bien, du reste : tous les ans, s'ils voulaient, ils feraient quelque constitution de rente; mais ils aiment mieux donner aux pauvres. Leur dévotion n'est point une dévotion incommode. Mme Pilou est à son aise; à cause de cela, on l'appelle la *douairière de Pilou*.

1. En cette année Corbie, dans la Somme, tombait au pouvoir des Espagnols, mais était, tout aussitôt après, reprise par Louis XIII, Cette place forte fut démantelée par ordre de Louis XIV.

Elle disait de ce garçon qui se faisait malade à force de courir à toutes les dévotions : « Mon Dieu ! Robert, à quoi bon se tourmenter tant ? Veux-tu aller par delà le paradis ? » Elle me disait un jour : « Je lui faisais hier des reproches de ce qu'il n'était point propre. — Madame Pilou, m'a-t-il dit, donnez-vous patience, cela viendra avec le temps. » Et il a cinquante-deux ans ! Elle avait été fort longtemps à le persuader de prendre un manteau doublé de panne. Le premier jour qu'il le mit, on le prit pour un filou qui avait volé ce manteau, et on lui donna un coup de bâton sur la tête, dont il pensa mourir. Il pria, sur l'heure, qu'on ne courût point après cet homme ; et, croyant mourir, il fit promettre à sa mère de ne le poursuivre pas. Elle dit que son fils a fait un recueil de billets d'enterrement,

Une fois qu'elle entendait une femme de la ville qui, en parlant de je ne sais combien de dames de grande condition, disait : *Nous autres.* — « Cela me fait souvenir, dit-elle, du conte qu'on fait d'un bateau d'oranges qui alla au fond de la rivière. Il y avait, révérence de parler, un étron sec parmi elles ; cet étron disait : *nous autres oranges*, nous allons sur l'eau ! »

Depuis son veuvage, elle dit que deux ou trois

hommes ont voulu l'épouser, mais, soit dit à mon honneur, ils ont été tous trois mis aux petites maisons.

Elle m'a avoué, car j'en avais ouï parler par la ville, qu'il était vrai que comme un soir un conseiller d'État, homme de quelque âge, la ramenait chez elle, elle était à la portière et lui au fond ; il la prit par la tête, elle qui avait plus de soixante-dix ans, et la baisa tout son saoul, en lui disant qu'il l'aimait plus que sa vie. Elle en fut si surprise qu'elle ne songeait même pas à se dépêtrer de ses mains et elle arriva à sa porte, car il n'y avait pas loin, avant que d'avoir eu le loisir de lui rien dire[1]. Elle ne l'a jamais voulu nommer. Un jour, comme elle était chez la Reine, Mme de Guéménée dit à Sa Majesté : « Madame, faites conter à Mme Pilou l'aventure du conseiller d'État. — Ne voilà-t-il pas, dit la bonne femme, vous regorgez d'amants, vous autres, et dès que j'en ai un pauvre misérable, vous en enragez. » — A propos d'amants, elle dit qu'elle a fait bâtir un hôpital pour mettre

1. De Mme Cornuel, Tallemant raconte ce mot, en une presque semblable aventure : « Les voleurs attaquèrent un soir Mme Cornuel. L'un d'eux entrant dans son carrosse, commença par lui mettre la main sur la gorge; mais elle lui repoussa le bras sans s'effrayer, lui disant : « Vous n'avez que faire là, mon ami : je n'ai ni perles ni tetons. »

ceux à qui les femmes arracheront les yeux pour leur avoir parlé d'amour; mais il n'y a que des araignées dans ce pauvre hôpital. Au diable l'aveugle qu'on y a encore mené!

L'abbé de Lenoncourt, le marquis présentement, se mit un jour à la railler fort sottement : « Monsieur, lui dit-elle, vous avez été condamné, par arrêt du Parlement, à faire le plaisant? Car, à moins que cela, vous vous en passeriez fort bien. »

Une fois, Mme de Chaulnes, la mère, lui dit quelque chose qui ne lui plut pas. « Si vous ne me traitez comme vous devez, lui dit-elle, je ne mettrai jamais les pieds céans. Je n'ai que faire de vous ni de personne. Robert Pilou et moi avons plus de bien qu'il ne nous en faut. A cause que vous êtes duchesse et que je ne suis que fille et femme de procureur, vous pensez me maltraiter! Adieu, Madame, j'ai ma maison dans la rue Saint-Antoine, qui ne doit rien à personne. » Le lendemain, Mme de Chaulnes lui écrivit une belle grande lettre et lui demanda pardon.

Quand M. de Chavigny alla demeurer à l'hôtel de Saint-Paul, il trouva Mme Pilou quelque part, et lui dit : « Madame, à cette heure que je suis votre voisin, je prétends bien que vous viendrez me voir. » Elle y va et ne fut point satisfaite de

lui ; il fit assez le fier. Depuis cela, dès qu'il entrait en un lieu, elle en sortait. Enfin, à je ne sais quelles *accordailles*, chez Mme Fieubet, au fort de sa faveur, il vit qu'elle s'était allée mettre à l'autre bout de la chambre ; il alla à elle fort humblement et lui dit qu'il voulait être son serviteur. « Monsieur, répondit-elle, je ne suis qu'une petite bourgeoise, vous êtes un grand seigneur ; vous ne m'avez pas bien traitée, vous ne m'y attraperez plus, je n'ai que faire de vous ni de personne. » Il lui fit mille soumissions et fit tout ce dont elle le pria depuis cela.

Elle dit qu'on ne doit point tant s'affliger pour ce qui arrive de nos parents. « Une fois, disait-elle, qu'on attrape le cousin germain, c'est bien fait de se *déprendre*. J'avais je ne sais quel parent qui fut un peu pendu à Melun ; sa sœur disait qu'il avait été mal jugé. — A-t-il été confessé? lui dis-je, a-t-il été enterré en terre sainte? — Oui. — Je le tiens pour bien pendu, ma mie! »

Le curé de Saint-Paul s'avisa une fois de faire un prône contre la danse ; elle l'alla trouver et lui dit : « Mon bon ami, vous ne savez ce que vous dites. Vous n'avez jamais été au bal ; cela est plus innocent que vous ne le pensez. Je suis bien plus scandalisée, moi de voir des prêtres qui plaident

toute leur vie les uns contre les autres. » Elle se confesse à lui d'une plaisante façon; elle cause avec lui et, le lendemain, elle lui dit : « Hier, je vous ai dit tous mes sentiments, j'y ajoute encore cela, et j'en demande pardon à Dieu. »

« Quand je passe par les rues, disait-elle une fois, je vois des laquais qui disent : « Bon Dieu! la laide femme! » — Je me retourne. Vois-tu, mon enfant, je suis aussi belle que j'étais à quinze ans, quoique j'en aie plus de soixante-douze. Il n'y a que moi en France qui puisse se vanter de cela. » Elle disait qu'il n'y avait personne au monde qui se fût si bien accommodée qu'elle de deux fort vilaines choses : de la laideur et de la vieillesse : « Cela me donne, disait-elle, un million de commodités; je dis et fais tout ce qu'il me plaît. » Elle est gaie et ne craint point du tout la mort. Elle danse le branle *de la torche*[1], quand elle est en liberté, et dit que la torche ne lui manque jamais, à proprement parler. « Je suis, dit-elle, le guéridon de la compagnie. »

Pourvu que ce ne soit pas par une extravagance,

1. Le branle était une ronde où les danseurs et les danseuses se tenaient tous par la main. Dans le *branle de la torche*, le danseur portait un chandelier, ou une torche, ou un flambeau allumé. Le *guéridon* désigne sans doute la personne placée au milieu du cercle.

elle approuve fort les mariages par amour; « car, dit-elle, voulez-vous qu'on se marie par haine? »

Son fils ayant ouï dire qu'on l'avait mise dans un roman, croyait que c'était une étrange chose et s'en vint lui dire : « Jésus! Madame Pilou, on vous a mis dans un roman! — Va, va, lui dit-elle, la comtesse de Maure y est bien! » Cela l'arrêta tout court, car c'est aussi une dévote. Ce roman, c'est la *Clélie* de Mlle de Scudéry, où elle s'appelle *Aricidie* et y est fort avantageusement, comme une philosophe et une personne de grande vertu. Elle l'en alla remercier et lui dit : « Mademoiselle, d'un bâillon vous avez fait de la toile d'or. » L'autre voulut lui dire : « Madame, mon frère a trouvé que votre caractère... Voire, votre frère, je ne connais point votre frère [1], c'est à vous que j'en ai l'obligation. A cela, en vérité, j'ai reconnu que j'avais bien des amis; car il n'y a pas jusqu'à la reine qui ne s'en soit réjouie avec moi; voilà le fruit qu'on retire du ne faire mal à personne. Une fois, ajouta-t-elle, je me trouvais embarrassée au Palais-Royal, à la mort du cardinal de Richelieu, avec bien des femmes, entre des carrosses. Un homme me prend et me porte

1. Voir *appendice* : Les Scudéry.

jusque dans la salle où l'on voyait son effigie. Je regarde cet homme, il me dit : « Vous avez, autrefois, pris la peine de solliciter pour moi, je vous servirai en tout ce que je pourrai. »

C'est la plus grande accommodeuse de querelles qui ait jamais été ; il y a bien des familles qui lui sont obligées de leur repos. On la choisit toujours pour dire aux gens ce qu'il leur faut dire. Mme d'Aumont dit : « Quand Mme Pilou n'y sera plus, qui est-ce qui fera justice aux gens? » Elle ne se veut point mêler de donner des valets ; elle dit qu'on en a toujours du déplaisir.

Un jour, elle tomba dans la boue, en allant au sermon aux Minimes de la Place Royale; une autre fût retournée chez elle, mais elle, bien loin de cela : « Il faut profiter de ce malheur, dit-elle, je me ferai bien faire place. Elle était si sale et si puante que tout le monde la fuyait : elle eut de la place de reste.

Quand elle voit des gens qui sont quelque temps dans la mortification et qui, après, retournent à leur première vie : « Ils font, dit-elle, comme l'ânesse de ma cousine Passart. Cette bête avait un ânon ; on enferme son petit et on la charge de tout ce qu'il fallait pour aller dîner à une demi-lieue d'ici. Elle va bien jusqu'à la moitié du che-

min; mais, se ressouvenant de son ânon, elle fait trois sauts et vous jette toute la provision dans la boue. Eux aussi vont fort bien quelque temps; puis, tout d'un coup ils jettent le froc aux orties dès qu'ils se ressouviennent de leur ânon. »

Elle disait à M. le Prince, en 1652 : « Vous voulez, dites-vous, ruiner le cardinal; ma foi, vous vous y prenez bien. Tout ce que vous faites ne tend qu'à l'affermir de plus en plus; vous vous faites craindre à la reine et elle croit, plus elle va en avant, que, sans cet homme, vous lui feriez bien du mal. »

Elle ne se put tenir d'aller au sacre du roi, quoiqu'elle eût soixante-seize ans; il est vrai que rien ne lui fait mal. On est bien aise qu'elle aille partout, et on dit, quand il est arrivé quelque chose d'extraordinaire : « Mme Pilou sera bonne sur cela. » Elle alla à Meudon chez Mme de Guénegaud, pour quelques jours, pour mettre dans du marc un bras qu'elle avait eu démis, pour avoir versé en carrosse. M. Servien fit quelque régal où Mme Pilou se trouva. Il lui fit ses offres de service. Elle lui dit : « Je vous remercie, gardez cela pour d'autres. Robert Pilou et moi avons du bien plus qu'il ne nous en faut, faites-moi toujours votre visage de Meudon; quand vous me verrez

ne tressaillez point, car je n'ai rien à vous demander. Il n'y a peut-être que moi en France qui ose vous parler comme cela. »

Une de ces demoiselles de Mayerne fut mariée en Angleterre avec un Italien nommé le chevalier de Brendi, qui a fait l'*Éromène*. Cette femme et Mme Pilou avaient toujours eu soin de s'écrire. Au bout de quarante ans, elles revinrent à se voir à Paris; jamais on n'a vu une telle joie. Cela ne dura guère, car la Brendi, étant en nécessité, allait en Suisse vivre dans une terre de sa nièce de Mayerne, riche héritière.

Il y a deux ans que Mme Pilou ne trouva pas cinq cents livres d'une somme qu'on lui avait donnée à garder. Or, il n'y avait que sa servante, à qui elle se fiait, qui eût la clef de son cabinet. Cette fille qui, en effet, était innocente, fit la fière assez sottement. Il y avait tout sujet de croire que c'était elle. Elle la renvoya, et, bien loin de la mettre en justice comme on le lui conseillait, elle lui paya deux cents livres qu'elle lui devait de ses gages, disant : « Je ne veux point qu'on die que j'ai fait une querelle à ma servante pour ne pas lui payer ses gages. » Depuis, il se trouva que celui-là même qui avait donné à Mme Pilou son argent à garder, avait escamoté ces cinq cents livres qui

étaient dans un petit sac; et que, s'en repentant après, il les lui rapporta, en lui disant de méchantes excuses. Elle rappelle sa servante, la prie d'oublier le passé, lui confirme la parole qu'elle lui avait donnée de lui laisser deux cents livres de rente viagère et cent écus en argent, et, pour la soulager, elle prit une servante encore.

La pauvre Mme Pilou fut surprise à Saint-Paul d'un si grand débordement de bile qu'elle en tomba de son haut; revenue, elle se confessa sur l'heure; elle n'en fut malade que dix ou douze jours. Toute la Cour l'alla voir. La reine y envoya. Le roi, en passant, arrêtait et envoyait savoir comme elle se portait. M. Valot, premier médecin du roi, y fut de leur part. Des gens qui ne la voyaient point y allèrent; c'était la mode. Il en arriva autant quasi, l'année passée, qu'elle eut un rhumatisme dont elle se porte bien, quoiqu'elle ait quatre-vingts ans; elle est allée à Saint-Paul rendre grâces à Dieu avec un manteau de chambre noir, doublé de panne verte; c'est une antiquaille qu'elle a il y a longtemps. Elle a une maison aussi propre qu'il y en ait à Paris.

Depuis peu, je ne sais quelle femme qui n'est plus guère jeune est allée la voir, toute parée de pierreries du temple, et lui a dit que la grande

réputation qu'elle avait, etc., etc. Après, elle lui a demandé si elle ne connaissait personne qui fût curieux de parfums, de gants d'Espagne, de pastilles de bouche et autres choses semblables; que le secrétaire de l'ambassadeur de Portugal en faisait venir d'admirables. Mme Pilou lui dit : « N'avez-vous que cela à me dire? — Hé! Madame, répondit cette femme, comme vous êtes bonne amie et que tout le monde dit que vous conseillez si bien les gens, je voudrais bien vous demander par quel moyen je pourrais me séparer d'avec mon mari. — Comment s'appelle-t-il? — Ah! Madame, je n'oserais vous dire son nom. — Les noms ne sont faits que pour nommer les gens, dites. — Vraiment, Madame, je n'oserais! » Enfin, après bien des façons, elle dit, en faisant la petite bouche, qu'il s'appelle M. Wist. « Je ne me mêle point de démarier les gens. » Un autre jour, elle revint et dit à Mme Pilou qu'elle la viendrait divertir quelquefois avec son luth; qu'elle en jouait passablement. « Je me passerai bien de vous et de votre luth, lui dit Mme Pilou, car vous m'avez toute la mine de ne valoir rien et ce secrétaire de l'ambassadeur est sans doute votre galant. — Il est vrai, dit l'autre, qu'il m'a aimée; mais je vous jure que c'est le seul qui ait eu quelque chose de

moi. — Ma mie, dit Mme Pilou, il y a plus loin de rien à un que d'un à mille. » Et, sur cela, elle la pria de se retirer.

Une autre fois, il vint une femme d'âge qui se faisait appeler Mme la marquise de... Elle fit bien des compliments à Mme Pilou sur sa réputation. La bonne femme lui dit brusquement : « Madame, vous êtes venue ici pour quelque autre chose. — Madame, dit l'autre, puisque vous voulez que je vous parle franchement, c'est que je me veux remarier. J'ai huit enfants, mais je fais quatre filles religieuses, un fils d'Église et un autre chevalier de Malte; j'ai bien trois mille livres de rente; il est vrai que j'ai aussi quelques affaires. Comme vous connaissez bien des gens, Madame, je voudrais que vous me trouvassiez quelque conseiller ou quelque président bien accommodé, car le comte celui-ci et le marquis celui-là me veulent bien, mais j'aime mieux demeurer à Paris. — Jésus ! Madame, dit Mme Pilou, vous moquez-vous, de vous vouloir remarier? Vous êtes vieille et laide. — Hé ! Madame, répondit cette femme, je n'ai point de cheveux gris, regardez, et voilà encore toutes mes dents. — Cela n'y fait rien, reprit la bonne femme, voilà encore toutes les miennes et j'ai pourtant quatre-vingts ans. Allez, Madame,

vous serez aussi bien à la campagne qu'à Paris épousez ce marquis, épousez ce comte si vous voulez, je ne me mêle point de faire des mariages et je me garderais bien de conseiller aux gens de vous épouser! »

« Il a fallu, disait-elle que je vécusse jusqu'à quatre-vingts ans pour désabuser le monde. On m'a cru une intrigante, moi qui toute ma vie n'ait fait que prêcher ces sottes femmes sans y rien gagner : j'étais comme la servante de l'Arche, quand j'avais chassé les bêtes d'un endroit, elles y revenaient aussitôt. »

La pauvre Mme Pilou déchoit furieusement; il fallait qu'elle mourût il y a dix ans, quand le roi et la reine-mère, en passant devant chez elle, envoyaient savoir de ses nouvelles et que toute la Cour y allait. Elle avait alors une fluxion sur les jambes qui la retenait au logis. Dès que ses jambes l'ont pu porter, elle a couru partout. Elle a un défaut : c'est qu'elle n'a jamais su aimer à lire, ni à entendre lire. Elle s'ennuie dans la maison; cependant, quoiqu'elle ait fort bon sens, elle n'a plus guère de mémoire : elle ne voit quasi plus, ni n'entend. Il faut qu'elle soit de bonne pâte, car, à quatre-vingt-six ans, elle eut un vomissement effroyable et, après, un dévoiement par bas, pour

avoir allumé sa bougie à une chandelle empoisonnée que des laquais avaient fait faire pour endormir un de leurs camarades : il y était entré de l'arsenic. Elle fut purgée pour longtemps. Une fois, en visite, elle se mit à conter une histoire d'une fille à qui un amant était tombé sur la tête, dont elle était morte comme elle montait en carrosse. Elle y mit trop de circonstances et on ne se souciait guère de la personne, qui n'était pas trop connue. Elle s'en aperçut et s'en tira en concluant ainsi : « C'est pour vous apprendre, Mesdames et Messieurs, à craindre plus les amants que vous ne les avez craints jusqu'à cette heure ! »



Mademoiselle Scudéry

APPENDICE

LES SCUDÉRY

A Mlle de Scudéry, Mme Pilou disait : « Je ne connais point votre frère. » Dans nos deux volumes, Mlle de Scudéry nous a trop souvent occupés pour que nous ne fassions pas un brin connaissance avec son frère. Il ne faut point que nous disions, comme Mme Pilou, d'autant plus qu'il est fort intéressant à connaître. Tallemant, selon sa coutume, ne lui fait pas une *Historiette* très louangeuse. Ce qu'il nous apprend de sa collaboration avec sa sœur est assez curieux :

« Mlle de Scudéry a fait, écrit-il, une partie des harangues des *Femmes illustres* et tout *l'Illustre Bassa.* D'abord, elle trouvait à propos, par modestie, ou à cause de la réputation de son frère, car ce qu'il faisait, quoique assez méchant, se vendait pourtant bien, de mettre ce qu'elle écrivait sous son nom. Depuis, quand elle entreprit *Cyrus,* elle en usa de même, et jusqu'ici elle ne change point pour *Clélie.* Après La Serre, personne n'a fait de plus beaux titres de livres que Scu-

déry : *Discours politiques des rois*; *Salomon instruisant le Roi*; *Le Grand Exemple*... Ce fou a eu les plus plaisantes jalousies du monde pour sa sœur; il l'enfermait quelquefois et ne voulait pas souffrir qu'on la vît. Elle a eu une patience étrange, et j'ai de la peine à concevoir comment elle a pu faire ce qu'elle a fait; car, quoique pour les aventures, ce soit peu de choses, il y a de la belle morale dans ses romans, et les passions y sont bien touchées; je n'en vois pas même de mieux écrits, hors quelques affectations. Ceux qui la connaissent un peu virent bien, dès les premiers volumes de *Cyrus*, que Georges de Scudéry, gouverneur de Notre-Dame-de-la-Garde, car il se qualifie toujours ainsi, ne faisait que la préface et les épîtres dédicatoires. La Calprenède le lui dit une fois, en présence de sa sœur, et ils se fussent battus sans elle... Vous ne sauriez croire combien les dames sont aises d'être dans ses romans, ou, pour mieux dire, qu'on y voie leurs portraits, car il n'y faut chercher que le caractère des personnes; leurs actions n'y sont point du tout. Il y en a pourtant qui s'en sont plaintes, comme Mme Tallemant la maîtresse des requêtes, qui s'appelle *Cléocrite*. La comtesse de Fiesque dit là-dessus : « La voilà bien délicate; je la veux bien être, moi. » Elle en a fait une personne qui aime mieux avoir bien des sots que peu d'honnêtes gens chez elle. Mme Cornuel, qu'elle nomme *Zénocrite*, et à qui on ne fait épargner ni amis, ni ennemis, s'en plaignit à elle-même à la promenade. « Madame, lui dit l'autre, avec son ton de prédicateur, c'est que quand mon frère rencontre un caractère d'esprit agréable, il

s'en sert dans son histoire. » Mme Cornuel disait, pour se venger, que la Providence paraissait en ce que Dieu avait fait suer de l'encre à Mlle de Scudéry — laide et noire — qui barbouillait tant de papier... Quand Scudéry corrigeait les épreuves des romans de sa sœur, car par grimace il faut bien que ce soit lui, s'il reconnaissait quelqu'un, d'un trait de plume il le défigurait, et de blond le faisait noir. Un Gascon l'ayant rencontré je ne sais où, croyant que Mlle de Scudéry était sa femme, lui alla dire familièrement : « Hé donc ! Mademoiselle votre femme que fera-t-elle après *le Cyrus*?... » On peut dire que Mlle de Scudéry a autant introduit de méchantes façons de parler que personne ait fait il y a longtemps : elle est encore cause de cette sotte mode de faire des portraits qui commencent à ennuyer furieusement les gens... »

Georges de Scudéry aiguise souvent sa plume comme il aiguiserait une pointe d'épée; maintes de ses phrases sont autant d'offres de cartel. Et si vous ne le tenez point pour ami, respectez du moins ses amitiés. « Je ne fais pas de difficulté, écrit-il à propos de Théophile, de publier hautement que tous les morts et tous les vivants n'ont rien qui puisse approcher des forces de ce vigoureux génie. Si parmi ces derniers il se rencontre quelque extravagant qui juge que j'offense sa gloire imaginaire, pour lui montrer que je le crains autant comme je l'estime, je veux qu'il sache que je m'appelle de Scudéry. » Mais ce Tranche-Montagne ne transforme jamis ses rodomontades en action, et sous sa belle cuirasse imaginaire, richement damasquinée de phrases

retentissantes, il ne porte qu'un pourpoint en peau de buffle tout usée.

Et poète et guerrier
Il aura du laurier,

pensait-il modestement de sa personne.

Et poète et gascon
Il aura du bâton;

lui fut-il répondu. On se représente sans peine ce capitan mâche-laurier. Figure longue, maigre et brune, espagnole, cheveux crêpés en tête de loup, barbe aiguisée en pointe de lance, les yeux un peu gros surmontés d'épais sourcils, le nez aquilin et bossué. Autour du hausse-col d'acier, un énorme rabat en points de Venise à dents découpées à jour et chargé de dentelles : sans doute honteuse concession à la bourgeoisie, car, par-dessus tout, il se croit né pour les combats.

« Daigne apprendre, lecteur, qu'on m'a vu employer une très longue partie de l'âge que j'ai à parcourir les plus belles et les plus grandes villes d'Europe. J'ai toujours passé plus d'années sous les armes que d'heures dans mon cabinet; plus usé de mèches en arquebuses qu'en chandelles, de sorte que je sais mieux ranger les soldats que les paroles, mieux quarrer les bataillons que les paroles. » Et peut-être avait-il raison : « Je donnerais volontiers tout ce que j'ai fait, pour la retraite de M. de Scudéry, au Pas de la Suze », disait Turenne. Cet éloge venant du grand capitaine excuse les jactances de notre rodomont.

Ses déclamations sonnantes de bravoure, mais lancées à froid, furent cause d'une aventure plaisante. Il revenait à Paris avec Madeleine. A Lyon on leur donnait dans l'hôtellerie une chambre qui n'était séparée que par une petite cloison d'une autre chambre où logeait un gentilhomme d'Auvergne. Ils n'avaient pas riche équipage, mais traînaient à leur suite, en imagination, une troupe de héros, rêvant de grandes aventures, intervenant dans les intrigues amoureuses des princes, et, sans s'émouvoir, faisant leurs procès aux plus puissants monarques. Ils tinrent alors conseil s'ils devaient laisser mourir un des héros de leur histoire. Divers furent les expédients. La sœur prenait le parti de la pitié, et lui voulait sauver la vie. Bref, on tomba d'accord et la difficulté ne fut plus que pour chercher le genre de mort. L'un criait qu'il le fallait faire souffrir cruellement; l'autre demandait, par grâce, de n'employer que le poison. Ils parlaient si haut que le gentilhomme d'Auvergne crut qu'on délibérait sur la vie du roi. Il fait appeler alors des officiers de justice pour informer sur la conspiration de ces deux inconnus. Ils arrivent. « Avez-vous dans l'esprit quelque grand dessein, depuis longtemps? demandent-ils. — Oui! est-il répondu. — N'avez-vous point menacé la vie du prince de mort cruelle ou de poison? — Oui! certes. — N'avez-vous pas, ensemble, choisi le temps et le lieu du crime? — Nous l'avouons! » Sommés aussitôt de se faire connaître et ayant appris que c'étaient Georges et Madeleine de Scudéry, ils devinèrent bien qu'ils parlaient plutôt d'Ibrahim ou de Cyrus que du roi et qu'ils

n'avaient en tête d'autre souci que d'exterminer imaginairement des princes depuis longtemps trépassés.

Un jour la misanthropie accable Georges. Il signe « l'homme du désert » et déclare « qu'il n'écrira plus à l'avenir à moins qu'il n'en reçoive l'ordre des puissances souveraines ». Déclamations; car il conquiert sa vie d'assaut, à la pointe de sa plume. Il se taille un manteau dans sa misère comme l'Espagnol — du moins ceux de Ruy Blas — dans ses haillons et, sortant de gourmander la tête haute Alexandre ou Darius, il déjeune d'un morceau de pain et de fromage. Mais la faim ayant ses rigueurs, l'intransigeant dut capituler. La réconciliation avec l'Humanité — c'était alors Richelieu pour les « gens de lettres » — fut éclatante. Il ne s'agissait rien moins que d'affronter le Cid, glorieuse entreprise pour un matamore, et de l'exterminer sur le champ de bataille de la littérature. Scudéry, toutefois, était-ce crainte devant le colosse, fut d'une certaine courtoisie dans la lutte. « Les combats et la civilité n'étant point incompatibles, écrit-il, je vais laisser le fleuret dont je lui veux porter une botte franche. Je ne fais ni une satire, ni un libelle diffamatoire, mais de simples observations. Sauf les paroles qui seront de l'essence de mon sujet, il ne m'en échappera aucune où l'on remarque de l'aigreur. Je le prie donc d'user de la même retenue s'il me répond; car, — ici se réveille le vantard, — je ne saurais ni dire, ni souffrir d'injures. Je prouverai que le Cid :

« Ne vaut rien du tout.

« Que le sujet choque les principales règles dramatiques.

« Qu'il manque de jugement et de conduite.

« Qu'il a beaucoup de méchants vers.

« Que presque tout ce qu'il a de beauté est dérobé.

« Qu'ainsi l'estime qu'on en fait est injuste. »

L'indignation publique ne tardait pas à venger l'immortel chef-d'œuvre de ces « aboiements » ridiculement tapageurs. Scudéry revint de cette échauffourée avec sa courte honte. Les bras débiles du fantoche n'avaient pu secouer le géant. Il se retourne alors vers la foule et l'invective de cette arrogance superbe qui s'enivre d'elle-même. A propos de sa tragédie : *le grand Arminius* : « C'est mon meilleur ouvrage que je vous présente en cette pièce; le plus accompli, qui soit parti de ma plume, soit pour la fable, soit pour les mœurs, le sentiment et la versification; et il est certain que si mes labeurs avaient pu me mériter une couronne, c'est de ce dernier que je l'attends. » C'est l'*exegi monumentum* d'Horace.

Quoi d'étonnant? les manières de parler lui sont usuelles. Sans cesse de ses lèvres coule l'emphase. Écrit-il à sa sœur, pour une mince contrariété? « Vous êtes, dit-il, mon seul renfort dans les débris de notre maison ! » Et Madeleine, pas plus raisonnable, d'ailleurs, riposte : « Depuis le renversement de notre maison. » Vous jureriez qu'ils se racontent l'un à l'autre la ruine ou le bouleversement d'un empire. Même une flatterie grossière émoustillait sa vanité. Je ne sais quel plai-

santin, se prétendant le valet d'un prince hollandais, vint le prier de lui vouloir faire trois stances : l'une sur le bleu, l'autre sur le vert, la troisième, sur le jaune. Son maître, racontait-il, était amoureux et, ayant entendu vanter M. de Scudéry, comme un de ses premiers poètes de France, il l'avait dépêché en poste pour demander cette grâce. « Mais, reprit Scudéry, ne veut-il que trois stances? — Oui, il n'en veut que trois. — Eh ! du moins, qu'il me permette d'en faire deux sur chaque couleur? » De suite ces « poésies de commande » sont faites et données. A qui et pour qui? Scudéry l'ignora toujours. Et même étant alors fort besogneux, il n'en réclama point le prix, selon la coutume d'alors. Il lui suffisait d'avoir été appelé le premier poète de France, par un mystificateur. Voir dans les GROTESQUES de *Th. Gautier* un spirituel portrait de Scudéry.

Mais ce fier guerrier s'amollissait dans les délices de Capoue — je veux dire de Paris. Il lui fallait le gouvernement sinon d'un royaume, mais tout au moins d'une forteresse. Mme de Rambouillet obtint pour lui la souveraineté de Notre-Dame-de-la-Garde; principauté marseillaise un peu fictive, quelque peu comme le *Baratavia,* de Sancho. Son départ, pour aller prendre possession de son « État », rappelle vaguement l'Agamemnon de la *Belle Hélène,* rejoignant la Crète et n'oubliant aucun de ses ustensiles de ménage. Scudéry voulut « toutes ses bagatelles » et surtout les « portraits des illustres poètes, ses compères en Apollon », depuis Marot jusqu'à Colletet.

Dans leur spirituel *Voyage*, Chapelle et Bachaumont n'ont pas oublié cette citadelle... d'opérette[1]

Tout le monde sait que Marseille
Est riche, illustre et sans pareille
Pour son terroir et pour son port
Mais il vous faut parler du fort
Qui, sans doute est une merveille.
C'est Notre-Dame-de-la-Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde,
Un suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

Ce fort est sur le sommet d'un rocher presque inaccessible, et si haut élevé que s'il commandait à tous ceux qu'il voit au-dessus de lui, la plupart du genre humain ne vivrait que sous son plaisir.

Aussi voyons-nous que nos rois,
En connaissant bien l'importance,
Pour le confier ont fait choix
Toujours de gens de conséquence,
De gens pour qui, dans les alarmes,
Le danger avait eu des charmes,
Des gens prêts à tout hasarder,
Qu'on eût vu longtemps commander
Et dont le poil poudreux eût blanchi sous les armes.

« Une description magnifique qu'on a faite autrefois de cette place nous donna la curiosité de l'aller voir. Nous grimpâmes plus d'une heure avant d'arriver à l'extrémité de cette montagne, où l'on est bien surpris de ne trouver qu'une méchante masure tremblante, prête à tomber au premier vent. Nous frappâmes à la porte; mais doucement, de peur de la jeter par terre.

Après avoir heurté longtemps, sans entendre même un chien aboyer sur la tour

Des gens qui travaillaient là proche
Nous dirent : « Messieurs, là dedans,
On n'entre plus depuis longtemps
Le gouverneur de cette roche,
Retournant en cour par le coche,
A, depuis environ quinze ans,
Emporté la clef dans sa poche

« La naïveté de ces bonnes gens nous fit bien rire, surtout quand ils nous firent remarquer au-dessus de la porte un écriteau, que nous lûmes avec assez de peine, car le temps l'avait presque effacé :

Portion de gouvernement
A louer tout présentement

« Plus bas, en petits caractères :

Il faut s'adresser à Paris
Ou chez Conrart, le secrétaire,
Ou chez Courbé, l'homme d'affaires
De tous Messieurs les beaux esprits. »

Car cet exil avait paru intolérable à Scudéry — même doré du titre de gouverneur. Il s'était imaginé que le roi, redoutant sa supériorité, et craignant quasi pour son trône, l'avait relégué à Notre-Dame-de-la-Garde pour appesantir sa valeur illustrement notoire et paralyser son bras invincible. Relevé de sa charge, il pensa toujours que Louis XIV — alors presque enfant — obéissait, contraint, à l'opinion publique lui reprochant de négliger les services d'un homme d'armes aussi fortement célèbre et trempé.

Mais, sous ces hâbleries, se cache un cœur généreux.

Dépouillez le personnage ridicule et vous rencontrerez l'homme fidèle en amitié, jusqu'au sacrifice de ses intérêts. Qu'il lui soit beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé; non, cependant, comme la Madeleine de l'Évangile. Alors que Condé et Mme de Longueville, battus par le vent de la Fronde, luttaient, pour leur salut, contre la royauté, c'est à eux qu'il dédie le *Grand Cyrus*. Plus la tourmente courbe le prince, plus Scudéry se fait gloire de son attachement. Sa forfanterie devient de l'héroïsme. « Madame, écrit-il, à Mme de Longueville, Cyrus veut finir comme il a commencé, et vous rendre ses derniers devoirs, comme il vous a rendu ses premiers hommages. Votre Altesse sait que durant les plus grandes chaleurs de la guerre et les plus grandes animosités des partis, l'on a toujours vu vos armes, vos chiffres, votre nom, votre livrée, et des inscriptions à votre gloire, sous ses drapeaux; qu'il n'a pas craint la rupture entre les couronnes et qu'il vous a été trouver dans des lieux où il n'était pas possible d'aller sans faire voir de quelle couleur était son écharpe et sans qu'on lui demande : *Qui vive !* »

Cette crânerie superbe ne pouvait que déplaire au pouvoir trop mal assuré pour être généreux. Madeleine, elle aussi, paya cette constance de Georges, à qui était enlevé son peu lucratif gouvernement. Il fut exilé en Normandie et Madeleine, alors, demandait ses ressources à sa plume aimée des lecteurs, et féconde !

FIN

TABLE DES MATIÈRES



